Catherine SECQ

Le macchabée givré, à servir bien frais

Une affaire pour la commissaire Bombardier

Catherine Secq

Le macchabée givré,
à servir bien frais

Une affaire pour la commissaire Bombardier

© Catherine Secq, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3858-4

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cher lecteur,

Avant que vous ne démarriez votre lecture, je tiens à rappeler que cette histoire est entièrement fictive, même si c’est la vraie vie qui l’a inspirée. Que personne ne perde son temps en cherchant à se reconnaître parmi les acteurs de ce polar.

Quelle belle équipe !

On ne change pas une équipe qui gagne. Aussi voudrais-je remercier, du fond du cœur :

– Sylvia, ma fille pour ses conseils si judicieux que ce soit en littérature ou en communication,

– Marc, mon mari, pour sa chasse à la coquille et à l'incohérence, une tâche ingrate qu'il assure avec dévouement,

– Zélia, ma petite-fille, pour sa bonne humeur et son humour communicatifs et inspirants,

– Matthieu, gérant de la société *Images'in et imprime*, pour ses jolies créations,

– Vous, mes amis, qui m'avez soutenue quand je doutais,

– Vous, mes « grands lecteurs », qui contrôlez les premiers rushs et m'aidez à faire mieux,

– Vous, amies lectrices et amis lecteurs, qui avez choisi ce livre parmi tant d'autres.

Place Vendôme

— Dépêchez-vous, Joseph. Je ne veux pas voir traîner de cartons dans la bijouterie. Nous ouvrons les portes dans quinze minutes. Je veux que les sapins soient en place pour la fin de matinée. Vous mettrez les deux petits épicéas à l'extérieur, un de chaque côté de la porte d'entrée, et le plus grand au centre de la boutique. Marianne les décorera en début d'après-midi. Allez, il n'y a pas une minute à perdre.

— Bien, bien, patron, je fais le nécessaire.

Charles Philibert a du mal à cacher son impatience. Digne héritier d'une très ancienne famille de joailliers, il est désormais seul, à la tête de la bijouterie qui porte son nom. La boutique est située place Vendôme à Paris, le lieu mythique du luxe et de l'élégance, la place que le monde entier envie à la France. Quelle chance de travailler dans ce temple du raffinement !

— Si seulement papa était encore là, avec nous… pense-t-il.

L'année dernière encore, la présence paternelle avait rassuré Charles au moment d'affronter l'affluence des clients à l'approche de Noël. Même s'il ne faisait plus grand-chose, bien diminué par l'arthrose qui l'obligeait à rester assis quasiment en permanence, le père Philibert avait conservé ses yeux de lynx et sa voix de stentor. Il passait ses journées à surveiller, depuis son fauteuil, et rappeler à l'ordre les deux employés de la bijouterie : Marianne et Joseph.

— Joseph, allez ouvrir la porte à Madame Machin. Joseph, apportez un parapluie à Madame Truc. Joseph, ramassez ce papier par terre. Joseph…

Joseph obéissait sans mot dire. Encore aujourd'hui, il a conservé cette habitude. Cela fait plus de trente-cinq ans qu'il travaille dans cette boutique. Il a servi le père de Charles Philibert, Gaston de son prénom. Il a aussi connu le grand-père, Eugène, et maintenant c'est le petit-fils qui a pris les commandes. Tous, dans la même lignée ! Pas un, pour racheter l'autre ! « Les chats ne font pas des chiens », se dit-il, pour se consoler à moins que ce soit plutôt, « les chiens qui ne font pas des chats ». Joseph commence à perdre la mémoire, mais peu importe. Il sait bien ce qu'il veut dire. Joseph courbe le dos et s'exécute. Il attend la retraite avec impatience. Encore 624 jours, 7 heures et 35 minutes !

Marianne, l'autre employée, a été recrutée par Charles Philibert, parce

qu’elle sait bien parler anglais et que, compte tenu de l’évolution de la clientèle, il est devenu indispensable de maîtriser la langue de Shakespeare et de John Lennon dans une bijouterie digne de ce nom. Charles a bien fait des efforts, suivi des cours et même acheté une méthode Assimil, rien n’y fait. Il n’aime pas parler autrement qu’en français. Il s’est donc résolu à compenser son petit problème en s’entourant d’une salariée bilingue pour accueillir les riches Américains. Aujourd’hui, il n’est pas loin de penser qu’il lui faudrait aussi savoir parler japonais ou chinois. Mais là, il n’est pas prêt à franchir le cap. Charles est surtout convaincu qu’une présence féminine est nécessaire pour rassurer la clientèle. Marianne a été prévenue dès son entretien d’embauche.

— Si vous êtes recrutée, vous êtes priée d’être toujours très bien habillée, c’est-à-dire vêtue strictement et coiffée sagement, de préférence les cheveux tirés en chignon. J’aime bien les chignons. Cela confère une allure respectable.

Il lui est également interdit de se maquiller de façon excessive, de porter des bijoux ou des talons trop hauts, pour ne pas risquer de faire concurrence et porter ombrage aux clientes.

— Toutes ces femmes qui viennent chez nous, Marianne, sont en recherche d’artifices pour séduire. Il faut qu’elles repartent en étant convaincues d’être les plus séduisantes, rappelle Charles Philibert dès qu’il sent poindre une velléité de s’affranchir des consignes. Rappelez-vous que vous êtes à leur service et pour cela, vous ne devez pas les concurrencer ni les dominer en taille. Tous ces détails sont très importants.

Marianne élève seule un enfant conçu très jeune, trop jeune. Le père, un copain de classe n’a pas assumé. Elle s’est retrouvée seule à gérer ce cadeau prématuré. Heureusement, sa mère a compris et l’a toujours soutenue. Marianne a trop besoin de ce travail pour se permettre une quelconque liberté par rapport aux règles en vigueur. Mais sa beauté naturelle, parfois, la trahit bien malgré elle. Elle est craquante comme du bon pain grillé.

Aujourd’hui particulièrement, Charles Philibert est nerveux. La période des fêtes est cruciale. Elle génère un gros chiffre d’affaires et il ne faut pas rater cette occasion de renflouer la trésorerie et vider les stocks, avant l’arrivée des nouvelles collections. Depuis deux ans, la concurrence est devenue plus agressive sur la place Vendôme. Chaque joaillier a depuis

longtemps son propre site de vente en ligne. Chacun y va de son argument massue. C'est une guerre commerciale d'un nouveau genre. Tout devient virtuel et Charles a beaucoup de mal à s'habituer à ces armes d'un genre nouveau. C'est sans compter l'intérieur des boutiques dont le décor doit être renouvelé de plus en plus souvent. Un gouffre au niveau des charges ! Quant aux façades, heureusement, elles ne peuvent pas bouger, car la place est classée monument historique pour la plupart de ses bâtiments. Mais, il n'empêche, il faut programmer des ravalements réguliers qui coûtent une fortune. Charles a beau ne pas s'y résoudre ; il ne peut plus se retrancher derrière son brave père. Désormais, il est seul aux commandes et se doit de faire face, pour le nom. Parfois, cela lui donne le tournis. Dans ses nuits agitées, il rêve qu'il se tient au bord d'un gouffre, les pieds à moitié dans le vide. Jusqu'à présent, il a toujours réussi à se réveiller avant de mourir, mais qui c'est ? Un jour… Les Philibert sont joailliers depuis cinq générations et cette destinée doit perdurer, coûte que coûte. Le fils Philibert doit marquer sa différence par rapport à ses confrères. Mais il n'a pas encore trouvé ce petit plus qui le rendrait unique. Il s'en veut d'avoir manqué le virage de l'écologie. Son principal concurrent s'en est emparé. « Notre or est recyclé, notre production est respectueuse de l'environnement, nous défendons une éthique… », s'empresse-t-il d'inscrire sur tous ses prospectus.

— Tu parles ! Un joaillier écolo, on aura tout vu, ronchonne-t-il.

Mais, visiblement, les arguments portent leurs fruits. Malgré lui, il doit bien reconnaître que la clientèle semble y être sensible. Il y a deux ans, il a déjà raté le virage de la mode, se passant des services d'un designer, pour raison d'économies, mais ses modèles ont vieilli et il râle lorsqu'il trouve dans la presse féminine un article sur les créations jugées plus « tendances » de ses voisins. Ses propres communiqués de presse ne rencontrent pas beaucoup d'échos dans les médias. Quant à son ennemi juré, le joaillier Pinlan, il le fait bien rire avec son slogan « Créez vous-même votre bijou ».

— Il pense tout révolutionner avec son logiciel de customisation, n'importe quoi ! pense-t-il. On ne fait pas ce que l'on veut avec un bijou. Ce n'est pas comme avec une carrosserie de voiture. Un bijou, ça doit être raffiné et délicat. Si on laisse faire les clients à leur goût, on risque d'obtenir du grand n'importe quoi. Est-ce que je m'aventurerais à composer un bouquet de fleurs, moi ?

Jamais Charles Philibert ne pourrait supporter de créer et vendre des bijoux qui ne lui plairaient pas, ou qu'il jugerait inesthétiques.

— Il faut que je trouve une idée pour que la presse parle de nous et cette année, je sens qu'avec mon plan, c'est la bijouterie Philibert qui sera la vedette de la place Vendôme, se rassure secrètement le bijoutier.

Pauvre Charles, s'il savait à quel point l'avenir va lui donner raison !

Drôle de sapin

— Tout à l'heure, vous remonterez les décorations de Noël que nous avons reçues la semaine dernière, Joseph. Cette année, la boutique sera tout en blanc et or. Ce sera d'une très grande classe. Je suis content des guirlandes électriques que l'électricien nous a proposées. Elles vont illuminer la boutique. On ne verra qu'elles sur la place. Mes concurrents vont être fous de jalousie ! J'en jubile d'avance. Allez, allez, on se dépêche. Joseph !

— Oui, oui, patron. Comptez sur moi. Tout sera prêt pour midi, comme vous le souhaitez.

Comme chaque année, depuis… des lustres, Charles Philibert a commandé ses sapins directement chez le producteur. Il a ses habitudes, Charles. Ça le rassure. Alors, il ne change rien. Il a ses petites manies et souhaite que ses sapins lui soient livrés dans un camion réfrigéré. Peu importe le prix. Il sait qu'il aura des arbres bien frais, coupés au dernier moment, juste avant l'expédition et qui n'auront pas traîné au soleil. Transportés au frais et à l'humidité, ses sapins sentiront bon. L'odeur est un terrible outil de vente. On appelle cela du « marketing olfactif ». C'est du moins ce qu'il a lu dans les magazines professionnels. Cela permet que les clients soient en meilleure condition pour se faire plaisir et se lâcher. Charles espère aussi que ses arbres garderont leur belle couleur verte et leurs aiguilles sans problèmes jusqu'à la fin des fêtes. Il faut penser aux retardataires et aux étourdis qui, tous les ans, se précipitent dans la boutique le 26 décembre, dès l'ouverture des portes.

Très tôt ce matin, un transporteur a donc déposé trois grandes caisses en bois devant la boutique et il revient à Joseph la charge de les ouvrir et d'installer les arbres aux endroits indiqués par son patron. Il faut travailler proprement pour ne pas gêner la circulation des clients. Il est encore tôt et c'est rare d'avoir du monde avant onze heures, mais Joseph décide, par prudence, d'installer d'abord le grand sapin qui doit décorer le centre de la boutique. Muni de quelques outils, il coupe les sangles de transport et démonte la carcasse de bois. Le sapin floqué est emmailloté dans un linge censé maintenir une humidité suffisante pendant le temps du trajet entre la pépinière et le lieu de destination. Joseph entreprend de couper délicatement

le tissu. En écartant la protection de lin, il aperçoit les branches recouvertes de neige artificielle et maintenues bien serrées par un lien solide. Il s'agit maintenant de cisailler le lien pour les libérer. L'arbre pourra ainsi s'épanouir et prendre tout son volume. Au moment d'écarter les branches, Joseph aperçoit ce qui ressemble à une masse, entièrement recouverte, elle aussi, de givre blanc. C'est plutôt dur, mais cela ne ressemble pas à du bois. Se demandant ce que peut bien être cette matière, Joseph retire ses lunettes pour mieux voir et s'approche à nouveau de l'ouverture réalisée dans la toile. Il plisse les yeux, les frotte, les plisse encore, mais c'est toujours la même image. Il n'en revient pas. Il en vient même à se demander s'il est bien réveillé, s'il n'est pas en train de rêver tout simplement. Non, il est bien là, debout, penché au-dessus d'une masse qui ressemblerait bien à… à une tête d'homme. Joseph fait un bond en arrière, assommé par sa découverte, la respiration coupée, hébété jusqu'à en devenir tétanisé, incapable de réagir. Ce n'est qu'au bout de deux ou trois minutes que l'employé trouve la force de hurler.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! Mais c'est quoi ? … C'est quoi ? … Quoi ? crie-t-il enfin. Laissant tomber sa paire de ciseaux, Joseph livide laisse échapper de sa gorge si serrée un cri si glaçant, un cri de terreur échappé du plus profond de ses entrailles, si déchirant … Il crie si fort que Charles et Marianne, appliqués à examiner les commandes, au sous-sol, remontent quatre à quatre, affolés par cette manifestation vocale tout à fait inhabituelle et inconvenante.

— Qu'est-ce qui vous prend, Joseph ? Pourq…

Charles Philibert s'arrête net. Il aperçoit la caisse ouverte et le grand sapin que Joseph a commencé à déballer. Il remarque la forme qui émerge du cœur de l'arbre derrière les branches qui ont commencé à se déployer ; une forme oblongue, qui ressemble à … à une tête humaine. Lui, non plus, n'en croit pas ses yeux et lui aussi se met à les plisser. Comme s'il allait mieux voir, les yeux mi-clos, à demi cachés par les paupières ! Le visage crispé, le corps recroquevillé en position de défense, il s'approche sur la pointe des pieds, tel un Sioux qui défie le danger, souvenir d'enfance. Il s'approche tant qu'un peu de neige se dépose sur son nez qu'il porte plutôt long (encore une tradition familiale). Après avoir fermé les yeux pour mieux voir, voilà qu'il écarquille ses deux grosses billes injectées de sang. C'est bien une tête

qu’il voit, devant lui, une tête toute givrée, attachée au tronc du sapin. Et là, cela ressemble à un corps, non ? Mais qu’est-ce que c’est que cette… ? Tout à coup, le bijoutier se redresse, illuminé par l’explication qui vient de lui jaillir à la figure.

— Ah ! Mais oui ! Mais, on… on dirait bien une sculpture de George Segal. Oui, c’est ça, c’est bien ça. Une sculpture du grand Segal, vous vous rendez compte ? Mais que fait cette œuvre ici, dans cette caisse ?

Joseph, toujours aussi livide et glacé par sa terrible découverte, réfléchit à cette interprétation artistique qui lui a complètement échappé et le laisse incrédule. Plutôt terre à terre, peu doué d’imagination, l’employé s’accroche à sa version.

— Sauf votre respect, patron, je ne pense pas que ce soit une sculpture. J’ai plutôt l’impression que c’est un vrai corps, un vrai corps d’homme.

— Taisez-vous, Joseph. Je sais ce que je dis. Je suis un grand fan de George Segal, un des maîtres du Pop art, le meilleur même. Je reconnais sa patte inimitable ; je suis allé admirer l’exposition réalisée à la galerie Templon, il y a quelques années et c’est tout à fait son travail ; j’en suis sûr. Ce qui vous induit en erreur, c’est l’hyperréalisme des œuvres de cet artiste américain qui a développé une technique tout à fait particulière pour ses créations. Vous ne le savez sûrement pas, mais, pour créer ses œuvres, il partait d’un modèle humain, recruté parmi ses amis ou sa famille. Il protégeait le corps de bandelettes et il recouvrait grossièrement le tout de plâtre. Lorsque c’était sec, il libérait le modèle en cassant l’espèce de coque qu’il fallait ensuite reconstituer. Le résultat est vraiment bluffant. Combien de fois, ai-je été troublé par ses créations si vivantes. Regardez cette main, on dirait une vraie, je vous l’accorde. Mais que vient faire ici une œuvre de Segal ? C’est ça que je ne m’explique pas.

Perplexe et admiratif, Charles Philibert se gratte le menton. Il a beau faire fonctionner ses cellules grises à toute vitesse. Il ne voit poindre aucune explication plausible. Serait-il, malgré lui, victime d’un trafic d’œuvre d’art ? Et, dans ce cas, doit-il appeler la police ? Une création de Segal, ça doit valoir dans les … ; ça doit valoir cher ! Alors, mieux vaut réfléchir et ne pas se précipiter.

Joseph, rassuré par l’analyse argumentée et sans appel de son patron, retrouve ses esprits et soupire de soulagement. Libéré de la tension qui

l’oppressait, les jambes flageolantes, il ressent comme « un coup de chaud ». C’est le sang qui circule à nouveau dans ses veines. Tout va bien, mais, bon sang, cette statue lui aura fait une de ces peurs ! Apaisé et à nouveau soucieux de tout déballer avant l’arrivée de trop nombreux clients, l’employé docile presse le joaillier.

— Que dois-je faire, patron ?

— On va dégager la sculpture délicatement, tous les deux. On va la mettre au sous-sol et j’aviserai après. J’espère qu’elle va passer sans problème par l’escalier. Aidez-moi au lieu de rester planté là. Et vous, Marianne, allez chercher l’aspirateur. On va mettre du givre partout. La boutique est déjà suffisamment en désordre !

Marianne, en retrait, n’en mène pas large. Elle a assisté à toute la scène et a bien cru, elle aussi, qu’il s’agissait d’un vrai corps humain, sous la couche blanche. Quelle frayeur ! Heureusement que son patron a su garder son sang-froid, lui. Malgré tout, elle ne se sent pas rassurée, encore sous le coup de l’émotion. Tout ceci est quand même troublant, incompréhensible. Si Charles Philibert appelle la police, elle si timide va être interrogée et devoir répondre à leurs questions. Peut-être même fera-t-elle partie des personnes suspectées ? Quelle histoire ! Elle qui n’aime que sa tranquillité, sa vie bien réglée, rassurante, qu’elle partage avec son fils, l’unique amour de sa vie… C’est toute tremblotante, après un tel choc et surtout à l’idée de ce qui va encore se passer, que Marianne part chercher de quoi nettoyer. Pendant ce temps, les deux hommes de la boutique s’affairent autour de la caisse et de son surprenant contenu. Les liens coupés permettent de bien écarter les branches et dégagent la statue en intégralité. Elle représente le corps d’un homme habillé et recroquevillé sur lui, comme s’il était mort. Le réalisme est effrayant.

— Quelle perfection du Maître ! C’est plus vrai que nature ! s’extasie le bijoutier féru d’art.

Joseph ne dit mot. Charles, sous le charme, se décide quand même à attraper l’œuvre pour la dégager.

— Bon sang, qu’est-ce que c’est lourd. Aidez-moi, Joseph, au lieu de rester planté là. Et allez-y doucement, ces œuvres sont très fragiles, surtout celles-ci, car le plâtre casse vite.

— C’est quand même bien lourd pour du plâtre, non ? Surtout si c’est

uniquement une coque, comme vous m'avez si bien expliqué.

— Euh… Oui, j'avoue que c'est bien plus lourd que je ne pensais. Allons-y, tirons. À mon signal, une… deux…

— Patron !

— Quoi encore ?

— Vous ne sentez pas une odeur désagréable ? On dirait…

En grimaçant, Joseph se redresse, desserrant son étreinte.

— On dirait l'odeur de la mort.

La chaleur ambiante, les efforts de manipulation ont commencé à produire leurs effets. Une petite surface de givre s'est détachée, au niveau d'une des mains de la statue. Sous le givre, pas de plâtre, mais un support qui ressemble bel et bien à … de la peau. Joseph, abasourdi, recule d'un pas et porte ses mains au visage. Le joaillier sent qu'il va se mettre à suffoquer et porte sa main au niveau du cœur. Oui, il bat encore. Trop vite, mais il bat. Cette apparition est si surnaturelle qu'il ne trouve rien d'autre à dire que ces quelques mots d'une banalité affligeante.

— Oh, mon Dieu ! Mon Dieu ! Mais, c'est affreux !

Marianne, qui revient avec son matériel, est aussitôt incommodée par l'odeur lourde, nauséabonde, écœurante qui se répand rapidement dans la petite boutique. Livide, elle s'accroche à ce qu'elle trouve pour ne pas s'évanouir et tomber. Elle répond en écho.

— Oh, mon Dieu ! Mon Dieu ! Oh, mon Dieu !

Charles, qui, décidément, ne fait pas confiance à ses yeux, qu'ils soient fermés, ouverts, plissés ou à moitié sortis de leur orbite, essaie de se rassurer, en continuant de nier ce qui apparaît pourtant de plus en plus comme une réalité. Le déni, c'est tellement confortable !

— C'est incroyable, reprend Charles Philibert. Je pensais que… C'est une plaisanterie ?

— Je… je ne pense pas, répond Joseph qui tente péniblement de reprendre ses esprits. Ça… ça a vraiment l'air d'un vrai corps, non ?

— Mais, moi j'ai commandé des sapins !

— Je sais, patron, mais là, si vous me le permettez, ça ne ressemble pas vraiment à un sapin.

— Ma… Marianne, appelez la police et, surtout, ne touchez à rien. Joseph, fermez la porte du magasin. Inutile que notre clientèle assiste à ce

spectacle désolant. Oh, mon Dieu ! C'est bien ma veine… Pourquoi moi ?

Patron et employés n'ont jamais rien vu de tel. Sonnés, ils se tiennent les plus éloignés possible de ce qui, il faut bien le reconnaître, ressemble de plus en plus à un cadavre déguisé en sapin. Très rapidement, on entend retentir des sirènes. La police arrive et forcément, cela ne passe pas inaperçu. Aussitôt, sur la place Vendôme, lieu sensible et sous haute surveillance, c'est l'émoi. Que se passe-t-il ? Un braquage ? En pleine journée ? La foule de curieux commence à se regrouper autour des représentants de l'ordre qui ont déjà mis en place un cordon de sécurité. Les commerçants voisins sont sur le pas de leur porte. Ils sont inquiets. À cette époque de l'année, leurs boutiques sont chargées de pièces exceptionnelles et de grande valeur ; depuis la série d'attentats à Paris, ils ont bien été obligés de recruter des agents de sécurité, mais les risques restent grands malgré toutes les mesures mises en place.

— Il y aurait un mort, peut-on entendre dire dans la foule.

— Un mort ? Mais on n'a pas entendu de coups de feu. C'est un braquage à l'arme blanche ?

— Oui, c'est ça.

— Le pauvre Philibert. Il n'avait pas besoin de ça. J'espère qu'il est bien assuré au moins.

— C'est qui le mort ? Philibert ?

— Non, personne de la boutique n'est touché.

— C'est le braqueur alors. Tant mieux ; c'est un moindre mal !

La foule se retourne. Ça bouge derrière elle.

— Laissez passer, s'il vous plaît, Messieurs Dames. Écartez-vous, clament les policiers qui tentent de maintenir la foule à distance et créer un passage. Bonjour Commissaire. Bonjour Inspecteur.

— Bonjour, bonjour les gars.

La foule excitée est bien obligée de reculer pour laisser passer une femme qui marche d'un pas décidé, suivie d'un jeune homme qui lui emboîte le pas. La femme est vêtue d'un blouson de cuir et d'un jean. Son brassard indique qu'elle appartient à la police. Quel âge peut-elle bien avoir ? Entre 45 et 50 ans ? En tout cas, elle ne ressemble en rien à un commissaire. La chevelure sauvage, de taille plutôt petite et dotée d'un début d'embonpoint, la commissaire a le visage fermé de quelqu'un que l'on a dérangé. Mais à

l’observer de plus près, il est clair que son regard scrute autant le lieu que les personnes présentes. C’est le regard d’une personne concentrée, déjà impliquée dans ce qui pourrait bien être le début d’une nouvelle affaire criminelle à élucider.

Le jeune homme qui la suit est son assistant. Un peu gauche et très grand, l’inspecteur contraste avec la silhouette plus trapue et l’air assuré de sa patronne. Se tenant légèrement voûté, le jeune homme, muni également d’un brassard de policier, essaie de poursuivre sa conversation téléphonique malgré l’agitation ambiante.

— Par ici, Commissaire, crie un des policiers. Le corps se trouve ici.

À la vue de la caisse ouverte en plein milieu de la boutique de luxe, la commissaire ôte ses lunettes de soleil pour ouvrir de grands yeux.

— Peut-on m’expliquer ? répond-elle en s’adressant au policier qui lui indique l’emplacement.

— C’est le commerçant qui nous a appelés, après avoir reçu ce sapin dans lequel visiblement un cadavre a été dissimulé.

— Ce n’est pas banal. Où est le responsable de la bijouterie ?

— C’est moi, déclare Charles Philibert, en s’approchant timidement de celle qui parle comme un chef. Je m’appelle Charles Philibert.

— Bien ! Je me présente : Commissaire Bombardier. Et voici mon assistant, l’inspecteur Paul Holo. Pouvez-vous nous expliquer ce qui s’est passé ?

— Oui, oui, bien sûr ! Co… Commissaire. Comme tous les ans, j’ai commandé des sapins de Noël chez un producteur du Morvan avec qui mon père travaillait déjà et en qui j’ai toute confiance. Cette année, je voulais marquer le coup au niveau de la décoration de la boutique et j’ai commandé trois grands sapins floqués pour faire un décor tout en blanc et or. J’ai vu dans les magazines que c’étaient les couleurs à la mode cette année et qu’il valait mieux jouer uniquement sur deux couleurs, une froide et une chaude, pour plus d’effets et ...

— Bien ! Bien ! Allons à l’essentiel. C’est vous qui avez découvert le corps ?

— Non, Co… Commissaire, c’est Joseph.

— Joseph ?

— Oui, c’est un de mes employés. Je lui avais demandé de mettre en

place les trois arbres pour permettre à Marianne, mon autre salariée, de les décorer. L'électricien doit passer ce soir pour tout mettre en lumière. Joseph ! Marianne ! Venez.

Les deux salariés approchent timidement, comme de mauvais élèves qui vont se faire gronder. La commissaire se tourne vers le dénommé Joseph.

— Alors, c'est vous qui avez découvert le corps ? Racontez-moi comment cela s'est passé.

— Oui, Madame. Euh… Oui, Madame le… la Commissaire. Nous avons reçu la livraison ce matin très tôt comme prévu. C'est moi qui ai réceptionné les caisses. Jusque-là, tout était normal. Monsieur Philibert m'a demandé de déballer et d'installer les sapins dans la boutique. Je suis donc allé chercher mes outils à l'atelier, au sous-sol, et j'ai entrepris d'ouvrir la caisse pour sortir le sapin et c'est là que, sous la toile, j'ai vu apparaître une masse toute blanche. J'ai d'abord reconnu une tête, puis j'ai eu l'impression qu'il y avait un corps, tout entier, sous les branches. C'était affreux… C'est à ce moment-là que j'ai appelé à l'aide.

— Vous avez ouvert les autres caisses ?

— Ah, non alors ! Je n'aurais pas… pu. Vous… vous pensez qu'il y a d'… d'autres corps dans… dans les autres caisses ?

— Simple question. Je n'en sais rien. Au contraire de la logique, l'absurdité n'a pas de limites. Au vu de toute la neige artificielle qui se trouve au sol, vous avez essayé de sortir le corps. C'est bien ça ?

— Euh… oui. Nous pensions qu'il s'agissait d'une simple statue.

— Une statue ? Pas banal. C'est comme pour ma grand-mère ; si elle avait eu quatre roues, l'aurait prise pour un autobus ?

— Quoi ?

— Je plaisante.

Puis, se tournant vers l'inspecteur Paul Holo, la commissaire décide.

— Polo, tu vérifies que la Scientifique a bien été appelée et tu préviens le légiste. Comme d'habitude, tu veilles à ce que l'on ne touche à rien avant leur arrivée.

Se tournant vers le joaillier qui s'éponge le front avec son mouchoir, elle poursuit.

— Monsieur Philipert…

— Philibert, Madame la Commissaire, comme le prénom.

— Excusez-moi. Monsieur Philibert, je suis au regret de devoir fermer l'établissement. Nous allons devoir faire évacuer tout le monde et mettre des scellés.

— Oh, mon Dieu, mais, c'est impossible ! Chaque journée du mois de décembre est cruciale pour notre activité. Nous ne pouvons pas fermer.

— Je crains fort que si, Monsieur Philibert. Vous n'avez pas le choix. Nous ferons de notre mieux pour immobiliser votre outil de travail le moins longtemps possible, mais nous sommes visiblement en présence d'un meurtre et le cadavre a été découvert chez vous, alors… Je suis désolée. Je n'ai pas d'autre choix.

Charles Philibert n'en revient pas.

— Mais, qu'ai-je fait au Bon Dieu ? Si seulement papa était encore là…

— Mon assistant va prendre vos coordonnées et vous serez très rapidement convoqués, vous et vos employés, au commissariat pour recueillir votre déposition. Il n'y avait personne d'autre dans la boutique au moment de la découverte du cadavre, n'est-ce pas ?

— Non…, per… sonne, réussit à articuler le bijoutier, au bord de la syncope.

— Allez ; ça va aller…, ne vous en faites pas, lui répond la commissaire d'un ton encourageant. Allez vous assoir et reprenez vos esprits.

Le patron, effondré, soutenu par ses deux employés, s'éloigne de quelques mètres, pour tenter de s'isoler et se remettre tant bien que mal de ses émotions. Il pleure maintenant comme le petit garçon qu'il n'a jamais cessé d'être et cela fait peine à voir.

La commissaire en profite pour examiner de plus près la caisse en bois et son contenu en se gardant bien de déplacer quoi que ce soit bien sûr. Elle fait le tour de la boutique pas très grande, mais bien organisée. La décoration est classique, chic, sans aucune excentricité pour ne pas risquer la faute de goût impardonnable. Le lieu respire la tradition et le savoir-faire, un peu comme un musée où tout serait figé.

— Décidément, ça ne respire pas la vie ici. Allons examiner les deux autres caisses en bois, Polo.

Celles-ci sont encore fermées et sanglées. Rien ne laisse présager un quelconque problème.

— P… peut-on les ouvrir, Madame ?

— Non, on va attendre la Scientifique, mais que font-ils, bon sang ? Heureusement qu'ils sont bons dans leur domaine parce qu'ils ne sont vraiment pas rapides, les experts… Ah ! Les voilà.

— Hey ! Les gars ! Par ici ! Bon ! Vous avez un cadavre déguisé en sapin de Noël à examiner dans la boutique.

— Un cadavre déguisé en sapin de Noël ? Qu'est-ce que c'est, cette nouveauté ?

— Et bien, c'est simple ! Vous connaissez les sapins floqués ? Vous savez bien, les sapins tout blancs pour Noël. Je crois bien qu'on appelle ça aussi des sapins givrés. Eh bien ! Au lieu d'un sapin, c'est un corps qui a été enduit de neige artificielle. Le macchabée est bel et bien givré !

La commissaire savoure son petit effet. Fière, elle apprécie d'avoir impressionné ses collègues, à l'air perpétuellement blasé, ce qui a le don de l'exaspérer. Là tout de suite, ils semblent plutôt perplexes.

— Ça les change, se réjouit-elle. Ils la ramèneront moins.

Et devant l'air toujours désorienté des experts de la Scientifique, la commissaire poursuit.

— Je vous rassure, nous n'avons touché à rien. Vous pouvez procéder à vos premiers relevés. Cependant, est-ce que l'un d'entre vous peut rester ici pour examiner ces deux caisses ? Il faut qu'on les ouvre. Il y a peut-être d'autres surprises floquées à l'intérieur.

— OK, Commissaire. On se répartit en deux groupes, les gars.

Et s'adressant aux policiers, le chef des experts poursuit.

— Mais, tout d'abord, vous allez me faire le plaisir de mettre deux combinaisons complètes, tous les deux, sinon, je vous exclue de notre lieu de travail.

— Oh, doucement l'ami ! Nous avons mis des gants et n'avons touché à rien avant votre arrivée, rétorque aussitôt la commissaire.

— Encore heureux ! Mais je vous l'ai déjà dit Commissaire et je vous le répète. Mettre des gants ne suffit pas. On n'est pas dans une série télé ici. Comme si, seules, vos mains pouvaient contaminer la scène de crime. N'importe quoi ! Et vos millions de poils, alors ? Sans parler de toutes vos cellules de peau morte, vos postillons et vos gouttes de sueur, vos bouloches de pulls, les pollens et les poils de chat sur vos fringues, et tout ce que vous transportez sous vos semelles : la poussière, les crottes de chien et j'en

passe ! Vous êtes tous pareils. Dès qu'il s'agit d'enfiler la combinaison, le masque et les protège chaussures, c'est la grimace. Eh bien, moi, je ne plaisante pas avec ça ! Trouver des traces exploitables n'est pas facile, alors inutile d'en rajouter. Non ?

— OK, OK, pas la peine de vous mettre dans tous ces états. Donnez-moi votre déguisement. Mon look, moi je m'en fiche. Il y a longtemps que j'ai renoncé à séduire.

Tandis que la commissaire et l'inspecteur enfilent leurs tenues, le responsable de la police scientifique regroupe son équipe et organise les opérations, comme un militaire en commando.

— Bon ! Fabrice et Rémy, vous restez ici. Luc et moi, nous nous occupons de l'intérieur. Installez-moi tout de suite le ruban de protection. Il y a dix fois trop de pollueurs ici.

Effectivement, la troupe de badauds, en quête de sensations, est devenue impressionnante. Comme d'habitude, la presse a déjà été alertée. Les premiers journalistes sont déjà là. Ils jouent des coudes pour être au premier rang et pouvoir prendre des photos. Face à cette agitation, le chef des experts scientifiques ordonne d'installer des bâches qui serviront de brise-vues, devant la façade de la joaillerie. Ainsi, seront-ils un peu plus tranquilles pour examiner les fameuses caisses au contenu énigmatique.

Après avoir fait des clichés sous tous les angles, puis effectué des relevés d'empreintes, le chef des experts s'attaque à l'ouverture des caisses et écarte les premières planches. Il procède lentement, pour ne négliger aucun détail et pour ne rien abîmer. Au bout d'une dizaine de minutes environ, la première caisse s'ouvre et laisse apparaître une masse ficelée dans un linge humide maintenu solidement par des cordelettes. Comme l'a précédemment fait Joseph, le chef se munit de ciseaux et coupe la toile et les cordes. L'enveloppe laisse apparaître des branches de sapins entièrement recouvertes de givre blanc. Les deux caisses déchargées sur le trottoir contiennent bien les sapins floqués destinés à décorer la porte d'entrée de la joaillerie. Les arbres, une fois dépouillés de leur protection, déploient majestueusement leurs branches. Ils sont magnifiques, énormes et denses, comme des nounours. Une bonne odeur de sapin s'échappe des emballages, l'exacte odeur que l'on aime respirer à Noël. Ça sent la forêt, la montagne, les marmottes, les ours, la neige, les lutins, et avec un peu d'imagination, les

cadeaux et la dinde aux marrons. Cette odeur, c'est une bulle de bien-être, une bulle rafraîchissante et euphorisante, une bulle de bonheur et de souvenirs d'enfance… Aux antipodes de l'odeur écœurante de la mort qui a précédemment envahi la boutique et qui, elle, va durer bien plus longtemps, imprégnant les tissus, les papiers et toutes les matières poreuses. Entre-temps, le reste de l'équipe scientifique a avancé, elle aussi, à l'intérieur de la boutique.

— Est-ce qu'on peut sortir le corps ? interroge la commissaire qui s'impatiente.

— Oui, nous sommes prêts, lui répond le chef de la Scientifique. Allons-y.

En examinant l'intérieur de la grande caisse, on comprend aisément que la masse entortillée dans la toile ait pu faire illusion dans un premier temps. L'aspect, à l'ouverture, est tout à fait semblable aux autres sapins. Malgré les effets de la chaleur, la masse entoilée se tient encore bien droite et forme une sorte d'ogive verticale. L'assassin a pris le soin d'attacher le corps au tronc du sapin dont il a préalablement scié chaque branche horizontale. Pour que l'illusion soit parfaite, il a poussé le souci du détail jusqu'à laisser les quatre premières branches du bas de l'arbre qu'il a rabattues sur le corps, avant de lier l'ensemble.

— S'il ne s'agissait d'un cadavre humain, on pourrait dire que c'est l'œuvre d'un artiste, constate le chef de la brigade scientifique. Jamais vu ça, en tout cas.

— Alors, là, j'avoue que moi non plus, renchérit la commissaire, et pourtant j'en ai déjà vu au cours de ma carrière ! Mais cette fois-ci, je suis bluffée. L'assassin voulait visiblement ménager son effet de surprise. Il y a beaucoup de préméditation derrière tout ça. Nul doute que, par cette mise en scène, l'assassin souhaite délivrer un message. Qu'en dis-tu, Polo ?

— V… Vous avez s… sûrement raison, Madame.

L'assistant de la commissaire, de son vrai nom, Paul Holo, a la fâcheuse habitude de bégayer, surtout lorsqu'il est ému ou énervé, un problème qu'il traîne comme un fardeau depuis son adolescence lorsqu'il était, en plus, terriblement complexé par ses boutons disgracieux.

— On va détacher le corps de son tronc d'arbre, les gars, pour pouvoir l'emmener à la médecine légale, ordonne le chef. Allons-y.

Le cadavre givré et qui a conservé une bonne rigidité ressemble à un bonhomme de neige. Il est soigneusement enfermé, cette fois-ci, dans une housse de protection en plastique blanc et placé sur une civière. Direction : l'Institut médico-légal dans le douzième arrondissement. Bien qu'elle ait travaillé proprement, l'équipe a sacrément chamboulé la joaillerie. Les employés vont avoir un bon ménage à faire pour effacer les traces de ce qui s'est passé ici.

La commissaire rejoint le bijoutier et ses deux employés, blottis derrière la caisse et qui ont assisté à toute la scène. Ils sont muets et presque aussi blancs que le mort, assortis aux décorations de Noël de la boutique.

— Bon, ça va aller ? leur demande la commissaire, pour les faire sortir de leur torpeur. Est-ce que je peux vous poser quelques questions ?

— Oui, répondent les trois lémuriens, en chœur et d'une petite voix, à peine audible.

— Monsieur… Philibert, nous allons commencer tous les deux. Où pouvons-nous nous installer ?

— Euh… Il n'y a qu'au sous-sol.

— Parfait. Allons-y. Pendant ce temps-là, Polo, tu t'occupes de l'enquête de voisinage. Pas sûr que cela donne quelque chose, mais on ne sait jamais. OK ?

— O… Oui, Madame, j'y vais, répond le jeune homme dont le regard, comme l'aiguille d'une boussole, est bloqué sur la jolie vendeuse de la joaillerie.

— Encore un qui ne perd pas le nord ! se dit la commissaire. Alors, qu'attends-tu ? finit-elle par lui lancer pour mettre fin à l'état hypnotique de son cher assistant. Décidément, lui murmure-t-elle tout bas, le premier joli jupon qui passe affole tous tes compteurs.

— E… Excusez-moi, M… Madame. J… Je r… réfléchissais.

— Tu réfléchissais ?

— O… Oui. J… Je me demandais pourquoi avoir déguisé un mort en sapin de Noël ? Q… Qu'a voulu dire le tueur ?

— C'est la bonne question, Polo. Quand nous aurons trouvé la réponse à cette question, nous aurons probablement le mobile du meurtre et l'assassin.

Le bijoutier s'approche timidement.

— Euh… Excusez-moi, Madame la Commissaire. Je ne voudrais pas

vous importuner, mais est-ce que Joseph et Marianne peuvent commencer à nettoyer la boutique ? Vous comprenez, nous ne pouvons pas faire trop attendre nos clients.

— Oui, allez-y, Monsieur Philibert. La Scientifique a terminé son travail. Maintenant, c'est au corps de parler. Vous pouvez nettoyer, mais je vous préviens, si vous ouvrez tout à l'heure, vous allez être assaillis par des curieux et surtout des journalistes, pas forcément par des clients.

— Si on ouvre demain, ce sera bien pareil, non ? répond avec justesse le joaillier. Autant en finir le plus rapidement possible.

— Comme vous voulez. Nous descendons au sous-sol, Monsieur Philibert ?

— C'est par ici. Je me permets de passer devant vous.

La commissaire et le bijoutier se retrouvent dans un local exigu qui sert autant de lieu de stockage et d'archivage que de cuisine et de bureau. La pièce très encombrée reste sombre, malgré l'éclairage artificiel. La simplicité de l'endroit contraste avec le luxe de la boutique du rez-de-chaussée. Ils s'installent autour d'une table qui sert visiblement à tout. Le bijoutier repousse du coude une pile de boîtes qui se trouve là.

— Bien ! Monsieur Philibert, vous allez me raconter tout, depuis le début. Je vous écoute.

Le bijoutier s'applique, comme il le peut, à tout relater par le menu détail. Son récit est ponctué de « Oh, mon Dieu ! » si souvent que la commissaire, ayant largement dépassé son seuil de tolérance chrétienne, l'invite vigoureusement à plus de concision.

Charles Philibert expose ses difficultés à gérer la boutique depuis le décès de son père. Ses voisins et concurrents sont agressifs et il doit produire des efforts permanents pour rester combattif et compétitif, se battre sur les prix, trouver des nouveautés, limiter les charges, négocier avec les fournisseurs, trouver des idées originales de décoration ou d'animation. La clientèle est devenue si exigeante ! Cette année, pour les fêtes, il a décidé de marquer un grand coup et avoir la plus belle boutique de la place, même au prix d'un budget à la limite du raisonnable. C'est pour cette raison qu'il n'a pas hésité à commander trois sapins exceptionnels, livrés en transport express spécial. Avec toutes les décorations et les nouveaux éclairages prévus, il était sûr de son effet. S'il avait su ce qui allait se passer, il se serait bien abstenu.

Maintenant, il va rater ses ventes de fin d’année et cela risque bien de donner le coup de grâce à sa société déjà en difficulté. Il explique avoir passé commande, comme tous les ans, auprès du même producteur en qui il a une totale confiance. À la différence des années précédentes, cette fois-ci il a choisi des arbres entièrement givrés, pour faire encore plus d’effet. La livraison s’est effectuée dans les temps et d’après l’employé qui l'a réceptionnée, tout était normal. Le transporteur a été mandaté par le producteur de sapins et il ne connaît même pas son nom. Il n’a rien remarqué de différent sur les caisses, ni traces ni odeur particulière, et c’est uniquement lorsqu’il a entendu le cri effroyable de Joseph qu’il est remonté quatre à quatre du sous-sol pour découvrir à son tour ce qui ressemblait à un cadavre dissimulé sous des branches de sapins.

— J’ai même cru que c’était une œuvre de George Segal. Pour vous dire…

— Une œuvre de qui ?

— Ah, ça ne vous dit rien, à vous non plus ! Peu de personnes connaissent et apprécient Segal et tous les grands maîtres du Pop art, excepté Andy Warhol bien sûr, rendu célèbre par son portrait de Marylin Monroe.

— Oui, ça, ça me parle, quand même !

— Le Pop art, c’est un mouvement artistique anglo-saxon des années 1950, qui visait à rendre l’art plus populaire. Les artistes n’hésitaient pas à remettre en question les façons traditionnelles de peindre ou sculpter, en partant par exemple d’objets de la vie quotidienne.

— Et ?

— Et bien ! Segal s’est révélé en créant, à partir de modèles vivants, des personnages en plâtre d’un réalisme incroyable et j’ai cru que cette forme humaine blanche dans le sapin était une de ses sculptures. C’est en essayant, avec Joseph, de la sortir qu’une odeur de cadavre nous est montée au nez. Quelle horreur !

— Vous appréciez les œuvres de ce Monsieur Segal et on vous livre un mort qui ressemble à une de ses œuvres. Vous ne trouvez pas cela troublant, Monsieur Philibert ?

Silence de la part du joaillier. Aux interrogations de la commissaire, il répond qu’il n’a aucune idée de qui a bien pu faire ça.

— Vous croyez que je suis visé ? Des ennemis ? Je ne vois pas. Des

jaloux ? Oui peut-être, mais de là à imaginer un tel scénario…

Au même moment, un individu, déguisé d'un costume à carreaux trois-pièces, plutôt étriqué, décoré d'un nœud papillon dépareillé, et portant ses lunettes au bout d'une chaînette dorée, débarque dans le bureau.

— Tu as raison, mon cher Galliano, « *mieux vaut le mauvais goût que l'absence totale de goût* », murmure la commissaire en détaillant l'accoutrement plutôt inattendu de l'intrus.

— Charles, tu n'as rien ? Oh, mon Dieu ! crie l'individu, affolé.

— Encore un ! soupire la commissaire. Qu'ont-ils tous avec leur Bon Dieu ? Bon sang ! Ça commence à m'énerver sérieusement.

— Oh ! Excuse-moi, reprend l'homme à lunettes en apercevant la commissaire. Je ne savais pas que tu étais avec quelqu'un.

— Je me présente : Commissaire Bombardier. Vous êtes ?

— Mickaël Baker. Je suis un ami de Charles. Je suis le propriétaire de la boutique de chaussures sur la place. J'ai vu l'attroupement devant la bijouterie. On m'a dit qu'il y avait un mort et j'ai foncé. Excusez mon intrusion intempestive et impolie. J'ai cru qu'il était arrivé quelque chose à Charles. Je suis désolé.

— Tout va bien, Mickaël, intervient le bijoutier. Je relatais les faits à Madame la Commissaire, pour les besoins de l'enquête. Je n'ai rien vu, mes employés non plus. Nous avons eu peur ; c'est tout. Je t'expliquerai plus tard.

— Oui, oui, je comprends. Excusez-moi encore une fois. Je vous laisse. Au revoir Madame la Commissaire.

— Au revoir Monsieur Baker…

Descente au cœur du Morvan

— Que donne l’enquête de voisinage, Polo ?

— P… pas grand-chose, Madame. Personne n’a rien remarqué de spécial. D’après le témoignage d’un riverain, un ca… camion réfrigéré a livré les trois cai… caisses un peu avant sept heures ce matin. C’est l’employé, Joseph, q… qui les a réceptionnées. Rien d’autre.

— Je suppose que tu en as profité pour te renseigner sur notre bijoutier.

— B… Bien sûr, Madame. De ce point de vue là aussi, les inf… informations sont maigres. Le bijoutier n’hab… n’habite pas sur place. Il arrive le matin habituellement vers dix heures, mais en ce moment, p… plutôt vers huit heures. Ses deux employés arrivent p… pour neuf heures sauf quand il y a des livraisons et là, c’est Joseph q… qui les réceptionne. Le soir, les salariés ferment la boutique à dix-neuf heures et p… partent aussitôt. Le bijoutier, lui, a l’habitude de s’at… s’attarder. D’après mes renseignements, c’est un vieux célibataire qui vit avec ses chats… un peu comme vous, en somme !

— Tu oublies que j’ai été mariée, moi ! Je ne suis pas restée en couple longtemps, mais suffisamment en tout cas pour me passer l’envie de recommencer.

— E… Excusez-moi, répond l’inspecteur dans un petit sourire. J’avais cru comprendre en effet q… que cela n’avait pas vraiment c… compté, non ?

— Non. Je dirais plutôt que cette période de ma vie fait partie résolument du passé. Ce qui compte, c’est le joli cadeau que mon ex-mari m’a laissé quand il est parti.

— V… Vous voulez p… parler de votre fille ?

— Exactement. C’est la seule raison pour laquelle je n’arrive toujours pas à le haïr, ce salopard !

— D… D’après les voisins, l’heure habituelle de d… départ, de notre bijoutier, se situe entre vingt heures trente et vingt-deux heures. Toujours à p… pied. Il prend le métro aux Tuileries.

— Quelle réputation a-t-il ?

— D… D’après ses c… concurrents, Monsieur Charles Philibert a la réputation d’être un bon p… professionnel, même s’ils le jugent un peu

dépassé. Il aurait été un peu étouffé par son p… père et, à sa mort, il a accusé le c… coup. Au lieu d'en profiter pour prendre ses marques et faire la d… différence, il s'est inscrit dans la lignée du paternel.

— C'est-à-dire ?

— U… Un style traditionnel, très c… classique. Aux petits soins pour la c… clientèle qu'il b… bichonne pour la fidéliser. Très peu de c… communication, pas de d… diversification…

— Je vois. D'après les concurrents, ses affaires marchaient ?

— G… Globalement, oui, grâce à l'emplacement royal de la b… boutique. Mais, à terme, si Monsieur Philibert c… continue à vivre sur ses acquis, il va se faire d… doubler par tous les autres. Et j'ai eu l'impression q… qu'ils ne se faisaient pas beaucoup de c… cadeaux entre eux.

— Tu crois que cela pourrait être un mauvais coup d'un concurrent ?

— V… Vu l'ambiance entre eux, ça ne serait p… pas impossible.

— OK. Si je résume, nous avons un bijoutier parisien qui fait de bonnes affaires grâce à un emplacement qui suscite la convoitise. Il commande des sapins pour ses décorations de Noël et on lui livre trois sapins et un cadavre. A priori, le meurtre a eu lieu ailleurs puisqu'on a pris soin de floquer le cadavre et le conditionner comme un vrai sapin. Pour floquer un cadavre, j'ai intuitivement tendance à penser qu'il faut posséder l'outillage et la technique. Il nous faut donc remonter au point de départ du colis. D'après le bijoutier, les arbres proviennent de la pépinière Morvan-Blanc, appartenant à un certain Gaspar Guyot. Nous allons convoquer ce Monsieur sur le champ. Tu t'en occupes, mon petit Polo ?

— Oui, Madame. T… Tout de suite.

— De mon côté, je vais passer à la morgue et motiver mon ami Max pour qu'il pratique l'autopsie en priorité. Il nous faut trouver l'identité de ce cadavre et les causes du décès. On se retrouve au 36.

De retour, dans leur minuscule bureau du quai des Orfèvres, la commissaire et son assistant confrontent leurs avancées. Le légiste a promis de faire au plus vite pour faire parler le mort.

— Il était ravi de travailler sur son premier homme-sapin, confie la commissaire. Parmi ses plus beaux cadavres, il m'a dit avoir eu à faire un jour à un corps déguisé en père Noël, mais en sapin… jamais, et visiblement il était tout émoustillé à l'idée de ce qu'il allait trouver. Nous devrions avoir

les premiers résultats très vite. Et toi ?

— J… Je n'ai pas eu autant de succès q… que vous. J'ai appelé Monsieur G… Guyot et autant vous dire q… qu'il m'a envoyé balader sans p… prendre de moufles. Je n'ai même pas eu le temps de lui expliquer q… quoi que ce soit. Il m'a raccroché au nez et maintenant il ne d… décroche même plus. Il n'a pas l'air c… commode !

— Bien ! C'est ce que nous allons voir. Polo, ça te dit un petit tour dans le Morvan ?

— E… Euh… Oui, mais… c… ce soir… j… je devais … aller à … à …

— À quoi ?

— À un… en… enterrement de vie de g… garçon. C… C'est un c… copain d… d'école que …

— Laisse tomber. Tu iras à son mariage. Ne te fais pas de soucis pour ta vie privée, mon petit Polo, dans la police tu n'en auras aucune. Alors, autant te mettre au parfum tout de suite ! Allez, c'est parti.

— M… Mais, v… vous ne préférez pas plutôt que je me renseigne sur les employés de la bijouterie ?

— Si bien sûr. Ce n'est pas déjà fait ?

— Euh ! J'ai récupéré q… quelques informations sur Joseph T… Tringuet, le plus ancien salarié de la boutique. Il n'a pas de c… casier judiciaire. Il est né et habite à Montreuil, est marié et a t… trois enfants. Il est désormais p… propriétaire de son appartement et mène une vie t… tranquille. Il est devenu vendeur, après un accident de travail q… qui a mis un terme à son premier métier de p… peintre en bâtiment. Il serait tombé d'un échafaudage et aurait été opéré du d… dos à plusieurs reprises. Il bénéficie d'ailleurs d'une r… reconnaissance d'invalidité à hauteur de vingt p… pour cent et est considéré comme t… travailleur handicapé. Cela fait plus de t… trente ans q… qu'il travaille pour la famille Philibert et, grâce à une c… carrière longue, il pourra bientôt faire valoir ses d… droits à la retraite.

— Et concernant la jeune vendeuse ?

— J'ai juste recueilli q… quelques informations. Elle s'appelle Marianne Jolinet. Elle, non plus, ne possède pas de c… casier judiciaire. Elle est B… Bretonne et est arrivée à Paris à la fin de ses études. Elle habite un p… petit appartement q… qu'elle loue à Montrouge et q… qu'elle partage en c…

colocation avec sa sœur et son enfant. Elle a fait des études pour être t... traductrice ou interprète. Son emploi à la bijouterie est son premier vrai travail, si j'ai bien c… compris. J'allais justement p… prendre rendez-vous avec elle pour lui poser deux ou trois q… questions.

— Tu verras ça à notre retour, Polo. Elle ne va pas s'envoler ta jolie vendeuse.

Et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la commissaire et son adjoint dévalent avec entrain les marches du grand escalier, pour partir à la recherche de la vérité sur ce mystérieux mort. Dans cette première phase d'enquête, quand il s'agit de glaner des informations, d'accumuler des indices, l'heure est plutôt à l'euphorie. Une nouvelle affaire engendre toujours une période de découvertes enrichissante quand il faut fouiller la vie d'inconnus, s'introduire dans des lieux à explorer… Toutes les capacités d'observation sont requises. La concentration est maximale. Nos deux policiers absorbent les informations, mieux que des éponges. C'est la partie la plus facile de l'enquête même si parfois, elle peut être plus ou moins laborieuse. Très vite, la deuxième phase de l'enquête intervient et là tout peut se compliquer, si le lien entre les informations recueillies n'est pas logique, voire inexistant. C'est la réflexion qui prend le pas. Il s'agit de formuler des hypothèses, les vérifier, les confronter jusqu'à ce que l'on trouve la bonne, celle qui paraît cohérente et être capable, si besoin est, d'obtenir les aveux qui confirment la justesse du raisonnement. À chaque nouvelle affaire, Josiane Bombardier a le sentiment de remettre en jeu son titre de Commissaire, tout comme le ferait un champion. Sa réputation est en jeu et là, elle ne plaisante plus, tout comme, en classe de maths, elle voulait à tout prix résoudre les équations les plus compliquées. Un défi comme un autre…

— En nous dépêchant un peu, si ça ne bouchonne pas trop pour sortir de Paris, on peut y être avant la fin de journée, déclare la commissaire en prenant d'autorité la place du chauffeur. Une simple habitude…

Effectivement, dans cette région de petite montagne où la forêt domine, mieux vaut rouler de jour. Trois heures après avoir quitté la capitale, le GPS recommande de quitter l'autoroute, en direction de Saulieu, terre de prédilection pour l'élevage des Charolaises, haut lieu de la gastronomie grâce aux chefs étoilés qui y ont, tour à tour, exercé leur talent. Tout un

programme, si l'heure était toutefois au tourisme. L'importante neige, qui est tombée sur des arbres portant encore, cette année, leur feuillage d'automne, a cassé de nombreuses branches. Les bas-côtés sont jonchés de débris végétaux et réclament une grande attention. Une semi-remorque chargée de bois ralentit la vitesse des deux policiers. Impossible de doubler sur cette route sinueuse. Cela leur donne au moins le temps d'admirer le paysage. On devine la forme des pâtures, grâce aux haies bocagères, mais elles sont désespérément vides. Les animaux ont été rentrés à l'étable et y resteront jusqu'au retour de la belle saison. Il n'y a pas âme qui vive dans cet environnement rude, et on le comprend. À plusieurs reprises, le GPS de la voiture perd son signal satellite, ce qui vaut à nos deux Parisiens de devoir rebrousser chemin. Un paysan sur son tracteur arrive au bon moment.

— Excusez-moi, Monsieur, nous voulons aller à Planchez.

— Planchez ? Connais pas.

— Mais si, voyons, la pépinière Morvan-Blanc à Planchez. Ils sont producteurs de sapins. Vous devez connaître !

— Ah ! À [Piancé] ? Chez le père Guyot ? Bah, c'est tout droit. Vous y êtes presque.

Il fait encore jour lorsque Josiane Bombardier et Paul Holo arrivent à Planchez-en-Morvan, devant l'établissement Morvan-Blanc. Ils sont surpris de découvrir un paysage de station de ski. Ici, il a beaucoup neigé, le ciel fait grise mine et la température est glaciale.

— Heureusement que les routes sont dégagées. Je suppose que, sans pneus neige, on ne grimpe pas jusqu'au village, bougonne la commissaire.

Un vent incisif les agresse dès leur descente de voiture, les obligeant à refermer rapidement leur manteau.

— Q… Quel pays ! C… Comment peut-on vivre ici ? lance Paul Holo qui regrette de n'avoir pas pu emporter son bonnet. Ma mère m'a toujours dit q… que c'est par la tête qu'on attrape froid ! Je n'ai pas envie d'attraper la c… crève, moi.

— Parce que tu crois que moi, j'en ai envie ? lui rétorque sa patronne. J'ai encore beaucoup de courses à faire pour Noël. Je ne sais même pas ce que je vais préparer exactement pour le repas et au lieu de faire les magasins, je vais passer ma soirée ici dans ce trou perdu du bout du monde. Il y a des jours où je regrette de ne pas avoir fait l'École Normale, comme mes

copines. Elles, au moins, avec leur beau métier d'institutrice, aujourd'hui elles sont en congé.

— C'est d… drôle, je ne vous imagine pas en institutrice, douce et p… patiente avec les enfants…

— Bon, ça va ! coupe la commissaire. Allez, on se bouge ; on n'est pas là pour tailler des crayons, nous !

La pépinière Morvan-Blanc est située un peu à l'écart du bourg. Elle est en pleine activité. Des montagnes de sapins coupés sont en attente d'être expédiés. Des ouvriers taillent le pied en pointe, les emmaillotent dans un filet, les empilent sur des palettes. D'autres chargent les palettes dans une semi-remorque déjà remplie à moitié. Plus loin, on aperçoit des jets d'eau qui arrosent les arbres en attente, pour éviter qu'ils ne se déshydratent. Une vraie fourmilière. Dans une grange attenante aux bureaux, des ouvriers réparent le matériel de coupe : d'énormes tronçonneuses et quelques scies manuelles. Dans les bureaux, seules des femmes s'activent. Les hommes sont tous réquisitionnés pour les activités physiques. Josiane Bombardier et son adjoint se présentent et demandent à voir le patron.

— Monsieur Guyot n'est pas là, répond une jolie brune, bien charpentée, les joues agréablement rosies par l'air vif. Je suis sa femme. Que puis-je faire pour vous ?

— Commissaire Bombardier. Voici mon adjoint. Nous souhaitons parler à votre mari.

— C'est impossible. Il est au port.

— Au port ?

— Oui, au port de Joigny. C'est le départ du sapin pour l'Élysée. Cette année, c'est nous qui le fournissons. Gaspar a tenu à être présent pour le chargement sur la péniche. Vous pensez : un arbre de vingt-cinq ans, qui mesure treize mètres et pèse deux tonnes, ça ne se manie pas comme ça.

— C… C'est le sapin pour le p… président de la République, celui q... que l'on voit, sur toutes les chaînes de télévision, au moment de Noël ?

— Exactement jeune homme. C'est le président Sarkozy qui a instauré cette tradition il y a onze ans et nous sommes fiers de participer.

— Je comprends, chère Madame, reprend la commissaire, mais nous devons absolument parler à votre mari. C'est urgent.

— Mais que se passe-t-il ? Je suis sa femme ; j'ai le droit de savoir.

— Si vous y tenez… Il s’agit d’une affaire de meurtre et nous avons lieu de croire que le crime a eu lieu ici.

— Ici ? Mais c’est impossible…

Gaspar

— Allo, Gaspar ? Tu m’entends ? La police est ici. Ils veulent te parler. C’est une histoire de meurtre, qu’il paraît. Faut que tu rentres très vite.

La jolie Madame Guyot se retourne vers les policiers et les rassure sur le retour rapide de son mari.

— Il fait au plus vite, mais de ce temps-là, il faut bien compter deux heures de route.

— Nous allons l’attendre et en profiter pour vous poser quelques questions.

— Je vais demander à ma comptable de prendre en charge le standard. Suivez-moi ; nous allons nous installer dans mon bureau.

Le bureau de Madame Guyot ressemble à une cuisine en plein coup de feu : des classeurs débordant de bons de commande, des échantillons d’emballage, des prototypes de présentoirs oubliés, des rouleaux d’étiquettes, plus ou moins entamés, quel désordre ! L’éclairage des tubes néon où de nombreuses mouches sont venues finir leur courte vie est plus blafard qu’un hall d’hôpital. L’usure des papiers peints et du mobilier ne donnent pas l’impression d’une activité florissante. Malgré l’agitation, l’ambiance est plutôt tristounette. La patronne, consciente du désordre, semble confuse.

— Excusez-moi ! C’est le bazar en ce moment. Je n’ai pas le temps de ranger.

— Pas de problème, Madame Guyot. Vous pouvez nous présenter votre exploitation et votre activité ?

La patronne s’exécute et parle de l’héritage de ses parents. Initialement agriculteurs et gros propriétaires fonciers, ils ont eu la bonne idée de se reconvertir, petit à petit, à la production d’arbres forestiers et, à celle plus ponctuelle, mais non moins rémunératrice, des sapins de Noël. Enfant unique, elle a repris l’activité quand elle s’est mariée avec Gaspar Guyot qui, lui, n’avait pas de terre, mais un bon sens des affaires, ce qui a l’avantage d’être complémentaire. Depuis, ils ont fait prospérer l’activité, devenant une des familles les plus influentes de la région.

— Mais qui est mort, Madame la Commissaire ? Je ne comprends pas. En quoi sommes-nous concernés ?

— Je vais y venir ; ne vous impatientez pas, mais auparavant dites-moi : connaissez-vous Charles Philibert, bijoutier à Paris ?

La jolie Madame Gaspar marque un temps d'arrêt avant de répondre.

— C'est un de nos clients en effet, de longue date d'ailleurs. Monsieur Philibert a pris l'habitude de se fournir, chaque année, chez nous. Il ne veut que de l'épicéa. Du coup, pour lui assurer une qualité extra, nous sommes obligés de conditionner les sapins de façon bien spécifique et les faire transporter en camion réfrigéré. Cela lui coûte très cher, mais il s'en fiche.

— De l'épicéa, vous dites ?

— Oui. Aujourd'hui, le gros des ventes est réalisé par le Nordmann. C'est une très belle variété de sapin qui a l'avantage de garder ses aiguilles très longtemps et pour les personnes qui habitent des appartements surchauffés, c'est moins salissant. Le problème du Nordmann, c'est qu'il ne sent rien et pour les gens, l'odeur du sapin, c'est très important. Cela participe à la magie de Noël.

— Et l'épicéa, lui, sent bon ?

— Oui. L'épicéa sent même très bon, une forte odeur de forêt et de montagne. Les vrais connaisseurs y sont sensibles. Cette variété de sapin a cependant un point faible : elle a tendance à perdre assez rapidement ses aiguilles. Elle nécessite des précautions particulières comme maintenir une bonne hydratation et une température fraîche. C'est pour cette raison que nous mandatons une livraison en frigo et en express pour Monsieur Philibert. Il m'a souvent répété que c'était important. « Une odeur agréable et suggestive est capable de booster les ventes » qu'il affirme. Rien n'est trop beau pour l'image de la joaillerie de la place Vendôme ! Surtout à cette période de l'année. Monsieur Philibert nous a souvent dit qu'il réalisait trente pour cent de son chiffre d'affaires annuel en décembre. Mais pourquoi me parlez-vous de lui ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Non, non, je vous rassure, mais il se trouve que dans l'un des trois colis qu'il a reçus de chez vous, se trouvait autre chose qu'un sapin.

— Autre chose ? Mais, quoi, pardi !

— Un cadavre, Madame.

— Quoi ? Mais comment est-ce possible ? Un cadavre ? Mais de quoi ?

— De qui ? Vous voulez dire. Eh bien ! Nous ne le savons pas encore et nous comptons sur vous pour nous aider, car nous pensons que le corps a été

expédié d’ici et peut-être même que le meurtre a eu lieu dans votre établissement.

— Un meurtre ? Ici ? Oh, mais, non ! C’est impossible ; nous contrôlons tout. Malgré la piètre image que nous pouvons donner en ce moment de pure folie, je peux vous assurer que rien ne nous échappe. Nous sommes considérés comme les plus chers du marché, mais nos livraisons sont garanties. D’ailleurs, nous n’avons pratiquement aucune réclamation. C’est bien la première fois que j’entends parler d’une erreur de marchandis… Euh, pardon ! Ce n’est pas ce que je voulais dire.

— Je comprends vos doutes. Ce n’est pas tous les jours que pareille méprise arrive. Confondre un corps humain avec un sapin, il faut le faire exprès, ne croyez-vous pas ? Cela dit, je reconnais que tel que le colis a été fait, le paquet pouvait faire illusion. On peut parler de travail très soigné ! De ce point de vue-là, cela correspond assez bien à votre image.

— Oh, là, là… ! Quand mon mari va apprendre cela, il va être furieux.

— Avez-vous des ennemis, Madame Guyot ?

— Non, pourquoi me demandez-vous cela ? Vous pensez que quelqu’un cherche à nous nuire ?

— C’est possible. La jalousie d’un concurrent, la rancune d’un ancien salarié… On peut tout imaginer. Je pense que derrière une telle mise en scène, qui a forcément nécessité une prise de risques pour l’assassin, il y a indubitablement un message adressé à quelqu’un. C’est ce que nous devons découvrir. En attendant l’arrivée de votre mari, pouvez-vous nous faire visiter l’établissement ?

— Euh… Oui… bien sûr. Nous sommes en pleine saison, vous savez. Il y a des sapins partout. L’équipe a été doublée avec des saisonniers et nous travaillons par poste pour que tout puisse être expédié dans un délai très court. L’entreprise est comme mon bureau : un champ de bataille.

— Ne vous inquiétez pas. Nous pouvons comprendre. Nous vous suivons, Madame Guyot.

— Donnez-moi une minute, je vais chercher mon manteau.

Effectivement, la pépinière ressemble à une ruche. Tout le monde s’active, dans tous les sens. Ça va et ça vient de partout. Ça court ; ça crie dans le brouhaha des machines en action. La commissaire note la présence de nombreux travailleurs étrangers, probablement originaires des pays de

l’Est. Ce sont des gars costauds qui ne rechignent pas aux travaux manuels, et ce, quel que soit le temps. Les chefs d’équipe font beaucoup de gestes pour tenter de faire comprendre leurs ordres. Tout ce petit monde est équipé de combinaisons fluorescentes, gants, casquettes et bottes comprises, ce qui leur donne un petit côté irréaliste.

— La couleur fluorescente, nous l’avons choisie pour éviter au maximum les accidents, explique Madame Guyot. C’est si vite arrivé dans nos métiers surtout lorsque le brouillard reste bas. On n’y voit rien. Un jour, un de nos gars s’est fait écraser par un tracteur qui ne l’a pas vu. C’était un sacré teuniât ! Personne ne l’a regretté, mais quand même.

— « Un teuniât », vous dites ?

— Excusez-moi, Madame la Commissaire. C’est du patois morvandiau. Je veux dire que c’était un teigneux, un gars qui avait mauvais caractère et qui refusait toute protection. Voilà à quoi ça l’a amené, de ne pas suivre les consignes ! Heureusement, ses collègues ont témoigné en notre faveur lorsqu’il y a eu le procès. Ils ont bien dit que nous avions maintes fois insisté pour qu’il porte ses protections. Sinon, cela nous serait encore retombé dessus.

— C’est vrai qu’en cette période de l’année, la nuit tombe vite.

— Nous avons investi dans des rampes d’éclairage, mais cela ne suffit pas. Si on pouvait faire plus !

La visite se poursuit par l’atelier de flocage des sapins. Le principe est simple. Le sapin est placé sur un support tournant, dans une cabine de peinture où il reçoit un jet croisé de fibres de coton et de colle. Au bout de quelques minutes, l’arbre est tout blanc.

— En principe, nous floquons surtout des petites tailles, jusqu'à un mètre cinquante, mais, pour des commandes spécifiques comme celle de Monsieur Philibert, nous pouvons travailler sur des sujets plus grands. Dans ce cas, le flocage se fait à la main et cela prend un peu plus de temps. Ensuite, chaque sujet est emballé individuellement dans un sac en toile qui sert de protection pendant le transport.

— Tout le flocage est réalisé ici ?

— Oui. C’est un peu notre spécialité et ça marche bien, malgré le prix nettement plus cher. Les gens aiment cet aspect floconneux qui évoque la neige. La technique a progressé et l’aspect est beaucoup plus naturel

aujourd'hui. Depuis quelques années, nous vendons aussi des sapins floqués en noir, en rouge et d'autres couleurs sur demande. Cette année, nous avons même mis au point une série avec des brillants. Ça, c'est pour une clientèle branchée qui ne veut rien faire comme les autres. C'est pour « le fun » comme on dit à Paris, je crois.

— Ah ! s'étonne la commissaire qui poursuit, dubitative.

— Dites-moi, Madame Guyot, ce n'est pas trop toxique tout ça ?

— Euh ! Si, mais les ouvriers, qui travaillent à la cabine, portent des masques, en plus de leur combinaison intégrale. Enfin, normalement… c'est toujours pareil, ils disent que cela leur tient chaud et que ce n'est pas pratique. Pour éviter qu'ils ne l'enlèvent, on limite le temps de travail à la cabine, mais on ne peut pas être toujours là pour surveiller, n'est-ce pas ?

Madame Guyot s'apprête à poursuivre ses explications quand un bruit fait se retourner tout le monde.

— Ça doit être mon mari ! Gaspar, nous sommes dans l'atelier !

Un homme d'une cinquantaine d'années entre en trombes dans la pièce. Rouge de figure, il a la carrure et l'allure d'un bûcheron, large et solide, tout droit sorti de ses bois. La casquette vissée sur la tête et le col de parka remonté pour se protéger du vent, Gaspar Guyot a tout du Morvandiau de souche, en tout cas, tel qu'on l'imagine : un homme vif et travailleur, habitué à faire face aux caprices d'un environnement parfois hostile. Sans se soucier de respecter les civilités traditionnelles, le chef d'entreprise interroge son épouse.

— Tu peux me dire ce qui passe ici ? C'est quoi cette histoire de meurtre ? Qui sont ces gens ?

La commissaire préfère prendre les devants.

— Bonsoir, Monsieur Guyot. Je me présente : commissaire Bombardier de la PJ de Paris et voici, mon assistant, l'inspecteur Paul Holo.

— Euh… Bonsouar. Excusez-moa. Je viens de me taper deux heures de route en faisant aussi vite que possible et les journées sont longues en ce moment. Je suis pressé et fatigué. Vous m'expliquez c'qui se passe ?

La commissaire s'exécute et relate les faits déjà présentés à son épouse. Devant la mine de plus en plus déconfite du patron, Josiane passe à l'attaque.

— Nous pensons que le corps a été floqué et conditionné ici. Pour

l’instant, nous ne connaissons pas encore l’identité du mort. Avez-vous une idée de qui il peut s’agir ?

— Comment voulez-vous ? Je n’en sais rien, moa ! En ce moment, nous sommes une centaine à travailler sur l’exploitation. Vous croyez que je connais et que je suis à la trace tout le monde ? Et puis, qui dit que c’est quelqu’un d’ici ?

— Rien en effet. Il peut s’agir d’un étranger. Pouvez-vous me dire quand les sapins pour Monsieur Philibert ont été préparés et sont partis pour Paris ?

C’est Madame Guyot qui répond la première.

— C’est moi qui gère les commandes et les expéditions. Les trois caisses pour Monsieur Philibert ont été préparées lundi dernier et sont parties mardi après-midi. Je m’en souviens bien, car, comme je vous l’ai expliqué, nous avons dû affréter un camion réfrigéré, ce que nous ne faisons jamais. On a beau expliquer chaque année à Monsieur Philibert que cela ne sert à rien et qu’un camion banal suffit, le client exige ce mode de transport. Alors oui, je me souviens bien de cette livraison singulière.

— Ma question suivante est donc celle-ci : que faisiez-vous dans les vingt-quatre heures précédant l’expédition ?

— Alors là, c’est simple, répond le patron. Ma femme, comme elle vous l’a dit, était au bureau à gérer les commandes et il y a de quoa faire, et moa, je surveillais les chargements. En ce moment, ma femme et moa, nous sommes à l’entreprise de sept heures du matin à vingt-deux heures, sept jours sur sept. Nous organisons le travail par postes ; alors il faut être là pour les deux équipes. Le reste du temps, on rentre à la maison, car on est mort… Enfin, je veux dire qu’on est lessivés, excusez-moi. Alors, on va direct au lit et on dort ; enfin, on essaie.

— Et vous n’avez rien remarqué de bizarre ou d’inhabituel ?

— Non, rien.

— N’importe qui peut entrer ici ?

— A priori, oui. Il n’y a rien à voler. Il n’y a pas de serrure sur les portes. Mais ceux qui ne floquent pas n’ont rien à faire ici.

— J’entends bien, cher Monsieur, mais cela a pu se passer en dehors des heures de travail.

— Non. S’il y avait eu de la lumière dans la cabine, je l’aurais vue depuis la maison.

— Vous habitez sur place ?

— Notre maison est attenante aux bureaux.

La commissaire toussote puis prend une bonne inspiration pressentant les protestations de ses interlocuteurs.

— Monsieur Guyot, je suis désolée, mais nous allons devoir fermer la pépinière, le temps de procéder à des relevés. Au vu de ce que vous me dites, j'ai la conviction que le cadavre a transité ici. Nous devons relever toutes les traces qui pourraient nous conduire vers l'assassin.

Comme elle s'y attendait, le visage du patron se fige aussitôt. Sa couleur passe du rouge au blanc à une vitesse impressionnante. La commissaire s'apprête à devoir affronter une vive réaction, peut-être même une violence physique. Ça lui est déjà arrivé d'être agressée et même de recevoir, un coup de tête. Elle s'en souvient bien, car cela lui a valu de parader ensuite avec un énorme hématome facial, du plus vilain effet. Elle avait songé à porter quelque temps la bourka pour dissimuler ses vilains bleus (plutôt jaune-violet d'ailleurs), mais sa religion, ou plus exactement son absence totale de religion l'avait dissuadée de tenter l'expérience. Elle avait donc eu à subir les moqueries de ses collègues, mais aussi l'admiration du médecin légiste, Max, qui depuis lui portait une sorte de vénération intemporelle. Ce coup de tête l'avait placée immédiatement sur un piédestal dont elle n'était jamais redescendue depuis.

Contre toute attente, victime d'un malaise, Gaspar Guyot s'effondre. Les réflexes rapides de son épouse permettent d'amortir la chute. Paul Holo lui vient aussitôt en aide, et tous deux installent l'imposant Morvandiau sur un tas de planches qui fera office de chaise.

— Mon mari est cardiaque. Vite, il faut appeler le SAMU…

De drôles de p’tits lutins

Avant d’accompagner son mari aux urgences, Madame Guyot désigne le bras droit de son mari, Hubert Auriban, pour représenter le couple auprès de la police et faire ce qu’il faut. C’est donc lui qui exécute l’ordre d’arrêter toute activité sur le site et fermer la pépinière. La police scientifique est déjà en route pour venir, sur place, relever le maximum d’indices. Un grand silence s’est abattu sur l’exploitation vidée de ses ouvriers. La nuit est tombée et la faible lueur de l’éclairage extérieur rend l’atmosphère encore plus glauque.

Au regard embarrassé et plein de reproches de son adjoint, la commissaire prend les devants et répond, agacée à la question qu’il ne pose pas, mais que bizarrement elle entend.

— Nous ne pouvions pas faire autrement, Polo. Je ne pense pas que nous découvrions quelque chose dans ce chantier, mais s’il y a la moindre chance de trouver un indice, nous n’avons pas le droit de passer à côté.

En attendant l’arrivée de leurs collègues parisiens, la commissaire et son adjoint doivent se résoudre à prendre une chambre au seul hôtel ouvert à des kilomètres à la ronde : l’Auberge des Lacs. L’endroit s’avère bien plus agréable qu’espéré, ce qui a pour effet d’apaiser la contrariété des deux policiers. Un feu a été allumé dans la grande cheminée centrale et réchauffe efficacement l’atmosphère ; ses crépitements chantent et animent joyeusement la salle du restaurant. De nombreuses petites lampes rendent, elles aussi, le lieu chaleureux et convivial. Le personnel est habitué à accueillir des touristes de tous pays, désireux de découvrir le Parc naturel régional du Morvan et ses richesses. Ici, dans ce milieu préservé, parcouru par la forêt, les lacs et les rivières, c’est principalement la découverte de la nature que les touristes viennent chercher. La patronne installe les deux visiteurs à une table, près de la cheminée. La commissaire, étonnée de trouver un hôtel-restaurant de cette qualité, dans ce lieu perdu, interroge son hôte, au moment où elle apporte deux belles assiettes fumantes et appétissantes.

— Les affaires marchent bien, ici ?

— Bien sûr. En hiver, il n’y a pas grand monde, car la neige est aléatoire, mais en été les touristes sont nombreux. Si vous aimez être au grand air, si

vous êtes sportif, ici vous êtes au paradis. Entre les balades dans un milieu sauvage et vallonné, la pêche et les sports nautiques, vous avez de quoi faire, croyez-moi. Si, en plus, vous vous intéressez un peu à l'histoire, nos villages regorgent de richesses patrimoniales.

Le voisin de table, écoutant la conversation, se présente.

— Monsieur Duc. Je suis le maire du village.

— Enchantée, Monsieur le Maire.

— Je me permets de prendre part à la conversation. Je peux comprendre que vous soyez surpris de trouver un tel établissement ici, mais vous savez, notre village est en plein développement. L'année dernière, le recensement de la population nous a confirmé que nous avions dépassé les trois cents habitants et nous en sommes très fiers !

— Comment expliquez-vous cet attrait nouveau pour votre village, Monsieur le Maire ?

— Je pense qu'Internet a joué un grand rôle. Il n'a pas été évident d'être reliés, mais maintenant que cela est fait, c'est beaucoup plus facile pour attirer les touristes et les entreprises. Cela nous a malgré tout obligés à changer nos façons de faire et investir.

— C'est-à-dire ?

— Cela peut paraître tout bête, mais avant, ici, il n'y avait pas de plaques pour indiquer le nom des rues. Comme tout le monde se connaît. On avait plutôt l'habitude de dire « Chez untel ou untel ». Vous voyez ? Aujourd'hui, les gens achètent sur Internet et se font livrer. Alors, nous avons dû nommer les rues des hameaux qui dépendent du bourg. Ça permet aux livreurs de trouver plus facilement leurs clients. Vous voyez, nous savons évoluer avec notre temps ! Et puis, nous avons tous les commerces sur place : un boulanger, un boucher et le supermarché est à moins de dix kilomètres !

— Ah oui, c'est chouette ! Vous faites bien la promotion de votre village, Monsieur le Maire. Enfin, personnellement, je suis trop habituée à la vie parisienne. Je ne pense pas que je pourrais vivre ici. Et toi, Polo ?

— Euh… Moi… non plus. L'air est trop p… pur ici.

Le repas se poursuit aussi agréablement qu'il a commencé. La cuisine de l'Auberge des Lacs est bonne, copieuse et authentique. Elle a ce petit plus qui réconforte et recharge les batteries : vins et escargots de Bourgogne, bœuf charolais, crapiau[1] et époisse du pays… C'est le patron lui-même qui

cuisine et ne laisserait ce soin à personne d'autre, d'après sa femme. Face à l'intérêt porté par les deux clients vis-à-vis de la cuisine de son mari, la patronne, dorée comme un pâté en croûte, croit bon d'ajouter d'emblée.

— Je vous préviens ; mon mari est très mystérieux au sujet de ses préparations. Si vous essayez de lui tirer les vers du nez, toute commissaire que vous êtes, et avec tout le respect que je vous dois bien sûr, vous n'aboutirez à rien. Je vous le garantis, mais vous pouvez toujours essayer si le cœur vous en dit…

Et, comme pour confirmer cette mise en garde, trône dans la salle cette phrase si juste de Colette : « *Si vous n'êtes pas capable d'un peu de sorcellerie, ce n'est pas la peine de vous mêler de cuisine* ». Sûr que la popote généreuse de l'Auberge des Lacs lui aurait plu !

Josiane Bombardier se sent ragaillardie par cette ambiance simple et bon enfant. Elle commande des cafés et pour le sien, précise qu'elle souhaite deux sucres.

— Je prends toujours deux sucres avec mon café. Un, ce n'est pas assez, trois, c'est trop. C'est comme les oreilles, les pieds… Quand on réfléchit un peu, c'est fou tout ce qui fonctionne mieux par paire.

— Les b… bras, les jambes, les yeux, les p… poumons, les seins…

— Les reins, les fesses, les lobes du cœur, les hémisphères du cerveau, les chromosomes… Et il y en a sûrement d'autres.

— Le facteur qui sonne toujours d… deux fois, nous q… qui sommes toujours à d… deux d… doigts de … ; oui, c'est vrai ça. Pourquoi toujours par d… deux ?

Notre « paire » de policiers se détend et rit de ses bêtises. La salle de restaurant s'est bien vidée, retrouvant le calme du début de service, et le feu de cheminée s'éteint doucement. La commissaire s'étire, repue et détendue.

— Quelques heures de sommeil vont nous faire du bien, Polo. Je sens que nous allons avoir besoin de toute notre énergie et de toute notre perspicacité.

— O… Oui, Madame. Je suis mort d… de fatigue. J'aurais dû emporter des vêtements plus chauds. Qu'est-ce que ça c… caille, ici ! Elle arrive q… quand la Scientifique ?

— Ils seront là demain matin de bonne heure, m'ont-ils assuré. Allez. Montons nous coucher. La nuit va être courte…

Le lendemain matin, les deux policiers retrouvent Hubert, le numéro deux de la pépinière. Il les attend, en faisant nerveusement les cent pas devant un gros tas de sapins, superposés sur une hauteur d'au moins deux mètres.

— Bonjour, Monsieur Auriban. Mes collègues seront là dans moins d'une heure. En attendant, j'ai quelques questions à vous poser.

— Si vous y tenez ; mais moi, vous savez, je ne fais qu'exécuter les ordres.

— Étiez-vous présent ces trois derniers jours dans l'entreprise ?

— Cette question ! Bien sûr que j'étais là. En ce moment, je travaille non-stop.

— Hum ! Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal dans l'entreprise ?

— D'anormal ?

— Oui. Quelqu'un de bizarre, quelqu'un absent ou alors présent, mais qui n'a rien à faire là… Réfléchissez.

— Ben non, je ne vois pas. Vous savez, les saisonniers, ça va, ça vient.

— Quand même ! C'est votre travail de les contrôler, non ?

— Ouais, mais ce n'est pas toujours simple. Nous sommes débordés, alors…

— Les trois sapins floqués qui sont partis par camion réfrigéré, mardi dernier, vous vous souvenez ?

— Ben ouais. Ce n'est pas tous les jours qu'on fait ça.

— Bon, quand même ! Je veux avoir les noms des ouvriers qui ont réalisé le flocage, l'emballage et ceux qui se sont occupés de l'expédition.

— OK… OK… Je vais vous dire ça. Il suffit que je regarde sur mon cahier.

— Vous me les convoquez, s'il vous plaît. Je dois les interroger.

— Comme vous voudrez, Commissaire.

— Ces trois sapins sont forcément passés entre leurs mains, n'est-ce pas ?

— Euh… C'est-à-dire…

— Quoi ? C'est-à-dire, quoi ?

— Euh… Oui, oui, ce sont les mêmes ouvriers qui floquent et qui conditionnent. En revanche, c'est une autre équipe qui se charge des expéditions.

— Je veux les voir tous.

Une fois le numéro deux de l'entreprise parti à la recherche de ses cahiers, la commissaire se tourne vers son adjoint.

— Polo, je vais rester là pour accueillir les gars de la Scientifique et j'interrogerai ensuite les ouvriers. Je veux que tu récupères la comptabilité de Morvan-Blanc. Nous allons y jeter un œil. On ne sait jamais.

— O… OK, j'y vais. D… Dites-moi, vous ne l'avez pas trouvé b… bizarre, le numéro deux ?

— Si, tu as raison. Il n'est pas net, mais rien ici n'est net si tu veux mon avis. Ça sent l'embrouille et moi, tu sais, je renifle ça comme d'autres savent renifler le melon. Et je me trompe rarement. Ce gars-là ne nous dit pas tout ; tu peux en être sûr. Tiens, voilà Madame Guyot. Bonjour, Madame Guyot. Comment va votre mari ?

— Bonjour, Madame la Commissaire, bonjour Inspecteur. Mon mari va bien, enfin si on peut dire. Les médecins ont dit qu'il avait eu une petite attaque. Ce n'est pas la première fois. Il est suivi pour son hypertension, mais il n'est pas sérieux et ne fait pas suffisamment attention. Et puis, en ce moment, il est tellement sur tous les fronts. Vous savez, une entreprise comme la nôtre, ce n'est pas simple à faire tourner. L'activité est tellement concentrée dans le temps ! Cent pour cent de notre chiffre d'affaires en sapins est fait sur deux mois. Ça demande une sacrée organisation.

— Qu'ont dit les médecins ? Quand le laissent-ils sortir ?

— Demain, a priori. Ils veulent le garder en observation vingt-quatre heures, par précaution. Mais, encore faut-il qu'il se laisse faire ! Je le connais ; il est capable de se sauver de sa chambre sans demander son reste. C'est un foutu caractère. Il n'est pas Morvandiau pour rien.

— Bien ! Ces nouvelles sont plutôt rassurantes. Pour votre information, je vais interroger certains de vos ouvriers. Votre bras droit est parti me chercher leurs noms et coordonnées. Quant à vous, je vais vous demander de fournir vos livres de compte à mon assistant.

— Euh…

— Oui ?

— Excusez-moi, Madame la Commissaire, mais quand allons-nous pouvoir reprendre le travail ? On ne peut pas rester fermés trop longtemps ; vous comprenez ?

— Bien sûr. La Scientifique arrive. Dès qu'elle a terminé son travail et sous réserve de ce qu'elle va trouver, vous aurez le feu vert pour redémarrer l'activité, totalement ou partiellement. C'est trop tôt pour que je vous dise à quel moment. Nous faisons au mieux, je vous assure.

— Si tout cela ne s'arrange pas très vite, mon mari ne supportera pas. Il ne va pas très bien depuis quelques mois. Nous avons des difficultés de trésorerie, une grosse machine qui est tombée en panne… La banque menace de nous lâcher. Quels salauds, ceux-là ! Depuis le temps qu'ils font du gras sur notre dos ! Mon mari est un peu fragile des nerfs. Et c'est toujours dans ces cas-là qu'il fait des poussées de tension. Vous comprenez ?

— Oui, bien sûr, Madame Guyot. Je comprends. Je fais au mieux, je vous assure. Ah, voici les collègues ! Excusez-moi. Je dois les accueillir et les briefer. Polo, si tu veux bien accompagner Madame Guyot…

La commissaire indique aux experts les lieux à inspecter et pendant ce temps, entreprend d'interroger, un par un, les ouvriers qui sont intervenus sur les possibles lieux et pendant les supposées heures du crime. Pour l'instant, les informations sont pauvres, sans grand intérêt. Personne n'a rien vu ni entendu. La plupart des ouvriers sont étrangers. Certains ont la plus grande difficulté à s'exprimer correctement en français, ce qui ne facilite pas le travail d'investigation.

Lasse de ces maigres résultats, la commissaire rejoint son adjoint au bureau.

— As-tu trouvé quelque chose de ton côté, Polo ?

— E… Eh bien ! C'est difficile, c… car ici, il n'y a pas de d… documents de traçabilité. On ne sait pas q… quel circuit a suivi tel ou tel sapin, par exemple. Moralité, je suis incapable de vous d… dire d'où viennent les trois sapins livrés à la bijouterie.

— Je croyais que tous les arbres provenaient de la pépinière de Monsieur Guyot.

— C'est ce q… qu'il vous a affirmé, mais c'est faux. Monsieur Guyot, pour honorer ses c… commandes, fait également produire au D... Danemark par exemple. C'est surtout pour le haut de g… gamme, d'après ce q… que m'a expliqué sa femme. Là-bas, les c… conditions atmosphériques sont plus propices pour la c… culture des sapins.

— Tiens, tiens… Donc les sapins, qui étaient d'une qualité extra, peuvent très bien provenir du sous-traitant. C'est ça ?

— E… Exactement.

— C'était pourtant bien indiqué « Sapin du Morvan » sur l'étiquette, si je me souviens, pas très légal tout ça.

— J… J'ai l'impression que Monsieur Guyot n'est pas homme à s'embarrasser de ce genre de d… détail.

L'examen des comptes de la pépinière réserve d'autres surprises aux deux policiers. Ainsi, le compte « masse salariale » est-il particulièrement faible. Compte tenu du nombre important de salariés à l'œuvre sur l'exploitation, même s'il s'agit de contrats de courte durée, cela ne correspond pas.

— Monsieur et Madame Guyot vont devoir nous expliquer comment ils rémunèrent leur main-d'œuvre, conclut la commissaire. S'il y a fraude sur l'origine des sapins ou si nous constatons du travail au noir, on tient peut-être là le mobile du crime.

— V… Vous pensez à une v… vengeance ou alors un c… coup bas d'un c… concurrent jaloux, Madame ?

— Oui, c'est ça, Polo… c'est ça…

La commissaire absorbée par l'examen des liasses fiscales de l'entreprise n'entend pas celui qui entre dans le bureau d'un pas décidé.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? aboie Gaspar Guyot à l'attention des deux policiers.

Josiane est la première à lever la tête et répond avec l'assurance de celle qui est dans son droit.

— Notre travail, Monsieur Guyot. Nous recherchons le mobile du crime qui a eu lieu, au moins en partie, chez vous et ce que nous avons découvert, justement, nous interpelle. Vous tombez bien, car j'ai besoin que vous m'éclairiez sur différents points. D'ailleurs, vous êtes déjà sorti de l'hôpital ?

— Mais… Euh ! V… Vous… Je…

— Calmez-vous ! Calmez-vous ! Sinon, vous allez nous refaire une crise cardiaque. Polo, demande un verre d'eau à Madame Guyot, s'il te plaît.

Quelques instants plus tard, le producteur de sapins a retrouvé son calme, au moins en partie. Il continue de bougonner, mais a accepté de rester assis,

en signe d’apaisement. La commissaire pointe du doigt les lignes de comptes surprenantes.

— Toutes ces formes fluorescentes que j’ai vues s’animer autour des sapins dans votre cour, ne me dites pas que c’étaient des êtres imaginaires, des espèces de gnomes ou de lutins ? Moi, j’ai eu l’impression qu’il s’agissait bien d’hommes en chair et en os. Des dizaines d’hommes qui s’agitaient dans tous les coins. Comment les payez-vous ? En monnaie de singe ? Car dans vos charges, la ligne « masse salariale » est, pour le moins, très légère.

L’embarras de Gaspar Guyot est flagrant. L’homme, essoufflé, s’essuie le front. Il semble avoir très chaud alors que la température du bureau est, elle aussi, très légère. Il regarde sa femme, ses pieds, sa femme… et finit par bafouiller.

— C’est… C’est… surtout cette année… Nous avons… embauché plus… plus…de monde.

— Pourquoi ? Un surcroît d’activité ?

— Euh… Oui… C’est ça…

— Vous vous foutez de moi, Monsieur Gaspar ? Votre chiffre d’affaires baisse d’année en année et subitement, vous auriez une hausse d’activité ? Ce ne serait pas plutôt une bonne vieille pratique de travail au noir ? Tous ces p’tits lutins que j’ai vus s’affairer à droite et à gauche m’ont donné l’impression de parler dans une langue étrangère. Dites-le. Vous faites venir de la main-d’œuvre des pays de l’Est et vous les payez une misère, en liquide, et sans couverture sociale bien entendu. Je peux vous demander vos déclarations uniques d’embauche ; vous savez que c’est obligatoire même pour des contrats de courte durée ? Allez, faites-nous gagner du temps.

— Sans ça… je suis… incapable de m’en sortir… La banque ne m’accorde plus aucun crédit et mes clients me paient à quatre-vingt-dix jours… Comment voulez-vous que je m’en sorte ? Moi, je dois immobiliser mon capital pendant cinq, six, sept parfois plus de dix ans avant de pouvoir vendre un arbre qui n’aura pas été abîmé par les cerfs, les sangliers ou même les lapins… et quand je le vends, je ne suis pas payé. Un comble !

— Écoutez. Vous avez de la chance ; je ne fais pas partie de la répression des fraudes. Moi, ce que je veux, c’est comprendre ce qui se passe ici. D’accord ? Donc reprenons, vous employez votre main-d’œuvre au black.

Vous les logez au moins ?

Le patron opine du chef.

— Bien ! J'irai jeter un coup d'œil aux logements. Avez-vous eu un différend avec un de ces hommes, quelqu'un qui aurait réclamé plus que son dû par exemple … qui vous aurait menacé de vous dénoncer ?

— Euh… Non. Je ne me rappelle pas. De toute façon, ils parlent à peine français ; ils n'en font qu'à leur tête… quand ils en ont une… Et puis, ils sont dans l'illégalité autant que moi, ils le savent. Ils n'ont pas intérêt à se rebiffer s'ils veulent revenir. Non, je ne vois pas. Auriez-vous eu des menaces d'un producteur concurrent, d'un confrère jaloux ? Un ennemi qui n'attend qu'une occasion pour vous nuire ?

— Je ne sais pas, moi. Des vannes méchantes, on s'en lance régulièrement quand on se croise entre producteurs. C'est pas pour ça qu'on passe à l'action. De toute façon, ma situation financière n'est pas enviable, loin de là et ici, tout le monde le sait bien. C'est comme ça dans les petits villages. Tout le monde est au courant de tout.

— Hum ! Venons-en à ma deuxième interrogation, reprend la commissaire. Elle concerne l'origine de vos sapins. J'avais cru comprendre que vous ne vendiez que votre propre production. D'ailleurs, tous les sapins que j'ai vu emballer dans leur filet portaient votre étiquette « Morvan-Blanc » avec les couleurs du drapeau français, si je ne m'abuse.

Gaspar Guyot s'enfonce d'un cran sur sa chaise. Ainsi affaissé, il paraît dix ans de plus. Sa femme, muette, le regarde avec désolation. Elle se tient les mains serrées sur les genoux, serrés eux aussi. Décidément, cette commissaire a le chic pour appuyer là où cela fait mal, pense-t-elle.

Las, Gaspar Guyot reconnaît sous-traiter la culture de son haut de gamme au Danemark.

— Que voulez-vous ? Ils sont plus beaux là-bas. C'est comme ça. L'extra, c'est pour les grands fleuristes et les décorateurs parisiens, ou des commandes spécifiques de boutiques de luxe. Ils veulent des sapins équilibrés, pas trop larges, mais quand même un peu. Ils les souhaitent bien denses au niveau des aiguilles, sans que ça gêne pour accrocher les boules, avec une unique flèche correctement proportionnée, droite, une couleur bien verte et homogène, pas trop foncée ni trop claire… Vous n'imaginez pas le

degré d’exigence de ces clients ! Si encore ils acceptaient de payer le juste prix, mais en plus, ils chipotent, ils marchandent… Des sapins parfaits comme ça, je n’en sors qu’un très faible pourcentage dans mes champs. Alors, il faut bien que je me débrouille.

— Vous n’avez jamais eu un contrôle de la DGCCRF[2] ?

— Pas récemment.

— Quand je vous disais que vous aviez de la chance, Monsieur Guyot !

Un gros chat rayé traverse la pièce, ignorant totalement le drame qui s’y joue. La commissaire a une pensée fugace pour ses deux chéris à poils qui l’attendent à Paris et lui feront une belle fête à son retour. Malgré la moue désapprobatrice du patron, la commissaire continue, tel un rouleau compresseur.

— Bien ! Vous allez nous donner les coordonnées de votre sous-traitant au Danemark. Nous allons devoir lui rendre une petite visite, car si j’ai bien compris ce que l’on m’a dit, aucune traçabilité des produits ne permet de savoir si les sapins livrés à Monsieur Philibert sont morvandiaux ou danois. C’est bien cela ?

Le patron opine du chef, fixant désespérément ses chaussures dans lesquelles il semble toutefois ne trouver aucun réconfort. Et pourtant, il n’en a jamais eu autant besoin… Pauvre Gaspar !

Et de deux…

— Attendez, Madame la Commissaire !

Les deux policiers, qui s'apprêtent à rejoindre les experts dont le travail doit désormais être bien avancé, se retournent. L'épouse, jusque-là bien silencieuse, les a suivis jusqu'à la réception. Elle manifeste, enfin, l'envie de s'exprimer.

— Oui, Madame Guyot ? répond la commissaire.

— Les sapins livrés à Charles, enfin je veux dire à Monsieur Philibert, ont forcément été produits et conditionnés ici. Les Danois ne produisent pas d'épicéas. C'est une variété qui, par contre, est bien adaptée à nos conditions de culture dans le Morvan. Et concernant le flocage, il n'y a qu'ici que cela est réalisé. Notre sous-traitant n'a pas de cabine adaptée. En plus, comme il fallait les mettre en caisse et les livrer en transport spécial, j'ai préféré tout concentrer ici. C'est inutile d'aller embêter notre sous-traitant. Mon mari, tout à l'heure, aurait dû réagir, mais il est tellement abattu avec toute cette histoire qui ne fait que s'ajouter à une série d'ennuis qui n'en finit pas… Il n'est plus en capacité de réfléchir. Je le vois bien. C'est terrible ce qui nous arrive. Je me demande si nous allons nous en sortir un jour.

— Réfléchissons, reprend la commissaire, sensible aux arguments de la patronne. Nous savons maintenant que les arbres viennent de votre propre production et que leur préparation avant livraison a été réalisée ici même. Nous avons par ailleurs constaté que le corps du mort a été attaché au tronc, dépouillé auparavant de ses branches. Seules les branches les plus basses ont été préservées. Elles ont servi à recouvrir le mort pour faire illusion. Le corps déguisé en sapin n'aurait pas pu passer en l'état, à la cabine de flocage, n'est-ce pas, Madame Guyot ?

— Non, c'est impossible. Pour floquer, au contraire, nous écartons bien toutes les branches de façon que les fibres de coton recouvrent toutes les parties vertes. Nous nous serions aperçus de la présence d'un corps dans l'arbre.

— Donc, c'est probablement l'assassin lui-même qui a attaché le mort sur le tronc puis floqué le tout avant de rabattre les branches du bas, ligoter l'ensemble et placé l'arbre dans une toile de transport. Et, en toute

vraisemblance, cela a dû être effectué entre la fin de journée et la reprise le lendemain, c'est-à-dire lorsque les ouvriers sont absents.

— Et par q… quelqu'un q… qui connaît le maniement de la c… cabine de flocage, complète Paul Holo.

— Qu'en pensez-vous, Madame Guyot ?

La patronne continue de se serrer les mains si fortement qu'elles en sont devenues toutes blanches.

— Je ne sais pas, mais ce n'est pas très compliqué de se servir de cette cabine. Ça fonctionne comme une cabine de peinture normale. C'est juste que la peinture est remplacée par du coton. Sinon, c'est le même principe. N'importe qui est capable d'appuyer sur les boutons « marche » et « arrêt ».

— Donc, si je comprends bien, n'importe qui, y compris quelqu'un de l'extérieur, a pu accomplir ces tâches puisqu'ici on entre comme dans un moulin, en dehors des heures de travail, conclut la commissaire.

Le silence qui suit fait office de réponse. Le soupir de Josiane Bombardier fait office de conclusion. Conclusion interrompue par un bang assourdissant.

— Bon sang, Monsieur Guyot ! crie la commissaire.

— Mon mari ! renchérit la patronne.

Tous se retournent d'un même mouvement et se précipitent dans le bureau où ils constatent, éberlués, le corps gisant au sol. L'odeur de soufre, caractéristique d'un coup de feu, les saisit. Une flaque de sang, déjà conséquente, s'élargit lentement sous la tête de Gaspar Guyot, allongé face au sol, le fusil encore dans les mains. La balle, ayant traversé la tête, a provoqué un jet de sang qui a éclaboussé les murs, les dossiers, les étiquettes et les présentoirs ; une scène macabre, ahurissante, inattendue et aussi surréaliste qu'une toile de Salvador Dali.

La commissaire se précipite sur le chef d'entreprise à terre et pose ses doigts pour vérifier la présence d'un pouls carotidien qui signifierait que l'individu est encore en vie. Ne sentant rien, mais l'espoir chevillé au corps, elle réclame un miroir qu'elle place devant la bouche ensanglantée. Pas de doute, Monsieur Guyot ne respire plus. Il n'y a malheureusement plus rien à faire. L'unique coup de feu a été fatal. La commissaire reste ainsi à genoux devant ce solide Morvandiau que la vie a trop bousculé et a fini par quitter. Si la mort est toujours difficile à accepter, le suicide, avec sa brutalité, l'est encore plus. Un silence pesant a envahi la pièce. Tous sont abasourdis,

choqués par l'horreur de la situation et ne sachant quelle attitude adopter. L'épouse porte ses mains au visage et tombe, elle aussi, à genoux, sous le poids insupportable des histoires et des ennuis qui ont fini par avoir raison de son compagnon de galères. Elle pose des mains tremblantes sur le mort et s'effondre en larmes, pleurant tout à la fois de douleur, de désespoir, de déni, de dépression, d'angoisse, d'impuissance, de culpabilité, de honte et de colère. Sa peine, en tout cas, semble bien réelle et personne n'ose y mettre fin. Le temps semble s'être arrêté en même temps que la vie. L'atmosphère s'est alourdie, l'air est devenu irrespirable, oppressant. La commissaire est la première à réagir. Elle se redresse et s'approche de l'épouse qui a enfoui sa tête dans les bras de son mari, à la recherche d'une ultime caresse qu'elle n'obtiendra pas. Elle la prend délicatement par les épaules pour l'aider à se relever. D'un ton empathique, presque affectueux, l'officier de police lui murmure.

— Madame Guyot, il ne faut pas rester là. Nous allons vous reconduire chez vous.

La veuve, les yeux exorbités, le visage ravagé par les larmes, tente de résister en protestant, toujours tournée vers son défunt mari.

— Tout ça, c'est de ma faute ! Je te demande pardon, Gaspar. Pardon de ne pas t'avoir assez épaulé. Pardon de ne pas t'avoir compris. Pardon de ne pas t'avoir suffisamment aimé. Pardon pour tout. Tout est de ma faute.

Très éprouvée, Madame Guyot montre des signes de fragilité inquiétants. Inutile d'en rajouter. Après avoir confié l'épouse effondrée à un membre de la famille travaillant dans l'entreprise, Josiane Bombardier demande aux salariés alertés par le bruit de rester à l'écart et rejoint son adjoint, toujours sur place. Les deux policiers ne peuvent que constater le décès. Il n'y a plus rien à faire pour ce pauvre Gaspar dont la tête a volé en éclats.

— Quelle affaire ! Tu avais remarqué la présence d'un fusil dans le bureau, toi ?

— B… Ben non. Et puis, même si on l'avait vu, q… qu'est-ce q… que cela aurait changé ? Vous vous attendiez à ce q… qu'il se suicide, vous ?

— Non, Polo. Je ne m'y attendais pas. On ne l'a pourtant pas trop bousculé. Je ne comprends pas. Viens dehors avec moi. J'ai besoin de respirer un peu d'air frais. Pas toi ?

— Oh, si… si ! Vous avez entendu la veuve, q… quand elle a dit « *Tout est d… de ma faute ?* » ça ressemblerait b… bien à un aveu, ça, non ?

— Ne va pas trop vite en besogne, Polo, et méfie-toi des apparences. Tu sais, le suicide d'un proche provoque toujours un choc émotionnel aussi violent qu'inattendu et les réactions sont généralement à la hauteur, forcément. Si Madame Guyot se sent coupable, c'est une réaction tout à fait normale. Elle cherche à comprendre pourquoi son mari a mis fin à ses jours et quelle est sa part de responsabilité. C'était un couple ; ils vivaient ensemble. Elle doit se dire qu'elle aurait dû voir venir, qu'elle aurait pu éviter le pire, peut-être même qu'elle a dit ou fait quelque chose qui a déclenché le passage à l'acte. Va savoir… Ce sont des situations souvent difficiles à gérer pour ceux qui restent. Chacun réagit comme il le peut, avec sa personnalité, ses forces et ses faiblesses.

— Madame G… Guyot va se retrouver maintenant t… toute seule p… pour faire face aux nombreux p… problèmes q… qui touchent l'entreprise. Elle va devoir faire preuve de beaucoup de c… courage. Peut-être faudrait-il la surveiller. Q… Qu'en pensez-vous ?

— C'est une bonne idée, Polo. Je ne voudrais pas qu'elle fasse, elle aussi, une bêtise. Et pour revenir à tes interrogations, n'attachons pas trop d'importance aux paroles prononcées, mais laissons-les dans un petit coin de notre tête. On ne sait jamais.

— À… À mon avis, on n'a pas t… tout découvert encore.

— Il se pourrait bien que tu aies raison, mon petit Polo. Je n'aime pas la tournure que prennent les évènements.

Au pays des sapins

Avec deux morts sur les bras, cette histoire prend une tout autre dimension. Perdue aux fins fonds d'un Morvan écrasé sous une chape d'épais brouillard, Josiane Bombardier est enlisée dans des réflexions tout aussi embrumées. Elle craint que cette affaire ne s'invite aux fêtes de fin d'année qu'elle a pourtant prévu de passer en famille. Elle a promis à sa petite fille adorée de se libérer pour lui consacrer un peu de temps et elle n'a pas envie de la décevoir une fois de plus. Qu'elle ait perdu son mari à cause de ses innombrables et interminables absences, soit, mais hors de question que sa petite fille s'éloigne d'elle pour les mêmes raisons. Ces moments privilégiés avec ses proches tant aimés sont rares et pourtant si salutaires pour préserver un minimum d'équilibre personnel. La commissaire en ressent le besoin, chaque année un peu plus d'ailleurs. Tout le monde sait bien que le métier de flic, on le fait par passion certes, mais la passion, c'est comme tout, ça finit par s'éroder. Et à force d'encaisser et de surjouer, le besoin de redevenir un être humain normal, ne serait-ce que quelques instants, se fait de plus en plus insistant. Accepter d'être faible, refuser de choisir ou ne pas savoir, prendre le temps, la commissaire en rêve.

— D'un autre côté, se dit-elle, quel autre métier aurais-je pu exercer ? Infirmière ? Je n'ai jamais été très délicate. Institutrice ? Je crois que je ne serai pas assez patiente. Ingénieur ? Il faudrait que je sois plus cartésienne.

Non, à part flic, la commissaire n'a jamais imaginé d'autre voie professionnelle pour elle.

— Alors, cette affaire de morts au pays des sapins, tu vas la boucler dare-dare, ma vieille ! marmonne-t-elle pour se redonner du courage.

— P… Pardon, Madame ?

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'étonne la commissaire.

Perdue dans ses pensées, elle se croyait seule et n'avait pas entendu son assistant arriver. Elle se sent prise en défaut de faiblesse et elle n'aime pas ça, mais l'inspecteur fait semblant de n'avoir rien remarqué.

— Je… J'attends vos instructions, Madame. Est-ce q… que vous voulez q… que j'appelle l'équipe de la P… PTS[3] ?

— Non, Polo. On va d'abord voir ce qu'ils ont trouvé dans la cabine de flocage et on leur demandera de venir ici ensuite. On va prendre les choses

dans l’ordre… Cette affaire se complique et nécessite que nous soyons rigoureux.

Une demi-douzaine de techniciens qui s’affaire dans moins de cent mètres carrés, cela laisse des traces, un peu comme un groupe de touristes italiens dans une église. Quand les deux policiers entrent dans la cabine, ils peuvent constater que tout a été passé au crible, y compris les accès extérieurs immédiats. À leur vue, le responsable des experts s’approche.

— Vous tombez bien. Nous finissons les relevés, Madame la Commissaire.

— Tant mieux, car je vous réserve une surprise. Vous n’aurez pas fait le déplacement pour rien.

Devant l’air interrogatif de son interlocuteur, Josiane Bombardier se sent obligée de préciser.

— Nous avons un deuxième mort sur les bras, mais cette fois-ci il s’agit d’un suicide. Cela ne devrait pas vous prendre autant de temps.

— Ah, d’accord ! Eh bien, dites-moi, Madame la Commissaire, on ne chôme pas avec vous ! Merci pour la surprise, mais j’espère qu’il n’y en aura pas d’autre, car j’aimerais remonter à Paris pas trop tard. Avec ce brouillard à couper au couteau, on ne va pas passer la quatrième.

— Alors qu’avez-vous d’intéressant à m’apprendre ?

— Eh bien ! Je ne pense pas que le crime ait eu lieu ici. Aucune trace de bagarre, aucune trace de sang, pourtant toute la pièce a été passée au Luminol. Nous avons récupéré divers échantillons de cheveux que nous allons analyser. Le relevé d’empreintes digitales, lui, n’a pas donné grand-chose. Ils portent tous des gants ici. Il va falloir identifier l’ADN de tout le monde pour comparer. J’ai demandé à un de mes agents d’effectuer des prélèvements. J’espère juste avoir apporté suffisamment de kits de prélèvements. Cependant, nous avons relevé différentes traces de pas, que ce soit dans les fibres de coton qui jonchent abondamment le sol de la cabine ou dans la neige au niveau des accès extérieurs. On trouve des traces de bottes comme celles que portent les ouvriers ici, avec différentes tailles d’ailleurs. Et, plus surprenant, on a relevé la trace de chaussures qui n’ont rien à voir. Apparemment, ce sont des chaussures de ville, de bonne qualité. Un détail intéressant : la chaussure gauche est de taille 41 et la droite de taille 42.

Fou rire dans le brouillard

Avec un patron suicidé, l'emploi non déclaré d'une main-d'œuvre sans papiers, le non-respect des règles de sécurité, la fraude sur l'origine des produits vendus, l'avenir de l'entreprise Morvan-Blanc est passé du statut d'incertain à celui de vraiment compromis. La fermeture de l'établissement risque d'être bientôt définitive. La pauvre Madame Guyot n'a pas fini de pleurer. Les deux policiers sont sortis dans la cour, l'un pour s'intoxiquer, avec sa dose horaire de nicotine, l'autre pour s'oxygéner le corps et l'esprit. Deux approches opposées pour un même objectif : tenter d'y voir clair dans cette enquête qui s'annonce plus complexe que prévu.

— Nous avons découvert et eu bien des surprises en venant ici, n'est-ce pas Polo ?

— O… Oui, Madame. Q… Quand on voit un sapin de Noël, on est loin d'imaginer tout ça. On pense à la t… tradition, la famille pour une fois réunie. On s'imagine les c… cadeaux dans leur beau p… papier doré et les yeux émerveillés des p… petits. Moi, j'ai toujours aimé ces retrouvailles de fin d'année. Ce soir-là, la magie de la fête fait q… qu'on oublie tous les soucis et les tensions familiales q… quand il y en a. C'est comme un b… break, une parenthèse enchantée. C'est un retour en enfance q… quand on imagine toutes les bonnes choses à venir, q… quand on a énormément de rêves et q… qu'on croit encore en son destin.

— C'est comme ça que tu vois Noël, toi ?

— O… Oui. J'ai eu la chance d'être élevé dans une famille aimante, c… chrétienne et respectueuse des traditions. Petit, j'ai adoré et j'en ai bien profité. Puis, q… quand je suis devenu ado, j'ai trouvé ça dépassé, désuet, et maintenant j'ai à nouveau changé d'avis. À Noël, on se retrouve tous les quatre, mes parents, ma sœur et moi et c'est comme si j'avais encore six ans. Maman c… cuisine le chapon et prépare la bûche. Immuablement. Et c'est ça q… qui est bon. Tout est anc… cré dans ma tête : images, odeurs, sons. Moi, j'ai besoin de traditions immuables comme Noël. P… Pas vous ?

— Oh, si ! Je suis bien comme la plupart des gens, tu sais. Moi aussi j'ai besoin de m'accrocher à des repères. La différence, c'est que mes repères sont généralement personnels, puisés dans l'histoire de ma famille. Ils collent rarement aux traditions imposées qui finissent avec les évolutions de

la société par ne plus avoir de sens ou par être déformées. Ça m'aide à remonter à la surface quand je sens que je m'enfonce trop dans les abîmes de l'humanité. Sinon, dans notre métier, on a vite fait de ne plus distinguer le bien du mal ou les limites du convenable. J'en ai tellement vu ! Il y a de quoi dérailler si on n'est pas solide dans sa tête.

— Déjà q… qu'on a une vie p… personnelle en vrac !

— En vrac, oui. C'est le mot juste, répète, pensive, la commissaire avant de reprendre ses esprits et de décréter l'urgence de faire un point pour fixer les priorités. Récapitulons ce que nous savons, Polo. Premièrement, un homme dont on ignore encore l'identité se fait tuer probablement ici dans la pépinière Morvan-Blanc. Deuxièmement, le tueur prend ou les tueurs prennent le temps de mettre en scène le cadavre pour l'expédier à la joaillerie Philibert, cliente de longue date de l'entreprise Morvan-Blanc. Le tueur prend beaucoup de risques à maquiller le corps ici. Il doit avoir prémédité son coup depuis longtemps. Pour que la supercherie ne soit pas découverte avant l'arrivée à Paris, il doit être très discret et effacer les traces de son travail. Pour cela, il doit suffisamment connaître l'exploitation. Quoi qu'en dise Madame Guyot, je pense que le tueur doit aussi maîtriser la manipulation des machines. Son maquillage du mort en sapin blanc était, reconnaissons-le, parfait. C'est donc, a priori, quelqu'un de l'entreprise ou proche de l'entreprise. Troisièmement, il doit y avoir un lien avec le joaillier sinon, pourquoi le faire destinataire de ce cadeau encombrant, qui en plus évoque les œuvres de George Segal, un des artistes préférés de Charles Philibert ? Quel message a-t-il voulu faire passer ? On n'a rien trouvé qui pourrait nous mettre sur la piste.

— E… Est-ce que le tueur pourrait être G… Gaspar G… Guyot ? Le fait q… qu'il se suicide ressemble à un aveu.

— C'est possible, Polo, bien que je n'y croie pas beaucoup. Quel serait son mobile ? Pourquoi aurait-il créé toute cette mise en scène qui flèche automatiquement nos recherches vers son exploitation déjà en difficulté ? Tout cela ne tient pas la route. Non, tu vois, j'ai la conviction que Gaspar Guyot n'est qu'une victime dans toute cette histoire. Peut-être même que c'est lui, la véritable cible de notre tueur ou de nos tueurs. Si ce dernier le savait ou ces derniers le savaient fragile et à bout, compte tenu de ses difficultés financières, il a ou ils ont très bien pu vouloir lui porter le coup

de grâce.

— C… C’est quand même tordu, non ? Il y avait sûrement plus simple. Inutile de tuer un homme p… pour faire c… couler sa boîte. Il suffisait de le dénoncer à l’inspection du travail ou à la r… répression des fraudes et le t… tour était joué.

— Je te rejoins, Polo. Il s’agit peut-être d’une victime involontaire. Tu vérifieras son emploi du temps malgré tout. Ne négligeons aucune piste.

— E… Et Madame G… Guyot ?

— Je t’accorde que, charpentée comme elle est, elle aurait eu la force physique pour manipuler le corps. Elle connaît le fonctionnement des machines. Elle peut rentrer dans l’atelier quand elle veut. Elle présente beaucoup d’atouts pour faire la coupable idéale, mais un détail me fait penser que ce n’est pas elle.

— L… Lequel ?

— As-tu remarqué l’état de ses mains et de ses ongles ? Des mains manucurées, à la peau immaculée, des ongles vernis, impeccables, aucun ongle cassé ou plus court. Cette femme ne met pas les mains dans les sapins, crois-moi, même avec des moufles. Et puis franchement, si elle avait voulu nuire à son mari par exemple, elle n’était pas sans savoir qu’elle se porterait préjudice à elle aussi. Mariée sans contrat avec Monsieur Guyot, elle perd autant que lui dans cette histoire. Tu essaieras de voir malgré tout s’il n’y avait pas quelque chose entre Madame Guyot et Hubert Auriban le numéro deux. Ça pourrait faire un bon mobile. En même temps, je me dis que, si « Hubert II » peut faire figure d’amant tueur parfait, il récupère une femme ruinée ; pas top.

— « Hubert II », j’aime b… bien. Ça lui c… correspond. Il a un c… côté prétentieux. Vous avez remarqué ?

— Tu as raison. Mais les prétentieux devraient avoir moins confiance en eux. À sa place, j’aurais agi à un autre moment de l’année, plus calme pour que la police ne constate pas aussi facilement les irrégularités de la gestion de l’entreprise.

— C… Comme le travail au noir ou la fraude sur l’origine des sapins ? Oui, oui, ça s’tient.

— Je n’ai pas fini. Dans les pistes que nous avons évoquées dès le début, il y a celle d’un concurrent jaloux ou vexé. Qu’avons-nous comme

concurrent direct de Morvan-Blanc, Polo ?

— Alors, d… d'après mes échanges avec Madame G… Guyot et « Hubert II », il y en a surtout un, enfin… une, c'est l'entreprise Sapine.

— Sa… pine ?

— S… Sapine, en un mot Madame.

L'air hébété de la commissaire déclenche un fou rire impossible à maîtriser même chez le jeune inspecteur d'habitude plutôt réservé. Les deux collègues ne cherchent pas à contenir leur hilarité. Un peu de lâcher-prise leur fait le plus grand bien. Après bien des efforts, Paul Holo réussit, le premier, à reprendre son souffle et sa parole.

— L… Le nom de l'entreprise, c'est le nom du p… patron en fait. Il s'appelle Jules S… Sapine.

Nouvel éclat de rire.

— Le pauvre ! Cela a dû être un enfer pour lui à l'école, réussit à articuler la commissaire. Il lui aurait suffi de changer une lettre. Il y en a qui aiment se faire mal quand même !

— O… On m'a dit q… que c'est une affaire familiale q… qui existe depuis longtemps. Elle jou… jouit (nouvel éclat de rire) d'une b… belle notoriété. Avec Morvan-Blanc, ils ont des terres voisines. D… D'après Madame G… Guyot, ils ont aussi les mêmes débouchés c… commerciaux. Elle, elle aurait voulu q… que les deux c… concurrents s'associent. Ils auraient alors formé, de loin, la plus g… grosse entreprise de production de sapins du Morvan. Mais son d… défunt mari n'a jamais voulu, p… prétextant q… que Jules Sapine n'était pas digne de c… confiance. D'après Madame G… Guyot, leur d… discorde remonte à l'enfance lorsqu'ils se défiaient aux billes dans la c… cour de récréation. Des q… querelles d'adolescents q… qui ont laissé q… quelques séquelles. Enfin, d'après la veuve.

— Quel genre de séquelles ?

— Ben, par exemple, ils se tiraient la bourre sur les p… prix. Si l'un participait à un évènement, l'autre n'y allait pas… des enfantillages q… quoi !

— Hum ! On ira rendre une petite visite à ce Monsieur Sapine pour le faire parler un peu. Il a sûrement beaucoup de choses intéressantes à nous dire. Après quelques instants de réflexion, la commissaire reprend. La clef

de cette affaire est probablement ici, Polo, mais je pense que nous devons aussi creuser du côté du bijoutier. Une chose est sûre, l'assassin nous a délibérément amenés aux deux endroits. À nous de trouver le lien. Alors, voilà ce que je te propose. Après notre petite visite à Jules Sapine, toi tu vas rester ici. Je veux que tu interroges, ou réinterroges, TOUS, tu entends bien, TOUS les employés, fournisseurs, voisins… de Morvan-Blanc. Ouvre bien tes oreilles. Tu vas forcément recueillir des informations qui finiront bien par nous aiguiller.

— Ça va être c… coton, vu q… que la plupart des ouvriers ne p… parlent pas f… français.

— Il y a sûrement quelqu'un qui joue le rôle d'interprète. Tu lui demanderas de t'aider. Quand tu auras fini, on verra pour lever l'interdiction de quitter les lieux et les libérer afin qu'ils rentrent chez eux. On les exploite suffisamment pour ne pas, en plus, les bloquer ici inutilement. Prends bien toutes leurs coordonnées, au cas où.

— C… Comment ça va se p… passer pour Madame G… Guyot, à votre avis ?

— Malheureusement, je crains qu'elle ne soit poursuivie pour emploi de travailleurs étrangers clandestins et compte tenu du nombre de personnes concernées, elle risque d'écoper d'une forte amende et plusieurs années de prison. Compte-tenu de son implication dans l'entreprise, ce sera difficile pour elle de plaider qu'elle n'était pas au courant.

— B… Bien sûr. Et vous, Madame, vous allez r… remonter à P… Paris ?

— Oui. Il faut que je fouille du côté de la place Vendôme. Il y a obligatoirement une partie de l'énigme là-bas. En recoupant nos informations, on devrait y voir plus clair. Au fait, as-tu fait des photos ou une vidéo de la foule attroupée devant la joaillerie lorsque le cadavre a été découvert ?

— Euh… Non.

— Dommage. Il y a des chances que l'assassin ait été présent parmi les voyeurs. S'il est tordu comme sa mise en scène le laisse penser, il a dû vouloir assister à l'effet produit. Cela étant, ce n'est pas grave. Il doit y avoir un paquet de caméras de surveillance sur cette place. On va sûrement pouvoir récupérer des images. Je vais donner des consignes pour qu'on aille chercher les enregistrements et je m'en occuperai dès que je serai sur place.

Je te laisse la voiture, Polo. Tu en auras besoin. Tu n’auras qu’à me déposer à la gare. Un dernier conseil : laisse traîner tes yeux et tes oreilles et n’oublie pas d’observer la veuve. Une belle femme comme ça, c’est forcément louche.

L’entreprise Sapine

L’entreprise Sapine est située à quelques minutes en voiture. D’imposants hangars métalliques forment une cour carrée, où l’on retrouve une effervescence comparable à celle de chez Morvan-Blanc. La première différence qui saute aux yeux est la tenue des ouvriers. Ici, pas de combinaison fluorescente, mais des hommes habillés en tenue multicolore : bonnets rouges, pantalons verts et parkas bleus. Parfois, il y a quelques variantes, mais toujours colorées, probablement pour les mêmes raisons de sécurité que chez Morvan-Blanc. À l’accueil, le patron est là qui donne ses ordres en criant et en gesticulant démesurément. Une habitude locale probablement. Grand et sec, Monsieur Sapine sait communiquer son stress à toute l’équipe. Tout le monde s’affaire, courbant la tête comme pour mieux laisser passer au-dessus d’eux les salves verbales. Décidément, les hommes du Morvan ont bien du caractère, pense la commissaire. Je sens que celui-ci va encore me donner du fil à retordre. Surgi de nulle part, un énorme chien, dont le poil n’a probablement jamais connu la caresse d’une brosse, ni peut-être d’une main, bondit sur les deux étrangers qui ont osé franchir les grilles. Ses grognements baveux sont impressionnants.

— Formica ! Aux pieds ! Tout de suite ! grogne à son tour l’homme grand et sec et contrarié en s’approchant des visiteurs, dont l’accoutrement vestimentaire trop léger montre qu’ils ne sont pas de la région.

— Monsieur Sapine ?

— Ouais, c’est moi. Qu’est-ce que vous m’voulez ?

— Commissaire Bombardier de la Police judiciaire de Paris et l’Inspecteur Paul Holo. Nous voudrions nous entretenir avec vous, quelques instants.

— Avec moi ? Bon Dieu ! Mais pourquoi ? Vous ne voyez pas qu’on est dans le jus, là ? Noël approche et on a encore de nombreuses livraisons à faire partir en urgence. La neige a bloqué les chemins et les routes ; aucune semi n’a pu circuler pendant deux jours. Comme d’habitude, la DDE[4] n’est pas capable de nous dégager les accès. Des branquignols, ceux-là ! Total, c’est nous qui payons les pots cassés.

— Excusez-moi, l’interrompt la commissaire. Les DDE n’existent plus depuis près de dix ans.

— Et alors ? Ceux qui les remplacent sont tout aussi nuls. Mes clients râlent quand ils n'annulent pas leur commande. C'est le bordel ! Je suis obligé de trouver des transporteurs indépendants pour faire partir les derniers arbres au plus vite. Je vais y laisser toute ma marge pendant que, eux, les branquignols, ils ont leurs fesses bien au chaud derrière leur bureau.

La commissaire n'apprécie guère le ton agressif et provocateur de ce géant grincheux (Eh oui ! Il n'y a pas que chez les nains…). Forte des pouvoirs que lui confère sa fonction, Josiane Bombardier hausse la voix pour rivaliser avec son interlocuteur, en même temps qu'elle la pose pour affirmer son autorité.

— Je vous rappelle que l'injure publique est punie par la loi. Je serais vous, je baisserai d'un ton.

— Et vous pensez qu'avec toutes leurs conneries, j'ai la tête à répondre à vos questions ?

— Il va bien falloir, Monsieur Sapine. Nous sommes ici pour une affaire de meurtre. C'est du sérieux. Je vous donne cinq minutes.

Le grand bonhomme, sec et contrarié, n'en revient pas. Un petit bout de femme quelconque qui lui donne des ordres ! Avec son jean et son blouson de cuir, elle ressemble plus à une rockeuse égarée qu'à un commissaire de police. On aura tout vu ! Tout le monde s'est arrêté de respirer dans la cour. S'il y en avait, on entendrait les mouches voler. En proie à son orgueil de mâle dominant, mais conscient du pouvoir de cette drôle de brebis perdue, le patron obtempère après quelques secondes de résistance intérieure.

— Babou, tu me remplaces ; je n'en ai pas pour longtemps, lance-t-il à l'homme couleur pain d'épices qui se tient à ses côtés. Suivez-moi, vous deux.

Discrètement, la commissaire se met à mieux respirer. La respiration, il n'existe rien de tel pour retrouver son calme. Elle a bien cru essuyer un refus, ce qui l'aurait obligée à être plus précise dans sa demande et elle préfère, pour l'instant, rester discrète. Les gens apprendront bien assez tôt les détails de l'objet de sa visite. Le ton est tranchant comme une guillotine lorsque le patron s'exprime.

— Je vous écoute.

— Bien ! Nous voudrions connaître l'état de vos relations avec Monsieur Gaspar Guyot.

— Guyot ? Mais pourquoi ?

— Répondez à ma question, Monsieur Sapine. Nous gagnerons du temps tous les deux.

La commissaire cherche à maintenir le rapport de force en adoptant, elle aussi, un langage ferme et autoritaire.

— Le Gaspar, je ne le porte pas vraiment dans mon cœur. Déjà sur les bancs de l'école, on se tirait la bourre, pour tout : les filles, les cigarettes… On se connaît bien, on a tapé dans le même ballon de foot, mais on n'a jamais été amis. Nous sommes trop différents, lui et moi. Lui, il la ramène tout le temps. Il joue les parvenus alors que sa boîte ne va pas bien du tout. Je le sais. On a des clients et des fournisseurs en commun. Alors, les ragots, ça va vite. Et ce n'est pas parce qu'il fournit le sapin de l'Élysée, cette année, qu'il doit se comporter comme le dieu du stade. Moi aussi, je peux le faire. D'ailleurs, l'année prochaine, je proposerai ma candidature. Pour moi, c'est sa femme qui lui tourne la tête. Elle s'est toujours prise pour une star, celle-là. Ses parents étaient les agriculteurs les plus riches du village et lorsque le Gaspar l'a épousée, il a fait le bon choix, car il a hérité d'une très belle propriété, lorsque les vieux ont cassé leur pipe. Mais, quand on voit ce qu'il en fait. Quel dommage ! Ce n'est pas un chef d'entreprise ; tout juste un chef d'équipe. Allez savoir pourquoi la belle Hélène l'a choisi. À l'époque, elle n'avait que l'embarras du choix. Tous les garçons du village la convoitaient. Enfin, c'est comme ça. C'est du passé maintenant. Pourquoi est-ce que vous me parlez de Gaspar ?

— Vous êtes son principal concurrent, n'est-ce pas ?

— C'est possible. Comme je vous disais, on a pas mal de clients et de fournisseurs en commun.

— Où étiez-vous, Monsieur Sapine, en début de semaine, lundi et mardi derniers ?

— Pardi ! Ici. C'te bonne blague ! Où voulez-vous que je sois ? J'ai encore deux mille sapins à livrer. Vous croyez que cela va se faire tout seul ?

— Il faudrait que vous soyez plus précis, Monsieur Sapine.

— Ben, comme tous les jours, je gère les équipes de sept heures du matin jusqu'à vingt-deux heures. Ensuite, je rentre directement chez moi, généralement pour me coucher d'ailleurs, car je suis lessivé. C'est que je n'ai plus vingt ans moi.

— Où habitez-vous ?

— À Montsauche. C’est à une dizaine de kilomètres. Mais, allez-vous me dire ce qui se passe à la fin ?

— Un meurtre a été commis chez Monsieur Guyot, probablement dans la nuit de lundi à mardi. Nous attendons la confirmation du légiste.

— Un meurtre ? Mais de qui ?

— Nous ne savons pas encore.

— Ah ! Et, en quoi est-ce que cela me concerne ?

— Franchement, nous ne savons pas. Nous explorons toutes les pistes. Ce crime pourrait très bien être l’œuvre d’un concurrent qui cherche à nuire à Monsieur Guyot.

— C’est pour cela que vous me soupçonnez ? Je vous arrête tout de suite. J’ai peut-être beaucoup de défauts. Je suis bourru ; je n’ai pas beaucoup d’éducation, mais je ne suis pas un assassin. Quand il faut tuer le poulet, tiens, ce n’est jamais moi qui le fais. Je n’ai jamais pu supporter la vue du sang. Demandez à ma femme ; elle vous confirmera ce que je vous dis. De toute façon, quel serait mon intérêt de nuire à mon concurrent ? Je vous l’ai dit. Chez nous, tout finit toujours par se savoir. Je n’ai pas envie que l’on me colle une étiquette d’assassin sur le dos. La réputation, c’est notre bien le plus précieux ici. Ce n’est pas Gaspar, quand même, qui vous a mis cette idée dans la tête, j’espère ?

— Non, rassurez-vous et ça m’étonnerait qu’il le fasse, répond la commissaire, occupée à examiner les pieds de son interlocuteur.

— Vous chaussez du combien ?

— … Bah… du 42. Pourquoi ?

— Pour rien. Merci, Monsieur Sapine. Nous en avons fini pour le moment.

Les deux policiers tournent les talons. Ils sentent dans leur dos le regard perçant comme une flèche du patron. À peine sortie de la pépinière, la commissaire reçoit un appel.

— Allo ? C’est toi, Max ? Alors, tu as pu examiner le corps que je t’ai fait livrer ? C’est pour cela que tu m’appelles ? Tu as des infos ?

— Bonsoir, Josy. J’ai quelques informations pour toi, oui, et je me suis dit que j’allais t’appeler tout de suite, car je pense que cela va t’intéresser.

— Allez, déballe ! Tu me mets l’eau à la bouche.

— Tout doux, ma belle. Il ne faut jamais bâcler les préliminaires. Alors, première constatation : le mort est un homme d'une trentaine d'années, de type européen. Il n'avait ni vêtements ni papiers sur lui et compte tenu de la maigreur du corps et de l'état pitoyable de la dentition, il me fait penser à un pauvre gars, peut-être un immigré ou une personne sans domicile fixe. Je n'ai pas trouvé de marques distinctives. Cela va être difficile de l'identifier si personne ne le reconnaît.

— OK. De quoi est-il mort ?

— C'est ma deuxième constatation : il a été étranglé avec un lien qui a laissé de belles marques. Le gars s'est visiblement débattu et s'est blessé. On a trouvé des plaies et des traces de sang sur son corps ainsi que des fibres sous ses ongles, que j'ai envoyées au labo pour expertise.

— Tu peux dater précisément la mort ?

— Nous voici au troisième point : je dirais dans la nuit de lundi à mardi dernier, vers minuit.

— Quoi d'autre ?

— Ma quatrième information est la suivante : il était mort lorsqu'il a été enduit de neige artificielle, car je n'ai pas retrouvé de fibres de coton dans ses poumons.

— Lorsqu'il a été « floqué », tu veux dire.

— Si tu veux, Josy !

— C'est le terme exact. Je n'y peux rien. Ça doit venir de flocon, j'imagine. En tout cas, encore une chance pour lui qu'il ait déjà rendu l'âme avant son passage dans la cabine de flocage. Tu imagines s'il avait été encore vivant ? C'est un mort bien bizarre quand même, non ? Je me disais que celui qui a fait ça voulait sûrement dire quelque chose. Il faudrait peut-être creuser du côté des traditions. Ils y sont très attachés par ici.

— Vous pensez à q… quoi ? questionne Paul Holo qui suit la conversation depuis le début.

— Eh bien, je pensais au langage des fleurs par exemple ! Si je t'offre une rose rouge, cela veut dire que je t'aime passionnément. Si la rose est jaune, je t'informe que ta femme te trompe…

— Ch… Charmant le lang… gage des fleurs ! Je peux me renseigner p… pour savoir si cela p… peut faire référence à des t… traditions morvandelles. P… Pour l'instant, moi, je trouve q… que cette affaire est

bien nébuleuse, conclut l'assistant.

— Nébuleuse et même neigeuse ! renchérit la commissaire. Pour l'instant, on n'y voit pas grand-chose dans ce brouillard.

Le légiste reprend.

— J'ai fait des photos du visage, après avoir passé au moins deux heures à nettoyer tout le coton qui le recouvrait. C'est que ça tient cette saloperie ! Je me suis dit que cela te serait sûrement utile.

— Très bonne initiative, mon cher Max. Je te félicite. Merci pour ton aide précieuse.

— Tu comptes rester encore longtemps aux fins fonds de ton trou paumé ?

— Non, pas trop. Polo a insisté pour rester ici afin de continuer l'enquête de voisinage. Avec la photo du mort, cela va sûrement l'aider. Moi, je remonte à Paris dès ce soir pour creuser du côté de la place Vendôme.

— Tu te souviens que tu me dois un cinéma ?

— Oui, et un resto aussi, si ma mémoire est bonne. Ne t'impatiente pas. Cela finira par arriver.

— Je sais que l'attente est le début du plaisir, mais il faudrait voir à ne pas trop tarder, ma belle.

— Fais appel à ton imaginaire, Max. Tu verras ; c'est souvent bien mieux que la réalité.

Après avoir raccroché avec son ami légiste, la commissaire échafaude un plan pour exploiter les informations délivrées par le corps. Elle va questionner les services de l'immigration, diffuser le portrait du mort un peu partout pour tenter de l'identifier. Avec un peu de chance, elle finira bien par mettre un nom sur l'homme-sapin. Le sourire accroché aux lèvres, la commissaire confie les clefs de la voiture à son fidèle assistant, préférant s'accorder encore quelques instants de réflexion. Où se situe la clef de cette affaire ? Ici, dans le Morvan ? À Paris ? Ailleurs ?

Retour vers la capitale

Pendant le voyage de retour, Josiane Bombardier en profite pour compléter son cahier de notes avec ses idées, ses impressions et surtout ses interrogations. Sur un schéma, elle note le circuit supposé du cadavre et la chronologie du meurtre. Comme à son habitude, elle esquisse le portrait des protagonistes et autres dessins qui laisseront peut-être transparaître tout ce qu'elle perçoit ou ressent inconsciemment. Pour cette enquête, et comme à son habitude, la commissaire a choisi un nouveau cahier à réglures Séyès, le type de cahier qu'elle préfère parce qu'il supporte sa grande écriture un peu débridée. Même si elle essaie de discipliner ses prises de notes pour suivre les lignes des pages, elle sait que bientôt, il y aura des rajouts d'écriture dans tous les sens, au fur et à mesure des idées qui jailliront. Les pages se noirciront de flèches, de croquis, de points d'interrogation et autres gribouillis en tout genre. Depuis qu'elle est commissaire, Josiane Bombardier a gardé tous ses cahiers d'enquête en se disant qu'un jour, peut-être, elle aurait le temps de rédiger ses mémoires. C'est son secret et pour l'instant, elle n'en a parlé, à personne. Lorsqu'elle démarre son nouveau cahier, la commissaire respecte un petit rituel consistant à noter le jour, l'heure, le lieu et les principales données météorologiques au moment où elle écrit ses premiers mots. Elle a encore aujourd'hui l'impression que cela lui porte chance. En tout cas, elle a résolu toutes ses enquêtes depuis l'affaire où elle a pour la première fois mis en application ce qui est devenu une manie. Mais personne ne doit savoir. Pas question qu'on la traite de flic superstitieuse !

La commissaire regarde, par la vitre, l'épais brouillard qui s'entête à vouloir étouffer la campagne blanchie par la neige tombée au cours de la nuit. Elle repense aux interrogatoires des ouvriers qui n'ont rien donné pour l'instant. Où se cache donc le meurtrier ? Elle n'en peut plus de fixer cet interminable dégradé, du gris sombre au blanc pur, en se répétant en boucle les mêmes questions. Elle a envie de couleurs, de jolies couleurs… Josiane bâille une fois de plus et de plus en plus souvent. Ça la calme. Du moins le pense-t-elle, car bien que ce phénomène naturel se pratique depuis la nuit des temps, par tout le monde y compris les poissons, on ne sait toujours pas à quoi il sert exactement. Incroyable autant que mystérieux ! Josiane a une

pensée pour toutes les girafes du monde, le seul animal privé de cette faculté et qui ne connaîtra jamais le plaisir d'ouvrir si grand la bouche. Encore un mystère non élucidé ! Josiane n'aurait pas pu naître girafe, non. Lasse de retenir ses paupières qui s'affaissent de plus en plus, Josiane Bombardier part dans un sommeil profond, entourée de ses copines africaines au long cou, bercée par les mouvements et le ronronnement du train. Ce repos lui fait du bien et à son arrivée à la gare de Lyon, la commissaire, ragaillardie, s'est préparé son plan d'action. Elle va fouiller dans la vie et le passé du bijoutier et visionner les enregistrements des caméras de surveillance de la place Vendôme. Elle finira bien par trouver une ou plusieurs pistes.

Convoqué au 36 quai des Orfèvres, Charles Philibert arrive, le visage pâle et le corps voûté. Impressionné par le lieu, il est absorbé par l'observation des allers-venues, les échanges verbaux bruyants, les bousculades… Il se sent seul et se demande ce qu'il fait là et ce qui lui arrive, à lui, dont la vie est réglée comme du papier à musique, aussi monotone que confortable. Lui, à qui il n'arrive jamais rien, se retrouve au centre d'une affaire de meurtre. C'est juste inimaginable. Pourvu qu'il sache se défendre et ne finisse pas en victime d'une erreur judiciaire. Il paraît qu'on en dénombre de nombreuses. Sa vie serait bouleversée. Perdu dans ses pensées moroses, Charles Philibert n'entend pas la commissaire qui l'invite à le suivre.

— Oh ! Excusez-moi, Madame la Commissaire. J'étais distrait.

— Entrez et asseyez-vous, Monsieur Philibert. J'ai quelques questions à vous poser.

— Vous avez trouvé le coupable ?

— Pas encore, mais nous avançons. Nous allons reprendre dans le détail les journées de lundi et mardi. Je veux connaître votre emploi du temps, minute par minute.

— Vous m'avez déjà posé ces questions à la boutique et je vous ai répondu.

— Oui, oui, je sais, mais nous allons recommencer si vous le voulez bien. Je vous écoute.

La version de Charles Philibert ne varie pas de ce qu'il a déclaré la première fois. Elle s'enrichit de détails. La commissaire prend note.

— J'ai examiné vos comptes, Monsieur Philibert. J'ai cru comprendre

que votre compte « fournisseurs » était très débiteur. Vous devez de l'argent à qui exactement ?

— Oh ! Euh… C'est surtout à un diamantaire à qui j'ai acheté de belles pièces pour un client du Qatar. L'émir m'avait dit être à la recherche d'un certain style de bijou : des parures en diamants et pierres précieuses de gros calibre. Comme je flairais le bon client, j'ai pris le risque d'aller moi-même à Anvers chercher deux pièces de haute joaillerie complètes qui valaient une fortune.

— Une fortune ? Pour moi qui n'ai pas l'habitude, cela représente quoi ?

— Deux millions d'euros, chacune.

— Euh ! Et, il y a des femmes qui peuvent porter cela ?

— Bien sûr. Elles ne les portent qu'à certaines occasions très spéciales, mais un bijou de grande facture, c'est le complément indispensable d'une robe de haute couture. Vous comprenez ?

— Euh… Je ne suis pas sûre, non, mais là n'est pas le problème. Continuons. Vous avez donc acheté deux parures valant au total quatre millions d'euros et puis ?

— Et bien ! Mon client ne répond plus à mes appels. J'ai bien peur qu'il ne me fasse faux bond.

— Vous n'aviez pas pris de précautions, en faisant verser des arrhes par exemple ?

— Si bien sûr, mais ces gens-là sont si riches qu'ils peuvent se permettre de perdre cent ou deux cent mille euros d'acompte sans sourciller. En même temps, demander plus, c'est risquer de les vexer. Maintenant, je me retrouve avec ces deux pièces à écouler. Cela ne sera pas facile, car elles sont un peu spéciales dans leur genre.

— C'est-à-dire ?

— Le client voulait que ses bijoux rappellent d'une façon ou d'une autre l'emblème de son pays : un cercle d'or avec deux épées liées à leurs bases, entourant un boutre, un navire traditionnel, avec deux palmiers. Autant dire que ce sont des modèles difficiles à vendre. Les motifs généralement demandés pour les bijoux sont plutôt des végétaux comme les trèfles à quatre feuilles ou les fleurs, des animaux comme le paon ou le serpent, des camées… Bref, le fournisseur à qui je dois déjà pas mal d'argent l'a mal pris quand je lui ai dit que je ne pouvais pas payer pour l'instant. Il s'est emporté

au téléphone et m’a menacé de m’envoyer les huissiers. J’ai essayé de négocier un accord. J’ai d’abord proposé de lui rendre la marchandise contre le remboursement de l’acompte. Il m’a ri au nez en me rétorquant que ces bijoux étaient invendables. Alors, j’ai proposé un étalement des paiements sur six mois qu’il a fini par accepter. Je lui ai fait, depuis, deux virements, mais j’avoue que là, je traîne un peu, car malheureusement je n’ai pas la trésorerie suffisante. Vous savez, le marché du luxe n’est plus ce qu’il était. Nos clients, pour la plupart, étrangers, viennent chez nous, lorsqu’ils sont de passage à Paris. Ils sont très versatiles et changent de boutique facilement. Alors qu’avant, nous connaissions tous nos clients par leur nom, voire leur prénom, aujourd’hui, nous traitons avec des inconnus la plupart du temps. C’est difficile de devoir, chaque fois, vérifier leurs coordonnées et leur solvabilité.

— Pensez-vous que votre fournisseur, dont je vais vous demander de me donner le nom et l’adresse exacte, puisse être à l’origine de vos problèmes actuels ?

— Oh ! Sincèrement, je ne pense pas. Je ne vois pas Monsieur Dhani tremper dans un tel crime. C’est quelqu’un de très distingué. Et d’ailleurs, en quoi est-ce que cela résoudrait son problème ?

— Vous avez raison, Monsieur Philibert. Ce crime ne résout pas son problème d’impayé. Cependant, il peut avoir agi par vengeance et payé un exécutant pour faire le sale travail. J’irai lui rendre une petite visite pour me faire une idée du personnage. Autre point, Monsieur Philibert. J’ai récupéré les enregistrements des caméras de la place et sélectionné les passages où l’on aperçoit la foule de curieux massée autour de votre boutique. Je voudrais que vous regardiez ces images et que vous identifiiez toutes les personnes que vous connaissez. Vous me notez leur nom sur cette feuille de papier. D’accord ?

— D’accord.

— Bien ! Mettez-vous à votre aise. Vous en avez pour un petit moment.

Au bout de deux heures de visionnage, Charles Philibert remet une liste d’une vingtaine de noms à la commissaire, principalement les patrons et salariés des commerces voisins et quelques particuliers habitant la place. Rien de surprenant. Zut !

Et pourtant…

Anvers, cité des diamantaires

La commissaire a réservé son billet pour Anvers. Elle s'apprête à prendre le Thalys, pour rendre une petite visite à Monsieur Dhani, le diamantaire fournisseur de Charles Philibert, lorsque son téléphone vibre.

— C'est toi Polo ? Comment ça se passe de ton côté ? Tu as du nouveau ?

— V… Vous allez être déçue, Madame. P… Pour l'instant, je n'ai rien trouvé, en tout c… cas, rien de bien intéressant. P… Personne ne connaît le mort. P…Personne n'a rien vu ni entendu. Des tombes ! J'ai bien réfléchi et je ne pense pas q… que l'assassin se trouve parmi les employés de Morvan-Blanc. Même s'ils n'étaient pas très bien payés, ils avaient tous besoin de leur boulot. Q… Quelle aurait été leur motivation ? P… Personnellement, je ne vois pas. J'ai b… beau chercher. Non, je ne pense pas q… que la solution soit ici, si vous voulez mon avis.

— Je pense que tu as probablement raison. Inutile de traîner trop longtemps là-bas. Dès que tu as fait le tour de tout le monde, tu rentres. D'accord ?

— A… Avec grand plaisir, Madame ! Ici, on se c… caille trop. Et depuis le suicide de Monsieur G… Guyot, c'est d'un lugubre ! Heureusement qu'à l'auberge, ils sont sympas.

— Au fait, comment s'est passé l'enterrement ?

— L… L'enterrement ?

— Oui, l'enterrement de vie de garçon de ton ami, celui auquel tu n'as pas pu participer à cause de cette enquête. C'est bien ça ?

— Euh… Oui… C'est-à-dire…

— Arrête Polo. Tu ne sais pas mentir. Ton rendez-vous, ce n'était pas avec des potes, mais avec une fille. C'est bien ça ?

— Non ! M… Mais… c… comment a… avez-vous d… deviné ?

— On ne t'a pas appris à détecter les mensonges à l'école de police ? Tu sais, quand on parle vite, qu'on bégaye (enfin, plus que d'habitude !), qu'on déglutit très souvent, qu'on se gratte l'oreille ou qu'on gigote comme un asticot… Tu veux que je continue ?

Paul Holo, plus gêné que vexé, a envie de toussoter, mais craint que cela ne soit aussi interprété. Il opte pour le silence. La commissaire savoure l'effet sur son jeune adjoint. Attendrie, elle lui déclare.

— Allez, je te pardonne si tu me dis comment elle s'appelle, même si j'ai ma p'tite idée.

— C… Ce n'est pas ce q… que vous croyez.

— Mais je ne crois rien, moi. Je constate. C'est tout. C'est avec la belle vendeuse de Charles Philibert que tu avais rendez-vous ? Comment s'appelle-t-elle déjà ? Marianne ? C'est ça ?

— O.… Oui, m… mais c'était p… pour l'enquête.

— Bien sûr. Continue à me prendre pour une dinde. Je sais bien que c'est de saison pour Noël, mais quand même ! Bon ! Tu remontes dès que possible et tu iras l'interroger dès ton retour. Ça te va ?

— À... À vos ordres !

— De mon côté, je fais un saut à Anvers chez un fournisseur à qui Charles Philibert doit pas mal d'argent. On verra bien ce que cela donne. On se retrouve à la PJ au plus vite.

— B… Bien ! Madame. Bon voyage et à bientôt.

L'affluence à la gare du Nord est forte, comme d'habitude, première gare d'Europe oblige, et la commissaire doit se résoudre à faire la queue, aux portiques de sécurité, avant de pouvoir monter dans la voiture correspondant à son numéro de réservation. Beaucoup de trains Thalys qui desservent la capitale de l'Europe, en faisant une halte à Bruxelles, étaient complets et elle n'a eu, ni le choix de l'heure de départ, ni le choix de l'emplacement dans la voiture. Ce n'est pas grave ; l'essentiel est d'avoir un train ! Les deux heures de voyage passent vite. Josiane Bombardier a pris le temps de fouiller dans le passé de Monsieur Dhani, un riche diamantaire d'origine indienne. Ses collègues belges lui ont envoyé également de nombreuses informations. Arrivé en Belgique avec sa famille dans les années quatre-vingt, Monsieur Dhani a aidé son père lorsqu'il a ouvert une boutique sur le port d'Anvers pour vendre des petits diamants de second choix, un créneau délaissé à tort par les diamantaires juifs de l'époque. De fil en aiguille, porté par un sens des affaires aigu et avec l'aide de la famille restée au pays, Monsieur Dhani a fait progresser son commerce et compte aujourd'hui parmi les diamantaires les plus influents d'Anvers. Son entreprise semble prospère après avoir été épinglée par le fisc belge dans le scandale des comptes clients de la Banque HSBC en Suisse. La commissaire se souvient

de ce scandale. C'était en 2008. Une liste confidentielle de trois mille clients de la banque avait été publiée par un grand quotidien belge. Soixante-dix pour cent de ces clients faisaient partie du milieu du diamant. Montages sophistiqués, sociétés offshore et paradis fiscaux leur avaient permis de faire échapper au fisc des millions d'euros.

— Ce Monsieur Dhani a peut-être le goût du travail et le sens du commerce, mais il a aussi une moralité douteuse. Je serai sur mes gardes, se promet la commissaire.

L'arrivée à la gare d'Anvers est fabuleuse. Considérée à juste titre comme le joyau de la ville, cette gare se paie même la réputation d'être la plus belle du monde. Et c'est vrai que la commissaire est époustouflée par cet édifice flamboyant digne d'une cathédrale. Si elle le peut, elle prendra un peu de temps, à son retour, pour l'admirer comme il se doit. Pour l'instant, la priorité est de faire avancer l'enquête. À sa sortie de la gare, la commissaire hèle le premier taxi en vue, reconnaissable par sa frise de damiers.

— 90, Rijfstraat, s'il vous plaît.

— Nonante[5], Riijfstraat ? ça va[6].

Le taxi noir file vers le quartier des diamantaires. À cette heure-ci, la circulation est fluide. Le chauffeur oriente son rétroviseur intérieur pour mieux observer sa passagère.

— Encore un qui ferait mieux de regarder sa route, se dit Josiane Bombardier en remettant ses éternelles lunettes noires.

Mais le chauffeur engage la conversation sur des banalités.

— Vous venez de Paris ? Pas trop caillant[7] chez vous ?

— Euh… Non, pas plus qu'ici. On a un temps de saison, après tout.

Les quelques minutes qui suivent sont délicieusement silencieuses. Heureusement, le trajet s'avère rapide et le quartier des diamantaires est déjà en vue, ce qui abrègera ces échanges franco-belges sans intérêt.

— Pour le moment, le quartier est plutôt mort, reprend le chauffeur, mais, vous verrez, l'après-midi, tout le monde sort et ça devient dément. On croise des gens de tous pays qui vivent et travaillent ensemble sans problèmes, contrairement à ce que dit et critique notre bourgmestre[8]. Il est membre du parti nationaliste, alors les étrangers et surtout les islamistes, pour lui, c'est

tout racaille. C’est la première fois que vous venez à Antwerpen[9] ?

— Oui, répond la commissaire sans s’étendre sur les raisons de sa venue, mais le chauffeur de taxi, ignorant le mutisme de sa cliente, poursuit.

— Le quartier s’étend de Rijfstraat à Hoveniersstraat. Vous verrez, les marchands de diamants sont tous les uns à côté des autres ; remarquez, c’est pratique. Vous regarderez attentivement les façades, car de l’extérieur, on ne se doute pas forcément de ce qui se trouve derrière les portes. Le quartier peut paraître austère, mais il est très sûr depuis qu’ils ont installé des caméras un peu partout. Il faut bien ça, car ici vous êtes au cœur d’une plaque tournante mondiale pour les pierres précieuses. L’argent circule et pas un peu ! Voilà, la rue Rijfstraat démarre là-bas, ma p’tite dame.

— Arrêtez-moi là, s’il vous plaît.

— Ça va.

Le chauffeur de taxi, les yeux toujours rivés sur son rétroviseur, dépose, à regret, sa boudeuse et énigmatique passagère.

— Merci, Monsieur, au revoir.

— À tantôt[10] ! répond le chauffeur, le sourire déformé par l’énorme clin d’œil qu’il ose quand même adresser à cette cliente du genre psychorigide.

— Encore une qui est trop serrée de la biscotte, se rassure-t-il en redémarrant son engin.

La commissaire s’éloigne vite en direction de son lieu de rendez-vous. Elle se retrouve devant une porte sans charme. Ici, pas de vitrine, une enseigne discrète et un bouton de sonnette pour que le visiteur puisse s’annoncer. Une jeune fille ouvre la porte et invite la commissaire à la suivre jusqu’à un salon réservé aux clients. L’intérieur est sobre, presque dépouillé. Une atmosphère feutrée incite l’étranger à parler à voix basse. C’est bizarre cette ambiance, pense Josiane Bombardier. À cet instant apparaît un homme d’une soixantaine d’années, de type indien tout comme la jeune fille de l’accueil. Se tenant droit, impeccable dans son costume trois-pièces, l’homme joint ses deux mains sous le menton et s’incline légèrement afin de saluer la visiteuse en prononçant « Namaste » en guise de bonjour. Il invite la commissaire à s’assoir et se place face à elle.

— Que puis-je faire pour vous, Madame ?

Son ton est posé. Il ne donne pas l’impression d’être colérique et

ressemble plutôt à un animal au sang froid, patient et calculateur. Un lézard ou un caméléon peut-être. Tout l'inverse de ce qu'avait imaginé la commissaire.

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, Monsieur Dhani, je suis ici dans le cadre d'une affaire de meurtre qui implique un de vos clients, Monsieur Charles Philibert.

— En quoi cela me concerne-t-il ?

— Nous pensons que le meurtre a pu être commandité par quelqu'un qui en voulait à Monsieur Philibert et nous sommes au courant de votre différend au sujet d'une forte somme impayée.

Tout en dodelinant la tête de gauche à droite, ce que l'on pourrait interpréter comme l'annonce d'un démenti, le diamantaire acquiesce.

— C'est exact, Monsieur Philibert me doit beaucoup d'argent.

— Pouvez-vous m'en dire plus ?

— En fait, il m'a commandé deux parures très particulières pour un de ses clients. Nous avons honoré cette commande après que Monsieur Philibert ait versé un premier acompte. Cependant, nous n'avons toujours pas reçu le solde de notre facture alors que, de notre côté, les termes du contrat ont été intégralement respectés : la qualité du produit, le respect des contraintes, les délais. Nous nous attachons à apporter à nos clients un service impeccable. J'y tiens beaucoup, en mémoire de mes parents qui ont créé ce commerce, en partant de zéro. Pour moi, mon père est un héros. Et, chez nous, on ne déçoit pas un héros.

— Je comprends. Monsieur Philibert m'a dit qu'il n'avait plus de nouvelles de son cli…

— Je vous coupe. Ça, c'est son problème. Il n'avait qu'à prendre davantage de garanties avant de me passer commande. Je ne veux pas entendre ce genre d'arguments.

— Oui, mais…

— Excusez-moi, Madame la Commissaire. Ici, nous faisons du business et il y a des règles à respecter.

— Euh ! Excusez-moi à mon tour, mais j'ai cru comprendre que votre maison fait partie des entreprises qui ont été impliquées dans le scandale des comptes cachés en Suisse. Alors, vos commentaires sur le respect des règles ne me paraissent pas vraiment justifiés.

Le patron vexé se raidit. Tendu comme un élastique qui n’a jamais servi, il tente de reprendre la main.

— De toute façon, je ne vois pas en quoi je suis concerné par votre « affaire de meurtre ».

— Je vais donc vous expliquer le scénario auquel j’ai pensé, Monsieur Dhani. Charles Philibert, un de vos plus anciens clients, vous doit beaucoup d’argent et malgré vos relances et vos menaces, il ne vous paie pas. Vous-même êtes en difficulté depuis la découverte par le Fisc de votre compte caché en Suisse. Vous devez d’importantes sommes d’argent à l’État belge. J’ai vérifié. Votre entreprise jusque-là florissante voit son avenir compromis, surtout, si la régularisation de vos impôts s’ajoute à de gros impayés. Vos relances auprès de Monsieur Philibert restent infructueuses, vous ne pouvez rien contre votre client, car il a entrepris de vous payer. Même si c’est au compte-goutte, cela prouve sa bonne foi et lui évite toute complication judiciaire, ce qui ne vous arrange pas, car votre besoin d’argent est urgent. Votre banque a refusé de vous aider et vous pétez les plombs. Perdu pour perdu, vous décidez de vous venger en ruinant à son tour Monsieur Philibert. Vous organisez une mise en scène macabre, probablement en vous faisant aider par une tierce personne, tout cela afin de nuire à l’image de votre client et l’empêcher de se renflouer pendant le mois crucial de décembre qui représente habituellement un quart de son chiffre d’affaires. Ai-je bien résumé ?

— Vous délirez. Je ne nie pas avoir pensé à me venger, mais je suis trop lâche pour cela. Non, si je ne trouve pas de solution rapidement, c’est plutôt à ma propre vie que je porterai atteinte. C’est une question d’honneur. Dans notre culture, c’est une valeur fondamentale. Et puis notre famille est hindouiste et notre religion nous enseigne l’esprit de tolérance et de bonne volonté. Nous cherchons à comprendre et apprécier le point de vue de l’adversaire, car la vérité comporte bien souvent plusieurs apparences. Je ne pense pas que vous me contredisiez.

— Vous niez donc être impliqué de près ou de loin dans le meurtre qui touche Monsieur Philibert ? Ce cadavre découvert dans sa boutique, à quelques semaines de Noël, n’a rien à voir avec vous ?

— Non, non et non. Je n’étais même pas au courant. Je vous le jure sur la

tête de ma fille. Ma religion m'a enseigné la non-violence. Pensez-vous que je sois capable de désobéir alors que je crois en la réincarnation ? Dans *Caraka-Samhitâ,* traité d'Ayurveda, il est écrit : « *On doit se considérer comme étant la cause unique de son bonheur et de son malheur, aussi doit-on s'en tenir au chemin salutaire, être sans crainte* ». Pour nous, l'homme devient ce qu'il accomplit ; les bonnes actions d'une existence antérieure améliorent les conditions de vie de l'existence à venir, tandis que de mauvaises actions les aggravent. Jamais je ne pourrai tuer un homme !

— Dans ce cas, pouvez-vous me dire où vous étiez lundi et mardi derniers ?

— Tout à fait, je sais[11] vous dire ça. J'étais ici à Anvers. J'ai vu mon banquier lundi soir et mardi matin, je réunissais le personnel pour leur annoncer que j'allais devoir licencier au moins la moitié d'entre eux. J'ai passé une très mauvaise nuit à retourner le problème dans tous les sens pour voir comment éviter cette décision extrême, mais je n'ai pas trouvé de solution. Demandez à ma femme. Elle vous confirmera.

— Vous savez, le témoignage d'une épouse n'a pas une grande valeur. Vous pourriez avoir mandaté quelqu'un pour…

— Vous pensez que je n'ai que ça à penser ? Me venger ? Non, ma priorité est de trouver une solution pour m'en sortir. Comment faut-il que je vous le dise ?

À cet instant, la sonnerie du téléphone portable du joaillier retentit. Celui-ci, embarrassé, décroche.

— Chérie, je suis occupé. Je te sonnerai[12] dès que j'ai fini. À tantôt. Excusez-moi Madame la Commissaire. C'était ma femme. J'aurais dû couper mon GSM[13].

La commissaire marque un temps d'arrêt. Ce Monsieur Dhani est convaincant. Ce n'est pas parce qu'il a fraudé le fisc, comme la plupart de ses confrères sur la place, qu'il n'est pas digne de confiance. Il a sincèrement l'air dépité, honteux d'en être arrivé là. Pour pouvoir l'éliminer de la liste des suspects, la commissaire va malgré tout faire faire quelques vérifications. On ne sait jamais.

— Monsieur Dhani, je préfère vous prévenir que nous allons éplucher vos

communications téléphoniques, vos mails et vos comptes bancaires sur les six derniers mois au moins. Je compte sur vous pour nous faciliter l'accès à ces informations. J'aurai besoin de la liste de tous vos comptes, par exemple, et rapidement de préférence.

— Je sais vous donner ces informations dès demain si vous le souhaitez. Je suis prêt à participer pour que la vérité éclate et me lave de tout soupçon.

— C'est parfait, Monsieur Dhani. Je vous remercie pour votre collaboration et je vous tiendrai informé.

— D'accord, on avance comme ça et on se dit quoi[14] ?

Après avoir salué le suspect en passe de rejoindre la liste de ses ex (suspects), Josiane Bombardier décide de rejoindre la gare à pieds. En fait, la superbe gare d'Anvers est située juste à côté du quartier des diamantaires. Quelques minutes suffisent pour y être. Le chauffeur de taxi s'est bien moqué d'elle ! Sur le chemin, en touriste, elle jette un œil aux boutiques avec vitrines où sont exposés de nombreux bijoux à tous les prix. Peu intéressée par ce qu'elle considère comme du « bling-bling », Josiane ne s'attarde pas.

En revanche, en passant devant une « frituur[15] », alertée par une bonne odeur, elle se souvient que son dernier repas date de plusieurs heures et elle ne résiste pas à la tentation d'essayer la même chose que tout le monde semble choisir ici : un Stoofvlees. Si elle avait demandé à la vendeuse ce que contenait ce plat typique belge, plutôt que de suivre son goût de la découverte, pas sûr qu'elle en aurait commandé. Trop tard. La barquette que la vendeuse lui tend déborde de frites surmontées de mayonnaise et de ketchup et d'une espèce de ragoût flottant dans une mystérieuse sauce marron. Mais si tout le monde prend ça, c'est que cela ne doit pas être mauvais, se dit-elle. Une bonne bière, belge, elle aussi, l'aidera au besoin. Les quelques tables installées devant la « frituur » sont occupées, mais Josiane repère une chaise libre qui fera l'affaire et les clients attablés se serrent spontanément pour lui faire un peu de place. À sa grande surprise, la première bouchée, timide, est une révélation.

— Mais c'est délicieux ! soupire-t-elle. Hum ! Je les adore, ces Belges. Ils sont vraiment pleins de ressources !

La vendeuse qui, mine de rien, observe cette étrangère du coin de l'œil,

lui lance alors.

— Ça vous goûte[16], une fois ?

Comprenant que son interlocutrice s'inquiète de savoir si le plat est apprécié, la commissaire lui fait signe que tout est parfait. La barquette est rapidement vidée de son contenu et la commissaire se lève, à regret, pour partir. Elle salue la serveuse d'un petit signe de la main.

— À tantôt[17] ! répond celle qui a flairé la future habituée des lieux.

Repue et ravie par sa découverte culinaire, la commissaire rejoint la gare où, promis, elle va passer un peu de temps à admirer l'architecture de celle qu'on surnomme « la cathédrale du rail », avant de reprendre un train vers Paris. C'est précisément en pleine contemplation de l'imposante toiture en verre et acier surplombant les voies ferrées que Josiane Bombardier reçoit un appel de Paul Holo. Il l'informe que l'identité du mort est désormais connue, grâce à Hubert Auriban qui a reconnu le visage et cela a été confirmé par Hélène Guyot. Il s'agit d'un des ouvriers polonais employés au noir par l'entreprise Morvan-Blanc. La diffusion du portrait a finalement payé, mais pas seulement.

— J'ai aussi t… trouver des informations sur le fichier d'Europol.

— Tu as bien fait de les solliciter. Depuis que l'Office européen de police a vu ses prérogatives renforcées par le traité de Lisbonne, l'échange de renseignements avec les collègues étrangers est nettement plus facile et rapide ; il faut le reconnaître. Ce n'est pas trop tôt ! Depuis le temps qu'on leur dit là-haut que la criminalité, pas plus que la radioactivité, ne connaît de frontières. En tout cas, ils se sont drôlement moqués de toi les ouvriers clandestins en disant qu'il ne connaissaient pas le mort. Ils ont bien appris à se taire en toutes circonstances.

Il s'avère que l'individu est connu et fiché par la police polonaise pour des petits larcins ou incivilités, la plupart du temps sous l'emprise de l'alcool. Après avoir demandé à son assistant de faire le nécessaire pour prévenir la famille du défunt, la commissaire reprend l'observation de la grande coupole dont la hauteur de soixante-quinze mètres lui donne le vertige.

Si elle n'était pas contrariée par toutes ces pistes qui n'aboutissent à rien de concret, la commissaire pourrait presque se sentir en week-end dans cette

belle ville flamande où les habitants sont accueillants et aiment faire la fête. Tant qu'elle n'aura pas sérieusement avancé sur le chemin de la vérité, Josiane Bombardier ne relâche pas la pression. Elle veut boucler cette affaire rapidement. Elle l'a promis à sa petite Zoé. Et ça, c'est ce qui compte ! Ce que Josiane Bombardier ignore, c'est que, si la cité des diamants n'a pas permis de faire avancer l'enquête autant qu'elle l'aurait aimé, Paris, la Ville lumière, capitale de l'amour, lui réserve bien des surprises.

Le bottier attentionné

De retour au 36, la commissaire retrouve Paul Holo qui a rapidement bouclé son enquête de voisinage et elle l'informe, dans les détails, de sa visite au diamantaire.

— Je ne pense pas qu'il soit mêlé à notre affaire. Monsieur Dhani n'aurait pas eu le cran. C'est lui-même qui l'a reconnu. Il est plus dans la recherche d'une solution à ses problèmes que dans une stratégie de vengeance. Non, je pense que nous devons chercher ailleurs. Et toi ? Qu'a donné ton séjour à Planchez-en-Morvan ?

— M… Malheureusement, r… rien de plus q… que ce q… que je vous ai dit par téléphone. J… J'ai interrogé tout le monde et ma récolte d'indices est toujours aussi maigre.

— Nous butons de tous les côtés, Polo. Ça m'énerve. Nous passons forcément à côté de quelque chose, mais quoi ?

— Oui, quoi ?

— Rentre chez toi, Polo. On ne va pas avancer plus ce soir. Il faut que je réfléchisse. Demain, peut-être y verrons-nous plus clair.

— OK. C'est p… pas de refus. J'ai eu froid là-bas. J'ai mal à la gorge. J'espère q… que je ne couve rien.

— Couvre-toi le cou pour dormir et prends-toi un bon vieux grog. Si ça ne te fait pas de bien, ça ne te fera pas de mal. Allez, à demain, Polo.

Dans le relatif silence de son mini bureau, la commissaire, enfoncée dans son fauteuil et les pieds sur ses dossiers, se repasse en mémoire les deux derniers jours.

— Un indice m'a forcément échappé. D'habitude, je suis plus perspicace que ça. Tu vieillis, ma belle, se reproche-t-elle. Ou alors, tu as vraiment besoin de vacances.

Pour se punir, elle décide de visionner les bandes-images des caméras de surveillance de la place Vendôme. Peut-être, quelque chose aurait échappé à sa vigilance. De plus en plus enfoncée dans son siège, les yeux mi-clos, la commissaire, un coca à la main, regarde les heures d'enregistrement qu'elle fait défiler, heureusement, à un rythme accéléré. Pour ne pas céder au sommeil, elle a mis ses écouteurs et choisi un programme de rocks

endiablés, comme elle les aime, avec du vrai rythme, ces musiques sur lesquelles elle a tant dansé dans sa jeunesse. Elle se souvient encore de ce concours de rock gagné avec un de ses partenaires de danse à l'époque, un camarade de classe, Régis, avec qui elle formait un couple bien rodé. Elle était aussi menue et fine que lui était grand et costaud, mais cela ne les empêchait nullement de se faire de très belles passes. Au contraire, parfois elle avait l'impression de voler. Ils dansaient un rock rythmé tout en veillant à ce que les figures restent gracieuses. Quand ils avaient gagné ce concours et que tous les projecteurs de la boîte de nuit s'étaient braqués sur eux, le public s'était précipité sur la piste pour leur serrer la main, les féliciter et les embrasser. La commissaire se souvient de l'effet que cela lui avait produit. D'abord étonnée par ce qui lui arrivait, elle était vite devenue euphorique, portée par cet élan d'amour public et d'admiration. Elle se sentait tellement grande et belle ! Elle comprenait alors pourquoi certains rêvaient tant de devenir des stars. C'était terriblement grisant et indubitablement addictif.

Deux heures de visionnage et quelques dizaines de bâillements plus tard, malgré la musique de ces bons vieux ZZ Top au mieux de leur forme, la commissaire relit les quelques notes griffonnées sur son cahier d'écolier. Grâce à la liste des noms communiquée par Charles Philibert, elle a réussi à identifier à peu près la vingtaine de proches, présents parmi la foule, devant la boutique. Ce qui la frappe, avec le recul, c'est la présence du début à la fin d'un homme qu'elle identifie comme le bottier de la place Vendôme. Tous les autres vont et viennent, restent quinze ou trente minutes, guère plus. Le bottier, lui, est présent sur toutes les images. Il semble très attentif à ce qui se passe sous ses yeux. Cela interpelle la commissaire qui programme de lui rendre visite dès le lendemain. La nuit est déjà bien engagée. Il est temps de rentrer et de retrouver Brico et Casto, ses deux gros chats qui ne manqueront pas de lui faire la fête. Leurs ronronnements l'aideront à faire baisser la tension et peut-être même trouver le sommeil, au moins pendant quelques heures.

Comme à son habitude, Josiane Bombardier arrive la première au 36. Elle aime traverser la capitale le matin tôt, quand les trottoirs sont quasi vides, que les terrasses encore désertes laissent malgré tout échapper de bonnes

odeurs de café et de croissants. Seuls les agents de la voirie s'activent pour nettoyer ce qui sera à nouveau souillé dans la journée, un éternel recommencement pour ces employés municipaux philosophes ou fatalistes. Elle est en train de relire et compléter ses notes, lorsque Paul Holo entre dans le bureau, un gobelet de café fumant à la main.

— Comment peux-tu avaler cette eau chaude ? lui lance la commissaire. Moi, j'en suis incapable.

— B... Bah. C'est surtout pour me réchauffer. J'ai suivi vos c... conseils. Cette nuit, j'ai mis un c... cache-nez pour dormir après avoir avalé un b... bol de lait chaud. Ç... Ça m'a fait du bien au niveau de la g... gorge, mais maintenant je sens que cela descend sur les p... poumons. Je c... commence à t... tousser. Je pense que ça va tourner à la gr... grippe.

— Alors, tiens-toi loin de moi. Je n'ai pas envie que tu me contamines. Je te propose de rester au chaud ici, au moins ce matin. Tu éplucheras les relevés téléphoniques, les mails et les relevés bancaires du diamantaire. Moi, je vais rendre visite au bottier de la place Vendôme. Son intérêt pour ce qui s'est passé chez son voisin bijoutier me paraît trop grand pour être naturel. Je souhaite vérifier s'il ne nous cache pas quelque chose.

— Oh, mais moi, je p... préfère venir avec vous. J'ép... éplucherai les relevés en rentrant, promis. Ce soir, je n'ai rien de p... prévu, alors…

La commissaire relève la tête et observe son assistant, en le regardant au-dessus de ses lunettes, avec un petit sourire qui en dit long sur ses pensées.

— Mais c'est qu'il fait du zèle, le lascar ! Ce ne serait pas plutôt pour revoir la belle Marianne que tu me fais cette proposition ? Allez, avoue.

— Euh… Non. C'est j... juste que, si je veux apprendre, je dois f... faire un maximum de terrain. C'est v... vous qui me l'avez dit.

— Alors ! Bon, c'est d'accord ! Mais auparavant, il faut que je vérifie un détail auprès de la Scientifique. Elle devrait avoir reçu les analyses des fibres trouvées sous les ongles du mort. Bizarre qu'elle ne m'ait pas appelée.

La boutique de chaussures est voisine de la bijouterie de Charles Philibert. La vitrine met en avant des marques inconnues de la commissaire et visiblement de très belle facture, à en juger par le prix des modèles présentés. Le bottier est dans sa boutique, affairé à ranger des boîtes par

taille. Il se retourne lorsque l'ouverture de la porte déclenche un signal sonore. Il reconnaît aussitôt la commissaire et l'inspecteur qu'il a déjà vus lors des premières constatations.

— Bonjour, que puis-je pour vous ?

— Monsieur Mikaël Baker, c'est bien ça ?

— Oui, c'est mon nom.

— Vous vous doutez de la raison de notre visite ?

— J'imagine que cela a un lien avec le mort qui a été découvert chez mon voisin, Charles Philibert.

— Exact. Je sais que vous avez déjà répondu à mes collègues, responsables de l'enquête de voisinage, mais je voulais échanger avec vous. J'aimerais que vous me disiez pourquoi vous vous intéressez autant à ce qui s'est passé chez votre voisin ?

— Je ne comprends pas bien le sens de votre question.

— C'est pourtant simple. Je vous explique. Sur les bandes vidéo des caméras de la place Vendôme, on vous voit au premier rang des badauds, pendant toute la durée des va-et-vient des policiers. Les autres spectateurs restent au plus une demi-heure à regarder alors que vous, vous restez tout le temps que durent les mouvements des représentants de la force publique. Vous ne trouvez pas cela étrange ? Moi, si.

— C'est n'importe quoi ! Je suis un ami personnel de Charles. C'est la raison pour laquelle je me sens peut-être plus « concerné » que les autres. Charles est quelqu'un de sensible, un peu fragile, je dirais même. Quand j'ai vu le remue-ménage devant sa boutique et que j'ai compris qu'il se passait quelque chose de grave, j'ai tout de suite pensé à lui et je me suis dit que ma présence pourrait, en quelque sorte, le rassurer. C'est pour cela et uniquement pour cela que je suis resté si longtemps à regarder. D'ailleurs peu de temps après votre départ, Charles est venu chez moi. Il était effondré et s'est mis à pleurer. Cela m'a fait de la peine pour lui. C'est un brave type. J'essaie de le soutenir comme je peux.

— C'est louable de votre part. Vous connaissez Monsieur Philibert depuis longtemps ?

— Depuis que j'ai repris cette boutique. Cela fait presque dix ans. Lui était déjà là depuis longtemps. Enfin, c'était le père, Gaston, qui tenait la joaillerie jusqu'à ce que l'âge l'oblige à passer la main à son fils. Il lui en a

fait voir ! Ce n'était pas drôle tous les jours, croyez-moi. Alors, de temps en temps, Charles venait se confier chez moi. Ça nous a rapprochés. Nous avons à peu près le même âge.

— Les affaires sont bonnes ?

— Je ne me plains pas. L'intérêt et le niveau d'éducation des hommes, en matière d'élégance personnelle, ont bien progressé ces dernières années. C'est bon pour nous. Et puis, nous avons une clientèle très fidèle. Quand on a goûté au plaisir de porter des souliers bien dessinés et bien faits, entièrement cousus main, c'est difficile de faire marche arrière. Il faut dire aussi que l'offre n'a jamais été aussi large : entre le formalisme d'un Richelieu, la nonchalance d'un Derby ou la décontraction sophistiquée d'un joli mocassin, les hommes n'ont que l'embarras du choix.

— Et, il faut compter quel budget pour se payer des chaussures de cette qualité ?

— Cela démarre à cent cinquante euros, jusque six à sept cents euros, en fonction de la qualité du cuir.

— Vous ne devez pas avoir beaucoup de mes collègues policiers parmi vos clients alors. Avec le salaire qu'on nous donne, on peut vous acheter les lacets, et encore !

— N'oubliez pas de prendre en compte la longévité du produit. Il faut considérer votre achat avant tout comme un investissement. Et puis, quand on aime… Il y a aussi une grande différence entre les hommes et les femmes qui fait que, sauf le respect que je vous dois, Madame la Commissaire, vous ne pouvez pas comprendre. Une femme qui aime les chaussures va avoir soixante-dix paires à la fois alors qu'un homme n'en aura que deux ou trois, mais d'exception. Rien à voir.

— Hum ! Dites-moi, Monsieur Backer, où étiez-vous dans la nuit de lundi à mardi ?

— J'ai fait un bowling, comme tous les lundis soir, avec des amis. Le lundi, c'est mon jour de fermeture. Nous sommes rentrés vers minuit.

— Vous me donnerez les coordonnées de vos amis pour confirmer votre alibi.

— D'accord… Et sinon, votre enquête… elle avance ?

— Moins vite que souhaité, mais, elle avance, oui. Par élimination, pour l'instant.

— Ah ! Si je peux vous aider, bien sûr, je me tiens à votre disposition.

— Justement, j'ai besoin que vous m'éclairiez. Nous avons relevé des empreintes à l'endroit où nous supposons que le corps a été placé dans la caisse, avant l'expédition. Une personne portait des chaussures sur mesure avec une empreinte dans la semelle. Regardez bien cette photo et dites-moi si vous reconnaissez la marque de chaussures.

— Oui, bien sûr. Ce sont des Moonphil, une marque anglaise très confortable.

— Vous en vendez ?

— Oui, naturellement. C'est un incontournable de la chaussure masculine haut de gamme.

— Quelle pointure faites-vous, Monsieur Baker ?

— Du 42 et demi.

— Dernière question, vous souvenez-vous avoir vendu une paire de Moonphil avec le pied gauche de taille 41 et le pied droit de taille 42 ?

— Oh, non ! Je ne peux pas me souvenir de tous les clients à qui je vends des paires de chaussures avec des tailles différentes pour chaque pied. De plus, tout dépend de la date de l'achat. Ce sont des pièces inusables qui peuvent avoir plusieurs années ! Dernière chose : je ne suis pas, et de loin, le seul bottier à proposer cette marque. Nous sommes même trop nombreux, à mon avis, à Paris. Sans compter qu'on peut les trouver également sur Internet maintenant.

Cette abondance d'arguments convainc Josiane Bombardier d'arrêter là l'entretien, au moins pour l'instant. En prenant congé, la commissaire se demande si ce Monsieur Baker lui a réellement tout dit.

Les policiers remarquent de l'animation dans la joaillerie voisine et s'approchent de la vitrine. Ils aperçoivent l'employé, Joseph, qui époussette des présentoirs. La commissaire lui fait signe de la main et pousse la porte d'entrée.

— Bonjour. Votre patron est-il là ? Nous voudrions le saluer.

— Bonjour, Messieurs Dames. Monsieur est au sous-sol avec Marianne. Je vais le chercher.

— Très bien.

Quelques minutes plus tard, Charles Philibert apparaît, encore plus voûté

que d’habitude. Toute cette histoire semble l’avoir beaucoup affecté. L’ambiance à l’intérieur de la boutique, vide de clients, s’en ressent d’ailleurs.

— Bonjour, Monsieur Philibert. Nous sommes passés voir votre voisin, Monsieur Baker, et nous ne voulions pas repartir sans vous saluer.

— C’est aimable de votre part.

— Comment allez-vous ? Vous me paraissez très affecté par ce qui vous est arrivé.

— J’avoue que j’ai beaucoup de mal à faire face. La clientèle a déserté la boutique. Les gens se méfient ou alors, on a affaire à des curieux, des journalistes… Franchement, je n’avais pas besoin de ça. Je ne sais pas si je vais tenir le coup longtemps. Vous… vous avancez de votre côté ?

— Oui. Nous avons déjà recueilli pas mal d’informations. À force de recoupements, on va bien finir par découvrir la vérité. Au fait, je voulais vous poser une question. Comment avez-vous connu l’exploitation Morvan-Blanc ?

— Oh ! Cela remonte à des années. À l’époque, l’association des commerçants de la place Vendôme était très active, sous la houlette de son président, Georges Albana. Elle l’est un peu moins maintenant. Il y a plusieurs personnalités incompatibles qui font que les réunions ne se passent jamais sans une prise de bec. Ça a fini par faire fuir les plus assidus. Nous continuons à monter des animations ensemble, même si on fait de moins en moins d’achats groupés. Chacun préfère s’approvisionner de son côté. Du temps de mon père, les commerçants de la place faisaient une commande groupée de sapins pour les décors de Noël et c’est l’entreprise Morvan-Blanc qui les livrait. Cela a duré au moins dix ans et puis un tel s’est vanté d’avoir trouvé mieux en prix, un autre préférait les prendre à Rungis pour pouvoir choisir, un autre n’était pas content de sa livraison… Bref, l’achat groupé de sapins a pris fin et chacun depuis s’approvisionne comme il le souhaite, mais moi, j’ai continué à m’approvisionner chez Morvan-Blanc, car je trouvais qu’ils avaient une qualité exceptionnelle.

— Vous me dites que c’est le président de l’association qui a recommandé et choisi la pépinière Morvan-Blanc, au départ. Ce Monsieur ?

— Albana. Georges Albana.

— Où peut-on le trouver ?

— C’est lui qui tient la bijouterie au numéro huit : Bijouterie Albana. Vous ne pouvez pas vous tromper.

— C’est un de vos concurrents. Vous avez quel type de relations avec lui ?

— Oh ! Très bonnes. Vous savez, moi, je m’entends bien avec tout le monde ici.

Entre-temps, Marianne la vendeuse est remontée. Elle porte une pile de boîtes. Paul Holo, chevaleresque, saisit cette occasion pour voler à son secours lui proposant de la décharger de ses paquets. Face à cet élan inattendu, l’employée, craintive, prend peur et, dans un cri de brebis égorgée, lâche ses boîtes. Heureusement, le sol moquetté amortit la chute des bijoux précieux. Il faut vite ramasser tout ce désordre.

— O… Oh ! E… excusez-moi, M… Mademoiselle M… Marianne. J… Je v…voulais juste vous a… aider. J… Je suis d… désolé.

Tout en bafouillant ces quelques mots, l’inspecteur, accroupi, ne quitte pas du regard l’échancrure du corsage de Marianne qui s’écarte dangereusement. Cette plongée dans les abymes de la féminité ne fait qu’ajouter à la confusion du jeune homme. Comme il aimerait que ce tout petit bouton du fin chemisier cesse de résister à la pression mammaire ! Ignorante des turbulences intérieures de celui qui a provoqué cette catastrophe, Marianne se hâte de remettre les beaux bijoux dans leurs écrins respectifs. Elle se redresse tout aussi précipitamment et s’éloigne du groupe.

— De quoi a-t-elle peur ? s’interroge la commissaire.

Pauvre Charles !

Cette journée grise et humide marque clairement le début de l'hiver à Paris. Un vent sournois agresse les piétons emmitouflés. Tête baissée, bras collés le long du corps, ils adoptent une attitude aérodynamique et accélèrent le pas. Les cyclistes pédalent plus vite multipliant les infractions au code de route et au bon sens pour grappiller quelques secondes et quelques mètres. Tout le monde est pressé d'aller travailler ce matin ! Lorsque Paul Holo franchit la porte du bureau qu'il partage avec la commissaire, c'est un yéti qui débarque. Emmailloté dans une épaisse doudoune, coiffé jusqu'aux oreilles d'un bonnet tricoté main et d'un énorme cache-nez assorti et long d'au moins dix tours de cou, il porte des après-skis et un rustique pantalon de velours côtelé.

— Mais, c'est quoi cet accoutrement, Polo ? Tu as demandé ta mutation au Pôle Nord ?

— B… Bonjour, B… Badame… Sniff ! C'est à cause de b... bon rhube. J'ai b... bassé ube de ces nuits ! B... Bourdand, j'ai suibi b... bos conseils... Sniff ! Je n'arrêde pas de me b... boucher. Atchoum ! ... J'ai dû user deux b... boîdes de b... bouchoirs.[18]

— Mon pauvre chou ! Tu es dans un sale état. Tu ferais mieux de rentrer chez toi. Tu vas décimer toute la police judiciaire.

— Mais, j'ai u... ube inforbadion qui b... beut bous indéresser… Sniff ![19]

— Ah ! Alors, je t'écoute Polo.

— J… J'ai ébluché dous les abels d... délébhoniques et les b... bails de Jules Sabine... Sniff ! Je n'ai rien d... droubé.[20]

— Si c'est pour me dire ça…

— A… Adendez ! J'ai b... as fini. J'ai fait la b... bêbe chose pour Charles D... Dhiliberd. Un sacré b... boulot d'ailleurs. J'ai cru q... que j'arriberai jamais au bout… Sniff ![21]

— Abrège, si tu veux. Je t'ai déjà demandé d'aller droit au but. Je n'ai pas besoin que tu me fasses un compte rendu de tes journées de boulot. Je sais que tu travailles. Pour moi, ce qui compte, c'est le résultat.

— Q… Quand bêbe ! J… Je ne sais pas si b... ous b... bous rendez compte, b... bais ça rebrésende des heures à éb... éblucher dout ça et …

Atchoum ![22]

— OK. Je te félicite. Je n'ai pas eu l'occasion de te le dire récemment, mais tu bosses vraiment bien, Polo. Sans toi d'ailleurs … mais bon, venons-en aux faits. Qu'as-tu trouvé ?

— E… Eh bien ! J'ai remarqué…, ça bas édé simble, il a fallu un c... cerdain dembs… Sniff ![23]

— Grrr !

— E… Eh bien ! Charles Dhilibert a des échanges d... délébhoniques réguliers abec B... Badame Guyod… Sniff ![24]

— Tiens, tiens. Tu es sûr de ce que tu me dis, là ?

— O… Oui. J… Je suis remondé sur six b... bois et j'ai compté au b... boins un appel b... bar semaine. J'ai aussi d... droubé des dexdos où ils se d... donnent rendez-bous… Sniff ![25]

— Oh, mais c'est extra, ça. J'ai très envie d'aller demander quelques explications à ce pauvre Charles Philibert. Je retourne de ce pas, place Vendôme. Bravo mon petit Polo.

Tout fier de son initiative et de sa trouvaille, Paul Holo affiche un large sourire. Ses yeux brillent autant de fièvre que de joie. Il savoure ce compliment comme un bon repas.

— Je biens abec b... bous, Badame. Cela me fera du b... bien de sordir un beu… Sniff ![26]

— Quelle tête de mule celui-là ! Il faudra bien que tu voies un médecin, Polo, même si tu es un adepte de l'automédication ou des solutions naturelles comme l'était ma grand-mère. Tu sais ce qu'elle nous disait quand nous étions mômes ? « *Un rhume qu'on traite dure une semaine, et celui qu'on ne traite pas dure sept jours.* »

— Elle faisait q... quoi alors, b... bodre grand-bère ?[27]

— Eh bien ! Chez nous, c'était un peu spécial. Quand nous étions bien enrhumés, ma sœur et moi, nous étions soignés à l'aide d'un cataplasme à la moutarde. Je m'en souviens comme si c'était hier, crois-moi ! Avec le cataplasme posé sur la poitrine, ça chauffait terriblement. En tout cas, c'est le souvenir que j'en ai. L'odeur de moutarde nous ravageait le nez.

— C'est sûr q… qu'abec un del draidemend, les b... birus ou les

baubaises bacdéries à l'origine des affecdions r… resbiradoires ne debaient pas r…résisder longdemps… Sniff ![28]

— Tu sais, il n'y a pas si longtemps encore, les cataplasmes à la moutarde se vendaient encore. J'en ai vu, un jour, chez mon pharmacien : des cataplasmes Rigollot. Je crois bien d'ailleurs que c'était déjà cette marque qu'utilisait ma grand-mère. Cependant, le pharmacien m'avait bien dit à l'époque que c'était réservé à l'adulte et il m'avait mise en garde contre des risques de lésions cutanées. Comme si j'allais en acheter, ça ne risquait pas. Je me souviens avoir été brûlée plusieurs fois à cause d'un temps de pose trop long et j'en ai gardé un trop grand traumatisme.

— C'édait b... biolent, quand bêbe ![29]

— Oui, mais rien à voir avec la pose des ventouses. Ça, on y avait droit, en cas de forte bronchite. Je voyais ma grand-mère allumer un morceau de coton, appliquer la ventouse avec la mèche enflammée à l'intérieur, directement sur le dos. La peau était aspirée par la décompression qui se créait à l'intérieur du pot en verre et quand c'était bien noir, ma grand-mère ôtait la ventouse qui, la plupart du temps, tenait fermement à la peau. Après ça, tu avais de grosses cloques sur la peau, partout où des ventouses avaient été posées. Ça ressemblait à de gros suçons qui ne disparaissaient pas avant plusieurs jours.

— Ça ressemble à ube b... béridable dordure ![30]

— Tu peux le dire. Mais, tiens-toi bien, cette technique de soin millénaire est, paraît-il, en train de revenir à la mode. On l'appelle la médecine des ventouses. Ça peut se faire à chaud ou à froid et certains vont même jusqu'à scarifier la peau avant la pose du pot en verre pour plus d'efficacité. On se croirait dans un thriller de Franck Thilliez ! Rien que d'y penser, j'en frissonne…

Les deux policiers trouvent miraculeusement une place libre pour se garer correctement, près de la place Vendôme. Dans la joaillerie qui a repris un aspect à peu près normal, deux couples examinent les bijoux et échangent l'un avec le patron et l'autre avec son employée. Josiane Bombardier et Paul Holo s'installent dans les fauteuils de l'accueil. La commissaire en profite pour observer le magasin. Le bijoutier a racheté des sapins et la décoration

de Noël a pu être installée. C’est vrai que l’effet est plutôt sympathique et rend le lieu plus accueillant, faisant presque oublier qu’un cadavre a été retrouvé ici même il y a quelques jours. Tandis que l’inspecteur a le regard rivé sur la jolie Marianne qu’il détaille comme un tableau de Van Gogh, la commissaire observe le patron. Elle a du mal à l’imaginer dans le rôle de l’amant, mais l’expérience lui a appris à ne pas porter de jugements trop rapides. L’amour est irrationnel. Il y a longtemps qu’elle l’a compris. Elle a tant vu de couples dépareillés ! Mais quand même : la belle brune bien charpentée, aux joues roses et qui sent bon le sapin et l’air de la campagne et le bijoutier timide, écrasé par un père dominateur et qui semble plutôt en survie permanente, franchement, tous les deux forment un couple bizarre, non ?

Le bijoutier a adressé un signe de tête à la commissaire pour lui signifier qu’il l’a vue. Au bout de dix minutes d’échanges avec le couple indécis, Charles Philibert les reconduit patiemment à la porte et les salue avec déférence. Il se retourne vers la commissaire, lui signifiant qu’il est désormais disponible pour elle.

— Monsieur Philibert, vous ne m’avez pas dit que vous connaissiez bien Madame Guyot.

— Euh… Je la connais depuis longtemps en effet, depuis que je m’approvisionne en sapins chez eux. C’est elle qui assure le suivi commercial, prend les commandes, s’occupe des livraisons. Alors, oui, nous sommes amenés à avoir des contacts réguliers.

— Arrêtez de vous moquer de moi ! L’examen de vos relevés téléphoniques montre que vous vous appelez fréquemment, à peu près une fois par semaine. Apparemment, vous vous donnez rendez-vous également régulièrement. Je ne pense pas que l’achat annuel de trois sapins nécessite autant de suivi commercial.

Le bijoutier se met à respirer plus rapidement. Son front luisant, signe d’une transpiration excessive, trahit l’agitation des neurones à la recherche d’une argumentation tangible. Ses chaussures, qu’il regarde intensément, ne lui sont d’aucun secours quant à l’explication qu’il doit maintenant donner. Quel grand moment de solitude pour ce pauvre Charles !

Devant le regard insistant de la commissaire, le bijoutier comprend qu'il ne va pas pouvoir échapper aux aveux. Il lui fait signe de le suivre au sous-sol.

— Tu restes en haut, Polo ?

— O… Oui, oui, B... Badame… Sniff ![31]

À l'abri des oreilles indiscrètes, la conversation peut reprendre.

— Je vous écoute, Monsieur Philibert.

— Et bien ! De toute façon vous l'apprendriez autrement, j'avoue, j'ai une relation privilégiée avec Hélène … Guyot, mais ce n'est pas ce que vous croyez.

— Oh ! vous savez, moi, je ne crois plus en grand-chose. J'attends vos explications.

— Hélène a eu le malheur, si on peut dire, de naître belle et riche. Alors, forcément, elle a suscité des convoitises dans son village, dès qu'elle a atteint l'adolescence. Tous les gars avaient des vues sur elle. C'est Gaspar Guyot, sûrement plus malin que les autres, qui a décroché le gros lot. Il a su plaire aux parents et il a hérité de la fille et de l'exploitation. C'était un gars du coin, dans le pur style morvandiau. Ce qu'il aimait, lui, c'est parcourir les bois. Il ressemblait plus à un bûcheron qu'à un chef d'entreprise. Pour Hélène, qui malheureusement n'a pas réussi à avoir d'enfant avec sa brute de mari, ce fut un enfer. Toutes ces années de mariage à vivre dans l'ombre d'un mari grossier qui n'a pas une once de délicatesse et ne s'intéressait pas à elle ! Pauvre Hélène ! J'ai fait sa connaissance lorsque nous avons décidé de continuer nos achats de sapins chez Morvan-Blanc, alors que l'association avait décidé d'arrêter toute commande groupée. C'est elle qui gère le commercial. Elle est passée me voir et, comment vous dire, quelque chose de très fort s'est passé entre nous. C'est comme si on s'était « reconnus », moi, sous l'emprise de mon père, elle, sous celle de son mari. On a pris un verre et très vite on s'est confiés l'un à l'autre. C'est comme ça que nous nous sommes liés d'amitié.

— D'amitié ? Vous êtes sûr ?

— Au début, c'était de l'amitié et puis, avec les années, nos liens se sont renforcés. C'est comme si le même sang coulait dans nos veines. Nous sommes comme frère et sœur, comme des jumeaux. Je ne sais pas comment

vous expliquer. J’ai parfois du mal moi-même à réaliser ce qu’Hélène peut me trouver, à moi qui suis si … quelconque et si ordinaire. Je ne suis même pas beau.

— L’important, c’est que vous vous compreniez.

— Ah, oui ! Pour ça, c’est sûr. Ce qu’elle dit, j’aurais pu le dire, et vice-versa. C’est incroyable. Je n’avais jamais connu ça. C’est comme une communion fusionnelle. Ensemble, en tout cas, on se sent bien et, ça, personne ne peut nous l’enlever. Je pense, oui, que c’est une forme d’amour.

— Gaspar Guyot ne s’est jamais rendu compte de votre relation ?

— Je ne pense pas. À qui voulez-vous que je fasse peur ? Je n’ai rien du Don Juan. Bien au contraire. Si elle avait recherché le sexe, Hélène n’aurait eu qu’à piocher autour d’elle. Ce que je lui apporte, moi, personne ne peut comprendre, alors un bûcheron mal dégrossi, encore moins !

— Toujours est-il que maintenant, vous et Madame Guyot avez un sérieux mobile. Vous avez très bien pu imaginer ce meurtre et toute cette mise en scène pour nuire à Monsieur Guyot. Sachant qu’il accumulait les problèmes et qu’il était au bout du rouleau, c’était facile de le pousser à bout et qu’il commette l’irréparable, ce qui n’a pas manqué d’ailleurs.

— Jamais de la vie ! Ni Hélène ni moi ne sommes capables d’un tel acte odieux. Jamais nous n’aurions pu faire ça. Quand je pense à ce pauvre ouvrier qui n’a rien demandé.

— Comment connaissez-vous l’identité du mort ? Je ne vous l’ai pas donnée.

— Euh… C’est Hélène qui me l’a dit.

— Je suis désolée, Monsieur Philibert, mais à partir de cet instant, je vous signifie votre garde à vue. Vous allez devoir me suivre.

— Mais… Vous faites erreur ; je vous assure que je n’y suis pour rien. Ce n’est pas moi l’assassin.

— Dans ce cas, pourquoi m’avez-vous caché votre relation avec Hélène Guyot ?

— Parce que cela n’avait rien à voir et que personne ne peut comprendre.

— Moi, ce que je constate, c’est que vous me mentez. À partir de là, je ne vous fais plus confiance. Vous aviez un bon mobile pour tuer ; ça me suffit.

Les épaules du bijoutier se sont affaissées. Il a l’air désespéré, perdu et abattu.

— Depuis le début, ce lascar nous cache bien son jeu. Si j'arrive à prouver qu'il est le coupable, je lui décernerai un diplôme de comédien, pense la commissaire.

Lorsque Josiane Bombardier remonte dans la boutique, elle cherche du regard son assistant. Paul Holo parle à la belle Marianne. Elle les voit échanger un bout de papier.

— Que me fait-il, l'animal ? songe-t-elle. J'espère qu'il est en train d'interroger un témoin et pas d'organiser un rendez-vous galant. Mais, à voir sa mine réjouie, j'en doute. Une petite mise au point va être nécessaire.

En effet, lorsque Paul Holo entend sa patronne s'approcher, il fait le bond en arrière de celui qui se trouve pris, la main dans le paquet de bonbons. Plus fiévreux que jamais, il tente de reprendre le contrôle.

— J… J'inderrogeais le d… déboin… Sniff ![32]

— Je n'en doute pas Polo. Tu me raconteras ça dans le détail. En attendant, j'ai spécifié sa garde à vue à Monsieur Philibert. Nous l'emmenons avec nous.

Le joaillier de la place Vendôme a le teint vitreux, aussi triste que son costume. L'air éberlué et le regard terne de celui qui ne comprend pas ce qui lui arrive, il cherche son employée et d'une voix lasse, il arrive à dire quelques mots.

— Ma petite Marianne, je vous confie la boutique. Faites au mieux avec Joseph. Mon père veille sur vous, je le sais. Ces Messieurs Dames se fourvoient, mais notre Divin saura les remettre sur le bon chemin. J'en suis sûr.

Monsieur le Président

L’unique radiateur du bureau de la commissaire crache ce qu’il peut de chaleur et malgré ses efforts louables, il ne réussit pas à maintenir une température acceptable. Paul Holo n’a pas quitté son manteau, ni son cache-nez. Il a tout juste consenti à ôter ses gants et son bonnet. La commissaire, elle, fait les cent pas pour tenter de se réchauffer.

— Alors Paulo, je t’écoute. Tu n’as rien à me raconter ?

— Euh... Si, si, bien sûr. J'oubliais. B... Barianne, euh… Je beux dire la b... bendeuse, b'a dit aboir remarqué d... debuis quelques demps que son b... badron et B... Badame Guyot abaient des condacts de b... blus en blus fréquents, b... bais en bêbe dembs discrets comme s'ils b... brébaraient quelque chose... Sniff ! Bous b... boyez ?[33]

— Pour voir, oui je vois. Très bien même. C’est tout ?

— O… Oui, c’est d... dout, Badame… Sniff ![34] conclut l’inspecteur en attrapant son énième mouchoir en papier juste à temps, avant d’éternuer avec force.

— À tes amours ! lui lance machinalement Josiane Bombardier avant de se raviser et de se dire que le moment est peut-être venu de passer quelques messages importants à son adjoint. Hum ! Il faut que je te dise, Polo. J’ai bien vu que tu en pinçais pour la belle Marianne. Je te comprends ; elle est mignonne. Mais je te rappelle qu’en tant que policier, tu dois garder tes distances et n’avoir que des échanges professionnels avec les personnes liées de près ou de loin à une affaire criminelle. C’est la base de notre métier. Une fois cette affaire réglée, tu pourras faire ce que tu veux, mais pour l’instant, seul le policier qui est en toi a le droit de s’exprimer et d’agir. Suis-je assez claire ?

— O… Oui, B... Badame… Sniff ! Atchoum ! Je me soubiens d'ube de bos règles N°1 : ne jamais domber amoureux d'un susbect.[35]

— Bien ! Je constate que mes conseils sont mémorisés. C’est déjà ça. Il te reste à les appliquer ! Tu peux faire venir Hélène Guyot, s’il te plaît ? On va gentiment lui signifier sa garde à vue à elle aussi.

— I… Il y a du d... oubeau de bodre côdé ?[36]

— Oui. Apparemment, Charles Philibert et Hélène Guyot ont une liaison

depuis des années et donc un bon mobile de vouloir nuire à Gaspar Guyot.

— U… Une liaison ? Endre ces d... deux-là ?[37]

— Oui, il faut croire, mais laisse tomber. Il paraît qu'on ne peut pas comprendre.

— Ah ! B… Bais bourquoi une delle b... bise en scèbe ?[38]

— Je ne sais pas encore. Mais leur cible, clairement, c'était Gaspar Guyot et ça a marché. En revanche, pourquoi ont-ils expédié ce cadavre ? Ça, j'avoue que je n'ai pas la réponse. Pas encore.

— B… Beud-êdre b... bour ébiter les soubçons sur le b... bijoudier ?[39]

— Peut-être, mais il y avait sûrement plus simple que de se faire expédier un cadavre. On va organiser une confrontation entre ces deux-là. En attendant que la veuve arrive, j'ai également convoqué le président de l'association des commerçants de la place Vendôme, Georges Albana. On va voir s'il a des choses intéressantes à nous dire.

— Je l… l'ai déjà inderrogé, B... Badame. Il édait bas à la b... boudique le jour où on a d... découbert le cadabre. Il a dit ne bas b... beaucoud fréquender Charles Dhilibert qu'il d... décrit comme fade et sans indérêd... Sniff ! Ce sont ses b... brobres bods… Atchoum ![40]

— Ce monsieur a l'air d'avoir une langue de vipère. On verra bien ce qu'il nous raconte ; après tout, c'est lui qui, le premier, a créé le lien avec la pépinière Morvan-Blanc.

Malgré son âge, Georges Albana porte beau. Soigné, élégant dans son costume sur mesure, la chevelure encore épaisse, la moustache en guidon de vélo, il a tout d'un président. Plus grand que la plupart de ses interlocuteurs, large d'épaules, Monsieur Albana, le buste en avant et la démarche assurée, en impose naturellement et il le sait. Il entre dans la salle d'interrogatoire comme sur un ring de boxe, prêt à en découdre. Il parcourt la salle avec le regard de celui qui domine. Son ton, lorsqu'il s'adresse au petit bout de commissaire en blouson de cuir, se veut condescendant, pardonnant d'emblée cette pauvre femme d'avoir osé le déranger.

— J'ai accepté de venir pour le bien de l'enquête, chère Madame, mais j'ai déjà dit à votre collègue que je n'étais pas à Paris le jour où vous avez découvert ce pauvre malheureux dans la boutique de mon confrère. J'espère

que la transmission d'informations se fait correctement dans votre service.

— Je suis effectivement au courant, Monsieur Albana, et je peux vous rassurer sur l'esprit collaboratif avec lequel mon équipe travaille. Je vous remercie de vous être déplacé jusqu'ici, à la suite de ma convocation ou, plutôt devrais-je dire, « mon invitation ».

— C'est effectivement plus élégant, je vous remercie pour cette délicate attention.

Ce ton précieux et hautain d'un donneur de leçons, au lieu de flatter et d'endormir Josiane Bombardier, a le don de l'exaspérer. Quant à la manie du président Albana de tortiller les pointes de son imposante moustache, pour qu'elles restent bien droites, c'est insupportable. C'est donc dans un langage plus direct que l'officier de police reprend la conversation.

— J'ai appris que c'est vous qui aviez, il y a une dizaine d'années, choisi l'entreprise Morvan-Blanc pour fournir des sapins à l'ensemble des adhérents de votre association.

— C'est exact, mais je ne vois pas en quoi cela présente un quelconque intérêt.

— Eh bien, moi, si ! Dites-moi comment vous avez connu ce producteur de sapins ?

Après un soupir d'agacement, le président contraint consent à donner quelques explications.

— Malgré les apparences, j'étais plutôt fragile de santé dans mon jeune âge. Eh, oui, Madame la Commissaire ! Je me suis bien rattrapé depuis. J'avais des problèmes respiratoires et mon père, sur les conseils de notre médecin de famille, a décidé de me mettre en pension à Planchez-en-Morvan, dès que j'ai atteint l'âge de dix ans. J'y suis resté jusqu'à mes seize ans. Mon père venait régulièrement passer ses week-ends au grand air, dans cette belle région devenue depuis le Parc naturel régional du Morvan. Il aimait surtout la chasse au gros gibier et pour ça, c'est une région idéale. On y trouve beaucoup de sangliers. Je l'accompagnais et j'ai d'ailleurs gardé l'habitude de retourner chasser là-bas de temps en temps. La dernière fois, c'était pour les rencontres de la Saint-Hubert, le vingt octobre. Il a fait beau, et même chaud. On a abattu une dizaine de sangliers. J'en ai tiré deux à moi tout seul. J'étais fier de moi. Il faut dire que j'ai toujours été doué pour le tir et pour tout ce qui demande de la précision et du sang-froid d'ailleurs. Au

lycée, j’avais pour surnom « l’aigle royal ». Oui, c’était bien sympa ce petit week-end. Je ne pense pas que j’aurai le temps d’y redescendre avant les fêtes. Êtes-vous vous-même chasseresse, chère Madame ?

— Euh ! Non. Pêcheuse ou pécheresse, ça, oui, mais chasseresse, non. C’est même plutôt tout le contraire. Je déteste la chasse. Et puis, des morts, j’en vois suffisamment pour ne pas avoir envie d’en rajouter, vous voyez ? En tant que chasseur, vous manipulez quand même des armes à feu dont certaines sont capables de tuer du gros gibier. Autant dire qu’elles peuvent faire du dégât.

— Les accidents sont rares.

— Encore heureux ! Mais vous jouez avec le feu. Quand on sait que le permis de chasse est valable à vie. Vous pouvez devenir aveugle, sourd et sénile, vous avez encore le droit de chasser. Il n’y a pas quelque chose d’incohérent dans tout ça ?

— Ça n’est pas plus incohérent que d’accorder le permis de conduire à vie.

— Sur ce point, je suis d’accord avec vous. Mais la grande différence entre le permis de conduire et le permis de chasse, c’est que le premier interdit l’usage du permis sous l’emprise de l’alcool. Pas le second. Vous pouvez chasser en étant complètement bourré, c’est légal ! Si vous croisez des gendarmes, ils ne seront même pas autorisés à mesurer votre degré d’alcoolémie. Moi, ça, voyez-vous, je ne l’accepte pas. Désolée.

Bien qu’en désaccord avec celle qu’il considère comme « une bobo parisienne », « l’aigle royal » n’en reconnaît pas moins la pertinence verbale et le mordant de la commissaire. Ce n’est pas pour lui déplaire. Il pourrait même lui proposer un week-end « découverte » de sa région de cœur. Pourquoi pas, une fois l’affaire terminée ?

— Reprenons. Nous nous égarons, reprend la commissaire en bougonnant. C’est pendant vos années à Planchez que vous avez connu la pépinière Morvan-Blanc ?

— Oui, chère Madame. On ne peut rien vous cacher. À l’époque, l’entreprise était dirigée par Lucien Martin, le père d’Hélène. Lucien était un bon chasseur, un des meilleurs.

— Vous parlez d’Hélène Guyot ?

— Oui. Martin, c’est son nom de jeune fille avant qu’elle n’épouse Gaspar Guyot. J’allais à l’école avec elle. Avec Gaspar aussi d’ailleurs. On était tous dans la même classe.

— Tiens, tiens.

— Cependant, je ne les ai pas revus depuis que j’ai arrêté d’acheter les sapins chez eux. Ils ont mal réagi lorsque je leur ai transmis les reproches de mes adhérents. Des gens susceptibles ! Je pense qu’ils se sont vexés. Depuis, nous sommes restés plutôt en froid. Dites-moi, si on en a fini, j’aimerais bien rentrer à la boutique. Le travail ne manque pas en ce moment et j’ai une équipe à diriger, moi aussi.

— Oui, allez-y, Monsieur Albana, et merci pour votre précieuse contribution, conclut ironiquement la commissaire agacée par la supériorité provocante du personnage, mais souriante, imaginant ce grand bonhomme en culottes courtes, jouant aux billes et crachant par terre. Drôle d’oiseau, ce Monsieur Albana !

Deux aimants qui s’attirent

— B… Badame, Badame Guyot est arribée. Je l’ai insdallée à c... côdé[41].

— Bien, Polo. Nous allons d’abord la voir seule. Cela m’intéresse d’avoir sa version de l’amour qu’elle porte à Charles Philibert.

Très droite, le visage marqué par les évènements récents et la peur de l’avenir, Hélène Guyot attend. Elle n’a pas voulu enlever son manteau ni accepter la boisson chaude qui lui a été proposée. Pour une fois que la police fait des efforts de courtoisie ! Ses mains tiennent solidement son sac à main sur ses genoux serrés. Elle est inquiète, mais surtout elle en veut à ceux qui sont à l’origine de l’avalanche d’ennuis qui l’enfonce, chaque jour un peu plus, et ça se voit.

— Bonjour, Madame Guyot.

Le sourire compatissant de l’officier de police ne trouve pas écho auprès de la femme au visage fermé. Silence. La commissaire s’installe face à celle dont la tête baissée et le regard de biais traduisent l’embarras. Elle prend le temps de l’observer pour détecter les micro-expressions de son corps qui, le temps d’une fraction de seconde, vont forcément laisser échapper des émotions. En laissant le silence durer, la commissaire espère provoquer une réaction non contrôlée, mais la femme est plus solide qu’il n’y paraît et s’obstine dans son mutisme et son observation du parquet usé. Josiane Bombardier décide de passer à l’attaque.

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins. Pourquoi ne pas nous avoir parlé de vos relations, disons privilégiées, avec Charles Philibert ?

Hélène Guyot redresse la tête. Ses yeux sont des torpilles dégoupillées. Lèvres pincées, elle répond, d’un air méprisant.

— Parce que vous ne pouvez pas comprendre.

— Encore ? C’est une manie ! soupire la commissaire. Madame, avant de juger de mon niveau de compréhension et de mon ouverture d’esprit, je vous saurais gré de bien vouloir m’expliquer quelles étaient vos relations avec Charles Philibert. Cela restera confidentiel, si ça peut vous rassurer.

La belle et froide morvandelle, aux joues couperosées, hésite et semble réfléchir à la meilleure façon de présenter la chose. À regret, convaincue de faire chou blanc, elle se lance malgré tout.

— Charles et moi… nous sommes… des âmes jumelles.

— Pardon ?

En soupirant, Madame Guyot consent à expliquer.

— Nous sommes des âmes jumelles. La source divine a fait que nous sommes issus d'un même œuf de lumière. Ça veut dire que nous partageons le même esprit. Notre fusion est totale.

La commissaire jette un rapide regard à son assistant dont les yeux écarquillés de hibou à qui on fait une bonne blague lui confirment qu'ils ont bien entendu la même chose !

— V… Votre fusion ? Euh… Je ne suis pas sûre de bien comprendre.

La femme aux joues rouges daigne lever son regard et, le plus sérieusement du monde, tente d'éclairer ses interlocuteurs.

— Notre amour cosmique est infaillible et éternel. Il nous permet de nous élever vers plus de spiritualité. Personne dans l'univers ne peut nous ôter cette communion d'esprit ou prétendre la partager avec nous. Cela ne concerne que Charles et moi ; et même éloignés l'un de l'autre, nous resterons à jamais solidaires. Personne ne pourra séparer nos âmes.

Le volatile Holo a le bec grand ouvert. Pour un peu, il tomberait de son arbre. Sa patronne n'est guère mieux. Elle aussi vacille sur sa branche. Elle réussit quand même à articuler quelques mots.

— … Euh… Je fais des efforts ; je vous le promets, mais je ne suis toujours pas sûre d'avoir bien compris. Mais, dites-moi, quand avez-vous pris conscience de votre « gémellité spirituelle » ?

— Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois. L'association des commerçants avait décidé d'arrêter les commandes de sapins groupées. Alors, je suis venue à Paris pour rencontrer personnellement les différents adhérents et leur proposer de les livrer individuellement. Les quantités n'étaient pas très importantes, mais ils achetaient tous des arbres haut de gamme. Mon mari et moi avions jugé que cela pouvait être intéressant pour notre image. Quand j'ai vu Charles, j'ai tout de suite compris. Bien sûr, nous avions suivi chacun nos propres chemins de vie, mais il était écrit que nous devions nous rejoindre et c'est ce qui s'est passé. Nous nous sommes « re-liés ». Lors de nos « retrouvailles », il y a eu comme une décharge d'énergie. C'était impossible de résister.

Les deux oiseaux de nuit de la police se jettent un nouveau coup d'œil rond, s'assurant qu'ils entendent toujours bien la même chose tous les deux.

— C’est à partir de là que vous avez commencé votre relation ?

— Oui. Deux âmes jumelles ne peuvent pas rester séparées longtemps. Elles ont sans arrêt besoin d’être dans l’énergie de l’autre. C’est très comparable aux jumeaux humains, vous savez. Cela a même tendance à nous pousser tellement l’un vers l’autre, comme deux aimants qui s’attirent, que l’on pourrait rester ainsi collés en permanence, avec un échange d’infinie tendresse qui emplit notre âme et notre esprit.

— C’est pour cela que vous vous appeliez chaque semaine et que vous vous donniez rendez-vous régulièrement ? Et que faisiez-vous alors ensemble, pendant ces rendez-vous ?

— Nous méditions sur nous, sur notre vie. Nous tentions aussi d’utiliser notre énergie commune pour aider les autres, ceux qui souffrent et n’ont pas eu la chance d’être touchés par la grâce divine.

— Ne me dites pas que votre relation était uniquement platonique ?

Agacée par tant d’incompréhension pourtant prévisible, Hélène Guyot prend sur elle pour poursuivre et tenter d’éclairer les deux ignorants qui lui font face.

— C’était une communion spirituelle d’une incroyable puissance. Croyez-moi, c’est une expérience inoubliable.

— Ah, je veux bien le croire ! Monsieur Guyot était-il au courant de cette relation ?

La belle Morvandelle baisse la tête.

— Non. Enfin, je ne crois pas. Et même s’il avait su, je pense que cela ne lui aurait fait ni chaud ni froid. Mon mari ne s’intéressait pas vraiment à mes relations ; il n’était pas non plus porté sur la chose, si vous voyez ce que je veux dire. Et cela m’arrangeait bien d’ailleurs, je le reconnais. Je sais très bien qu’il a épousé autant l’entreprise que moi le jour où nous nous sommes mariés, avec la bénédiction de mes parents. Je ne suis pas idiote, vous savez. Je me suis laissé faire, me disant que, mariée, cela calmerait tous les petits merdeux du village, et même au-delà, qui avaient des vues sur moi. Ça a plus ou moins marché d’ailleurs.

— Ça, c’est votre version. Moi, je pense que votre mari a eu connaissance de votre liaison. Il était jaloux. Il voulait vous récupérer et avec Charles, vous avez décidé de le supprimer. En le poussant à se suicider, ce qui, a priori, vous innocente, vous signez un crime parfait.

La femme aux joues rouges n’a pas lâché son sac à main. Elle le tape sur ses genoux, dans une réaction de colère.

— Mais, c’est n’importe quoi. Je vous interdis…

— Je n’ai pas fini, Madame Guyot. Je vous crois assez machiavélique pour avoir organisé cette improbable mise en scène du mort déguisé en sapin de Noël expédié à votre amant. C’était pour vous un moyen de faire de Charles Philibert la victime d’un coup monté par jalousie ou vengeance, que sais-je ? Vous avez très bien pu étrangler l’ouvrier, réaliser le flocage et organiser l’expédition avec votre amant, ou peut-être même seule. Pour cela, vous avez la carrure d’un homme et vous connaissez parfaitement le maniement du matériel. D’ailleurs, vous n’avez pas d’alibi pour la nuit de lundi à mardi. Ça colle.

— Mais non, mais non, ce n’est pas moi, jamais de la vie. Seigneur, aidez-moi !

— Si ce n’est pas vous, c’est qui, Madame Guyot ? Votre amant ? Non, il ne connaissait pas l’exploitation. Il n’a pas pu agir seul ; il a forcément eu besoin d’un complice. Vous êtes la mieux placée. Désolée.

— Mais non, mais non…

Josiane Bombardier fait un petit signe de tête au policier qui se tient près de la porte. La belle Hélène Guyot est en pleurs, les genoux toujours serrés, les mains accrochées au sac. Elle tente de résister à l’homme en uniforme qui la prend fermement par le bras. La commissaire l’observe attentivement, tout en méditant sur les divagations divines de sa présumée coupable, tandis qu’on l’accompagne vers une cellule disponible. Lorsque la pièce s’est vidée et que le silence est revenu, Josiane et Polo se regardent. Que dire ?

Hélène ! Charles !

— Polo, tu peux faire venir Charles Philibert ? Évite, s'il te plaît, que ces deux-là ne se croisent. Je ne veux pas qu'ils se voient et encore moins qu'ils échangent quoi que ce soit avant la confrontation.

— OK, B... Badame[42].

Lorsque Charles Philibert entre dans la salle, silencieux, la commissaire est en pleine réflexion, la tête dans les mains, essayant de bâtir une stratégie qui lui permettra d'obtenir des aveux. Elle sait que, si elle tient un mobile crédible, elle n'a pour l'instant aucun aveu et aucune preuve. C'est trop léger. Elle le sait et ça l'énerve, si près du but. Pour ne pas risquer de braquer son interlocuteur, sensible et fragile, la commissaire décide de la jouer pianissimo.

— Asseyez-vous, Monsieur Philibert. Avez-vous réfléchi ? Êtes-vous prêt à nous dire la vérité ? Les juges, vous le savez, tiennent compte des repentances même tardives. C'est votre intérêt de tout nous dire et cela soulagera votre conscience. Je pense que vous êtes quelqu'un de profondément droit et honnête et vous ne pourrez pas garder longtemps pour vous ce secret si lourd à porter.

— Je suis désolé, mais je n'ai rien à dire de plus. D'ailleurs, vous n'avez rien contre moi et vous ne pouvez pas me garder.

— Détrompez-vous Monsieur Philibert. Nous avons interrogé Hélène Guyot et ce qu'elle nous a avoué ne joue pas en votre faveur.

Une nouvelle fois, Charles Philibert sent l'angoisse lui prendre la gorge. Il respire mal, de plus en plus mal, et desserre son écharpe. Il est à deux doigts de craquer, se rassurent les deux oiseaux de police.

— Je… Je ne vois pas… ce dont vous parlez.

— Votre communion spirituelle, vos âmes sœurs, votre passion l'un pour l'autre… Madame Guyot a reconnu l'intensité de votre amour. De vous deux, elle seule connaissait suffisamment l'exploitation et le matériel pour, après le meurtre, déguiser le cadavre en sapin de Noël. Elle a un mobile, pas d'alibi. La question est : est-ce que vous l'avez aidée ?

— Non, non, vous ne pouvez pas accuser Hélène, crie le bijoutier. Elle n'a rien fait. C'est… C'est moi, seul, qui ai tout organisé. Elle n'y est pour rien ; je vous le jure.

— Ah, ben voilà ! Nous y sommes. Ce n’est pas si difficile de tout avouer et même, après, vous allez voir, on se sent drôlement mieux. Monsieur Philibert, vous reconnaissez donc avoir tué puis maquillé un employé de l’entreprise Morvan-Blanc, dans le double objectif de nuire au mari de votre bien-aimée et de vous disculper. C’est bien ça ?

— Oui, c’est moi. Hélène n’y est pour rien.

Sous la pression, Charles Philibert éclate en sanglots. Josiane Bombardier et Paul Holo se regardent, affligés.

— Polo, va chercher Hélène Guyot s’il te plaît.

Entendant ce prénom, le bijoutier redresse rapidement la tête, mais le dos, lui, reste voûté, écrasé par le remords sans doute. Aucun son ne sort plus de sa bouche jusqu’à ce que sa belle entre dans la pièce.

— Hélène !

— Charles !

Les deux âmes jumelles se jettent dans les bras l’un de l’autre et se serrent très fort. En pleine communion, ils n’entendent pas les voix les priant de s’assoir, répétant inlassablement.

— Hélène !

— Charles !

La commissaire les observe se toucher, se coller l’un à l’autre. Ils ont l’air dans leur monde, indifférents à ce qui se passe autour d’eux. Leurs pupilles sont dilatées, leurs réactions au monde extérieur quasi nulles, comme en état de semi-conscience.

— Si on me disait qu’ils sont sous l’emprise d’une secte, je le croirais, se dit la commissaire. Asseyez-vous ! Asseyez-vous ! Polo, fais-les s’assoir ! De force s’il le faut !

L’inspecteur s’interpose entre les deux suspects et tendant les bras, réussit à les écarter l’un de l’autre. L’homme est plus véhément et résistant, mais Paul Holo parvient à s’imposer, jouant de sa grande taille et d’injonctions autoritaires répétées. Petit à petit, le calme revient. Les deux coupables présumés sont assis côte à côte. Ils se tiennent les mains et se regardent intensément. On pourrait croire qu’ils communiquent entre eux, par télépathie. La commissaire remonte ses manches.

— Bien ! Je reprends. Selon vos déclarations, vous avouez chacun avoir

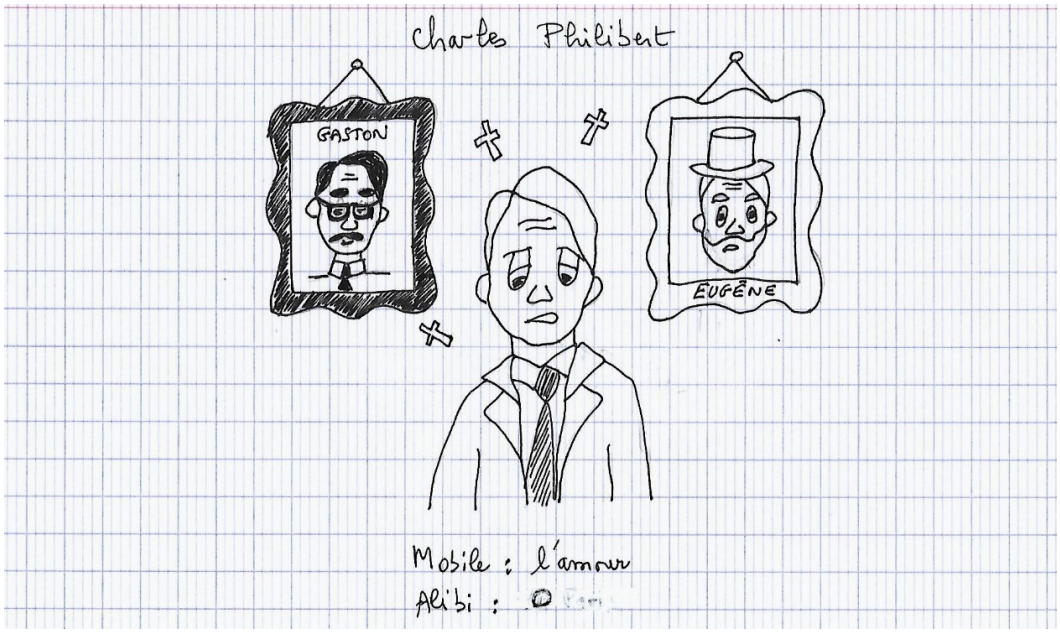
tué un ouvrier polonais de la pépinière Morvan-Blanc dont nous connaissons désormais le nom : Monsieur Adrian Ryczack. Confirmez-vous vos précédentes déclarations ?

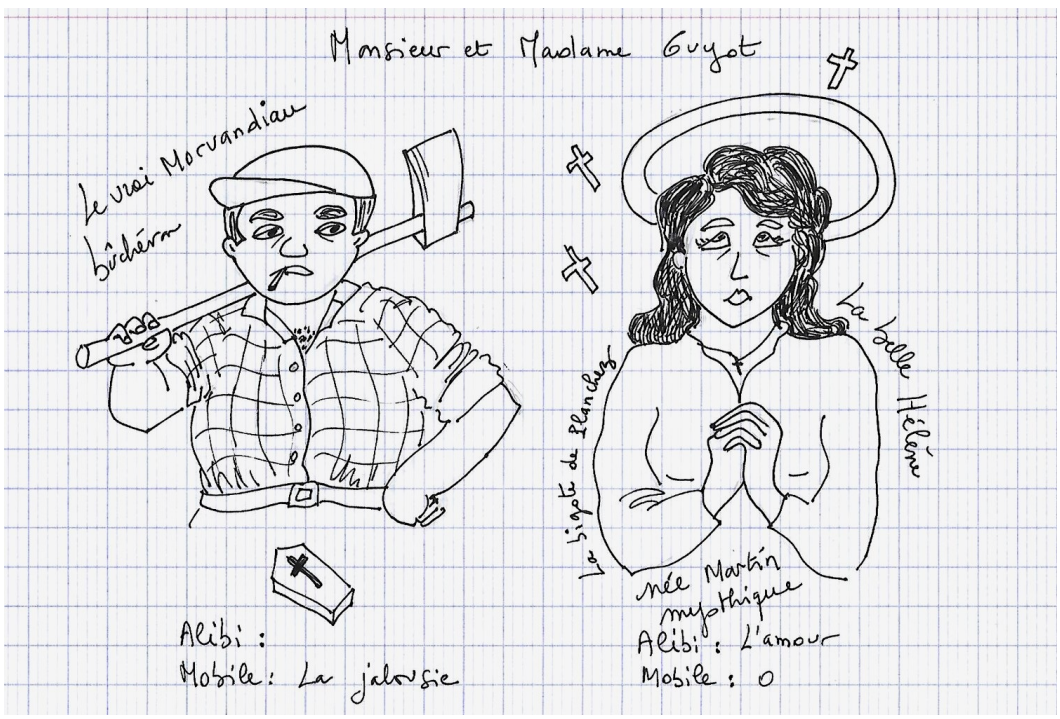
Chacun validant sa version, Josiane poursuit.

— Après avoir tué Monsieur Ryczack, vous déclarez avoir maquillé le corps pour l'expédier en lieu et place d'un sapin de Noël, à la joaillerie Philibert à Paris. C'est bien beau, mais moi, ce que je crois c'est que vous êtes complices et avez agi ensemble. Comme dans votre tête, vous ne faites qu'un, vous refusez cette évidence, mais je pense qu'avec une reconstitution, la vérité éclatera comme une évidence. Je suis désolée pour vous, mais je vous garde en cellule tous les deux, en tant que coupables du meurtre de Monsieur Adrian Ryczack.

À cet énoncé, les deux tourtereaux ne réagissent toujours pas, perdus dans leur communion intérieure, inaccessibles au reste du monde, murmurant pour eux seuls.

— Devant le divin, nous déclarons que nos âmes ne se sépareront jamais…


Charles Philibert
GASTON
EUGÈNE
Mobile : l'amour
Alibi : 0


Monsieur et Madame Guyot
Le vrai Morvandiau bûcheron
La belle Hélène
La bigote de Planchez
née Martin mysthique
Alibi :
Mobile : La jalousie
Alibi : L'amour
Mobile : 0

Tuer par amour

— Tuer par amour. Quel grand classique ! On n’en sort pas de ces schémas éternels, soupire la commissaire.

Paul Holo, qui a fini par retrouver ses facultés respiratoires, confirme.

— O… Oui, mais quand même, j... jamais je n’aurais imaginé Charles Philibert en m... meurtrier. S’il n’avait pas avoué… Que risque-t-il, à votre avis ?

— Avec un bon avocat, il plaidera un geste d’amour irrationnel. Les jurés peuvent être sensibles au passé douloureux des deux amants, tous les deux écrasés par un père ou un mari dominateur. En général, la cour tient compte du contexte propice à un acte désespéré. Elle prend aussi en considération la personnalité du ou des accusés. Ça peut l’inciter à une certaine indulgence, mais dans notre affaire, il y a eu un mort qui, lui, n’a rien à voir dans cette histoire. C’est un cas assez rare d’ailleurs, le mort étant d’habitude plutôt la personne qu’on aime ou alors celle qui empêche l’amour de s’exprimer. Et ce n’est pas parce que le mort est un migrant sans papiers qu’il a moins d’importance. Cet aspect aura certainement un impact très négatif le jour du procès. Mais nous n’en sommes pas encore là. Nous devons procéder à un interrogatoire en règle des deux prévenus, pour lever toutes les zones d’ombre qui restent en suspens et surtout, répartir les responsabilités entre les deux amants. On va commencer tout de suite par Charles Philibert. Je le sens à point pour tout déballer. Pas question de le laisser se reposer et préparer ses réponses.

Le bijoutier, encadré de deux policiers, entre à nouveau dans la salle d’interrogatoire. Ses rares cheveux en bataille, le visage gris et l’air chiffonné, le prévenu fait pitié. Il se laisse tomber sur la chaise qui lui est présentée. Son air de chien battu a un côté agaçant. Après tout, s’il a tué, il doit assumer son geste.

— Monsieur Philibert, nous allons reprendre dans le détail votre emploi du temps et vos faits et gestes durant les deux jours de lundi et mardi derniers. Soyez précis. Puisque vous avez renoncé à votre droit de vous faire assister par un avocat, je vous rappelle que tout ce que vous allez dire va être consigné et pourra être utilisé contre vous. C’est compris ?

Le bijoutier ayant acquiescé d'un signe de tête, l'interrogatoire peut commencer. Paul Holo est bien décidé à ne rater aucune seconde de cette audition. Il s'est placé, un peu sur le côté, de façon à pouvoir bien observer les moindres mimiques du joaillier. Ce dernier toussote pour éclaircir sa voix avant de commencer.

— La dernière fois que nous nous sommes vus à Paris avec Hélène, j'ai compris que son mari se montrait de plus en plus désagréable avec elle. Il devenait même odieux, en l'affligeant de surnoms humiliants comme « la bigote de Planchez » ou « ma pauvre grenouille » …

— ? ? ?

— « Ma pauvre grenouille », pour faire allusion au bénitier !

— Ah, oui ! Je vois. Poursuivez, s'il vous plaît.

— Je voyais bien qu'Hélène souffrait beaucoup du dédain de son mari ; elle essayait très courageusement de prendre sur elle pour ne rien montrer de son chagrin. C'est à partir de là que je me suis dit que cela ne pouvait plus durer. Je n'avais que trop attendu pour agir. Il avait dépassé les bornes.

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je savais que Gaspar Guyot était en difficulté financière. Hélène m'avait tout raconté : ses magouilles vis-à-vis du Fisc et de la législation sociale. Je savais que s'il ne réussissait pas sa saison de sapins, il risquait de perdre son entreprise. Hélène accepterait peut-être alors de demander le divorce.

— C'est alors que vous avez eu l'idée de monter tout un stratagème pour lui nuire ?

— Oui. Je savais qu'il faisait travailler une main-d'œuvre non déclarée, des gars des pays de l'Est, mal logés dans des baraquements tout juste chauffés et manquant cruellement d'hygiène. Je me suis dit qu'en attirant la police dans la pépinière, à un moment où toute cette main-d'œuvre travaille au noir, cela en serait fini pour lui. L'entreprise serait fermée, la saison terminée. Gaspar serait ruiné et condamné à faire de la prison.

— Mais pourquoi tuer un innocent ?

— Ce n'est pas ma faute. C'est un mauvais concours de circonstances. Lundi soir, j'ai pris ma voiture pour venir à l'entreprise. Je voulais voir Hélène pour lui proposer de quitter son mari et venir habiter chez moi. Je voulais aussi, en étant sur place, trouver une idée pour attirer la police, chez

Morvan-Blanc. En fait, j'avais prévu d'incendier l'un des baraquements et j'avais pris avec moi de quoi allumer le feu. Je faisais le tour des chalets, mon bidon d'essence à la main, lorsqu'un des migrants qui fumait une cigarette dehors m'a surpris. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai paniqué. Je me suis jeté sur lui et je l'ai étranglé.

— Avec quoi ?

— Euh… Avec ma ceinture. C'est tout ce que j'avais sous la main.

— Ensuite ?

— Je… J'ai eu peur qu'on me soupçonne. Je me suis dit qu'il fallait que je trouve un moyen de détourner l'attention. Il fallait que je devienne une victime pour que la police aille chercher ailleurs son coupable. C'est là que j'ai eu l'idée de mettre le corps dans une des caisses qui attendaient d'être livrées chez moi le lendemain. Je me suis dit que vous penseriez alors à une vengeance ou à l'œuvre d'un sadique… J'ai pensé que ce mort allait vous amener droit chez Morvan-Blanc, ce qui était mon objectif de départ.

— Et pourquoi avoir pris le temps de maquiller le mort en sapin de Noël ?

— Pour vous orienter sur un meurtre prémédité et que vous alliez chercher l'assassin parmi des hommes du cru qui connaissent le maniement de ce genre de machines. Mais je ne pensais pas que vous pourriez accuser Hélène. Jamais de la vie. Une femme n'a pas la force physique pour manipuler un corps d'homme. Ça ne tient pas. Hélène n'y est pour rien. Je vous le répète. Elle n'était pas au courant. C'est moi qui ai tout organisé, seul.

— Et, une fois la caisse fermée, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis assuré que je n'avais rien laissé traîner derrière moi et j'ai repris ma voiture pour rentrer. Par l'autoroute et de nuit, il faut tout juste trois heures. Je suis rentré chez moi et me suis couché, sans trouver le sommeil. Le lendemain, j'étais à la boutique lorsque les caisses ont été livrées. La suite, vous la connaissez.

— Avez-vous vu et échangé avec Hélène Guyot, lorsque vous étiez à la pépinière ?

— Non. Quand je l'ai appelée pour lui dire que je souhaitais venir la voir et parler avec elle, elle a prétexté qu'elle était épuisée, qu'elle avait un début de grippe et qu'elle serait couchée de bonne heure.

— Bien ! Avez-vous quelque chose à ajouter à votre déposition, Monsieur

Philibert ?

— Non, si ce n'est que je suis prêt à assumer mes actes. Je me suis senti heureux et soulagé quand Hélène m'a appris la mort de son époux. Il ne pourra plus nuire. Ma chère Hélène est désormais en sécurité et libérée de son bourreau.

— Mais pas libre pour autant si elle est reconnue coupable.

— Elle n'est coupable de rien, je vous l'ai dit et redit !

— Les juges auront peut-être un avis contraire et estimeront que c'est elle qui vous a poussé à commettre ce crime.

— Mais non, mais non…

— Fin de l'entretien. On va vous ramener en cellule, Monsieur Philibert. S'il vous plaît…

Lorsqu'Hélène Guyot entre à son tour dans la salle d'interrogatoire, le silence revient. Plus fière que son jumeau spirituel, la veuve se veut digne. Le visage fermé et le regard absent, elle semble constamment en méditation intérieure. Le mysticisme qui la caractérise dénote avec son apparence de solide agricultrice morvandelle.

— Cette femme est décidément habitée d'une double personnalité, se dit la commissaire.

Invitée à s'assoir après avoir entendu l'énoncé de ses droits, la veuve, le regard probablement perdu aux fins fonds de son imaginaire, attend passive et fatiguée.

— Madame Guyot, vous avez déclaré avoir tué Monsieur Ryczack, employé de votre mari, et l'avoir, seule, placé dans une caisse destinée à être livrée à la bijouterie Philibert, place Vendôme à Paris. Vous confirmez vos déclarations ?

— Oui

— J'ai besoin que vous me décriviez très exactement comment tout cela s'est passé. Je vous écoute.

— …

— Madame Guyot, ce n'est pas votre intérêt de rester silencieuse. Ce n'est pas non plus l'intérêt de votre… ami, de votre… frère, de votre… amant peut-être ? Si vous entravez la découverte de la vérité, cela se retournera indubitablement contre vous. Je vous invite à coopérer. De toute

façon, nous finirons par tout découvrir ; soyez-en sûre. Alors, autant nous faire gagner du temps. Je répète ma question : comment en êtes-vous venu à étrangler Monsieur Ryczack ?

La veuve se résout à répondre.

— Ce… Ce n'était pas prémédité. Mon mari s'est absenté le lundi pour aller couper le sapin destiné à l'Élysée. C'était une opération délicate. Il voulait superviser l'abattage pour que tout se passe bien. Je savais qu'il ne rentrerait pas de bonne heure, car il avait au moins deux heures de route pour rentrer à la maison. À sa demande, j'avais surveillé le conditionnement des sapins et le changement d'équipe de l'après-midi. Je revenais vers les bureaux, en longeant les chalets des ouvriers lorsque l'un d'entre eux m'a attrapée et attirée vers le cabanon où on range les vieux outils… Il… Il était comme fou. Il a essayé de me déshabiller, je me suis débattue. J'ai attrapé une pelle et l'ai assommé, mais je n'ai pas frappé suffisamment fort et je l'ai vu tenter de se relever. J'étais derrière lui. Je ne savais pas comment m'en sortir. J'ai vu de la corde à lier sur le sol. Je l'ai saisie et, alors qu'il était encore à genoux, je lui ai serré le cou très fort jusqu'à ce qu'il ne se débatte plus. C'était de la légitime défense, je vous jure !

— Vous dites : de la corde à lier ?

— Oui. C'est qu'on utilise pour lier les sapins avant expédition. Soit on les lie, soit on les emmaillote dans un filet. Ça dépend.

— D'accord. Et ensuite ?

— Ensuite, je me suis dit qu'il fallait que je me débarrasse du corps. Je devais attendre le milieu de la nuit. C'est là que j'ai pensé que tout ce qui était arrivé n'était peut-être pas le fruit du hasard, mais un signe du destin. C'était l'occasion de me débarrasser de mon mari qu'une telle histoire, en plus de tous les ennuis qu'il accumulait déjà, finirait par achever. J'aurais alors pu demander le divorce et rejoindre Charles. Je ne pensais pas qu'il se suiciderait. Je vous assure. Je voulais aussi faire porter les soupçons sur le concurrent direct de mon mari, Jules Sapine. Celui-là mérite d'aller en enfer. Il nous mène la guerre depuis si longtemps. Tous les coups bas sont permis et ça dure depuis l'école primaire. C'est une véritable vermine.

— Vous pouvez préciser votre pensée ?

— Je me suis dit que vous alliez diriger vos soupçons sur quelqu'un qui en voulait à mon mari et qui connaissait bien le maniement des cabines de

flocage. Pour moi, c'était évident. Enfin, si c'est moi qui avais mené l'enquête, c'est ce à quoi j'aurais pensé tout de suite…

— Merci, Madame Guyot pour vos bons conseils, mais justement, ce n'est pas vous qui menez l'enquête, mais moi.

Vexée, la commissaire met un terme à l'entretien et fait reconduire la veuve en cellule.

— N… Nous avons les aveux des prévenus. Ils reconnaissent tous les d… deux avoir tué p… pour libérer leur amour secret, mais chacun avec d… des versions d… différentes. À votre avis, Madame, lequel d… des d… deux dit la vérité ?

— Lequel des deux ? Tu crois vraiment aux déclarations des jumeaux ? C'est cousu d'incohérences.

— Oui, b… bien sûr. Ils s'accusent chacun p… pour sauver l'autre.

— Dans ce cas, l'un des deux devrait dire la vérité et avoir un récit qui tient la route. Alors que là, franchement, j'ai du mal à croire à ces deux versions. Pour moi, aucune n'est crédible.

— P… Pourtant, les horaires c… collent. C'est un peu t…tordu j'avoue, mais ils ont t… tous les deux un b… bon mobile. Personnellement, j'aurais tendance à penser q… que c'est la femme q… qui a agi et q… que le bijoutier s'est accusé à sa place. Elle a une personnalité forte, bien q… qu'un peu illuminée. Lui, au c… contraire, est d'un tempérament faible.

— Tu as peut-être raison, Polo. Un point me chiffonne malgré tout et il nous faut encore creuser. Rappelle-toi de cette règle N°1 : C'est à travers le doute qu'on arrive à la vérité. Je l'aime bien cette règle, car je me sens proche de son auteure. Figure-toi qu'elle s'appelle Denise Bombardier.

— Trop d…drôle ! C'est une c… cousine ?

— Peut-être. Une lointaine cousine canadienne dans ce cas. Elle a animé des émissions de télévision et a écrit plusieurs romans. Une femme de caractère.

— C… Comme vous alors ?

— Si tu le dis. Où est mon cahier ?

Mickaël Baker, le bottier

Alibi : bowling à Paris
Mobile : 0

Monsieur Dhiani, diamantaire

Alibi : A Anvers avec sa femme
Mobile : l'argent

Jules Sapine

Alibi : chez lui avec sa femme
Mobile : la concurrence
la rivalité

Hubert Auriban

Alibi : Problème palerić/Patron
Mobile : L'exploiteur.

Le petit chemin boueux

— Allo ? Max ? Tu te souviens de mon mort déguisé en sapin ?

— Oui, ma belle. Ce n’est pas tous les jours que je vois ça. Alors, tu parles, je m’en souviens !

— Tu as écrit dans ton rapport, et je l’ai noté dans mon cahier, que la strangulation avait eu lieu ailleurs que dans la cabine de flocage et avec un lien particulièrement agressif, ayant laissé de fortes entailles dans la peau du cou. C’est bien ça ?

— Ouais, c’est ça. Le cou portait de nombreuses griffures dont certaines étaient profondes.

— Est-ce imaginable que l’assassin se soit servi d’une ceinture pour étrangler la victime ?

— Ah, non ! À moins d’avoir une ceinture en métal, type ceinture cartouchière, comme les portent certains punks. Tu vois ce que c’est ?

— Non, mais ce n’est pas du tout le style de mon client. Et avec de la ficelle à lier les sapins ?

— Encore moins. Que la ficelle soit en corde naturelle ou en plastique, les marques seraient beaucoup plus homogènes. Non, ça ne colle pas.

— C’est bien ce que je craignais. J’ai donc en cellule et sur les bras deux faux assassins et le vrai, lui, est toujours dans la nature. Ça m’éneeeeeerve !

— Désolé Josy. J’aurais aimé te faire plaisir, tu le sais.

De retour dans son bureau, la commissaire, loin de s’avouer vaincue, déclare avec vigueur.

— Puisque c’est ainsi, nous allons contourner le boulevard que l’on nous déroule sous les pieds et nous allons plutôt passer par le petit chemin boueux !

Paul Holo relève la tête, inquiet de ce qui ressemble à une déclaration de guerre, pire : à un départ en croisade. Il commence à bien connaître sa patronne et sait qu’avec ce ton décidé et combattif, c’est un tank de l’armée soviétique qui se met en route. Rien ne l’arrêtera. La commissaire a remarqué l’air interrogatif de son inspecteur.

— C’est du chinois, Polo. T’inquiètes. Le boulevard que nos deux tourtereaux nous ont déroulé sous les pieds était trop beau. Il ne nous mène

nulle part et surtout pas à la vérité. Le chemin vers la vraie histoire telle qu'elle s'est passée, on va le trouver même s'il nous faut mettre les pieds dans la boue. J'ai la preuve que notre paire de jumeaux nous a menti. Ni l'un ni l'autre n'ont pu tuer le polonais.

— Ah, b… bon ! On les libère alors ?

— Pas si vite. Ils nous ont menés en bateau. Alors, on va les laisser passer la nuit en cellule. Ça les fera réfléchir. Nous allons devoir tout reprendre à zéro, Polo. Bon sang de bonsoir ! Moi qui pensais en avoir terminé avec cette affaire…

Paul Holo lui aussi est déçu. Il aurait bien posé quelques jours de congé. Il y pense depuis un moment et le formulaire de demande est déjà là, sur son bureau, prêt à être rempli. Heureusement, l'espoir le porte et lui donnerait presque des ailes. Ses timides tentatives de rapprochement de la belle Marianne n'ont pour l'instant pas été éconduites. La timide vendeuse de la joaillerie Philibert n'a pas l'air si farouche que cela, finalement, et l'inspecteur Holo se verrait bien lui proposer une sortie. Un cinéma ? Un restaurant ? Une ballade sur les quais de Seine ? Il n'y a que l'embarras du choix à Paris. Ce projet réjouit le jeune homme, mais il se demande bien comment aborder le sujet. Marianne le voit sûrement en implacable justicier. Peut-être qu'il lui fait peur, peut-être qu'elle lui en veut d'avoir arrêté son patron… Comment faire pour qu'elle le regarde en homme et non en policier ? Lui offrir des fleurs ? Non, pas des fleurs. Leur langage est bien trop compliqué. Et s'il se trompait ? Cela pourrait compromettre ses plans. Il pourrait lui offrir des chocolats. Oui, mais, si elle n'aime pas… Tout ça lui paraît bien compliqué. Il faudrait qu'il se fasse conseiller peut-être. Ce serait dommage de tout gâcher à cause d'une maladresse.

— Voilà ce que je te propose, Polo. Ouh, ouh… Tu es avec moi Polo ?

— E… Euh, oui, oui ! E… Excusez-moi, Madame. J… Je vous écoute.

— Alors, voilà ce que je te propose. On se commande des pizzas et des bières et on remet à plat nos informations. Il y a forcément quelque chose qui nous a échappé. Nous nous sommes laissé aveugler par notre couple d'illuminés et nous sommes passés à côté de détails capitaux, j'en suis sûre.

— D… D'accord, Madame. Q… Quatre saisons comme d'habitude ?

Le verre de bière à la main, la commissaire dégage une feuille vierge du

paperboard pour y lister les assassins potentiels. Chacun est noté d'une couleur différente.

— Si nous excluons nos deux loustics illuminés, que nous reste-t-il ? Je t'écoute, Polo.

— Et b… bien, il y a Jules Sapine, le p… producteur de sapins et c… concurrent principal de G… Guyot. Il y a le diamantaire belgo-indien : Monsieur Dhani. On peut inscrire Mickaël Baker, le b… bottier ami de Charles Philibert et je vois aussi Georges Albana, le président de l'association des c… commerçants de la place Vendôme et c… concurrent de Charles Philibert. Est-ce q… qu'on met sur la liste des suspects Hubert Auriban, le bras droit de G… Gaspar G… Guyot ?

— Oui, oui. Ne négligeons aucune piste. Moi, je rajouterais aussi Joseph et Marianne, les employés de Charles Philibert.

— A… Ah bon ! Vous c… croyez ?

— Ne négligeons rien, Polo, et procédons par élimination. Jusqu'à présent, cela nous a toujours réussi. Qui rayerais-tu ?

— Moi, Madame, j'enlèverais Joseph et Marianne. Ils n'ont p… pas de mobile. Cette affaire risque au c… contraire de leur faire perdre leur job. Ils ont tous les deux un alibi pour la nuit du c… crime. Cela a été c… confirmé.

— Je suis d'accord. Qui éliminer d'autre, Polo ?

— Hubert Auriban. Q… Quel serait son mobile ? Prendre la place de son p... patron ? C'est un homme d'un premier abord qui peut sembler prétentieux, mais il est apprécié dans l'entreprise pour sa gentillesse et son c… calme. Il n'avait pas de problèmes avec G… Gaspar G… Guyot. Bien au contraire. Il vient de se marier et va même être bientôt p… papa. Je ne pense pas, non plus, qu'il avait des vues sur sa patronne, vu la d… différence d'âge.

— Tetetetete ! ! ! ! Pas d'a priori. Je connais des hommes jeunes qui n'ont qu'une envie : retrouver une mère dans la femme qu'ils épouseront. Si elle a vingt ans de plus, mais un généreux balcon, une belle paire de fesses ou un bon compte en banque comme Madame Guyot, ça peut le faire. Tu n'as jamais entendu parler des femmes cougars ? Comment crois-tu qu'elles plaisent ?

— On le g… garde comme suspect, alors ?

— Hum ! Non. Si Hubert II, Monsieur Auriban, n'a pas un alibi en béton,

il n’a pas non plus de mobile sérieux. Éliminons-le et passons plutôt à Jules Sapine.

— Alors lui, il a un mobile. En éliminant G… Gaspar G… Guyot, il supprime son c… concurrent numéro un.

— Exact, Polo. Il connaît l’exploitation ; il sait manipuler la cabine de flocage. Tout cela n’est qu’un jeu d’enfant pour lui. Il est grand et fort. Il a pu agir seul. En revanche, je me souviens qu’à l’interrogatoire, il a eu l’air réellement étonné d’apprendre qu’il y avait eu mort d’homme et il a même parlé de sa phobie du sang. Il ne savait pas que la mort avait eu lieu par strangulation. Brut de décoffrage comme il est, je le vois mal simuler. Sa femme a confirmé son alibi. Ça vaut ce que ça vaut, mais bon. Je ne le vois pas dans le costume de l’assassin. Et toi, Polo, qu’en dis-tu ?

— Je vous r… rejoins, Madame. Ce p… personnage est très antipathique, mais cela ne fait pas de lui un assassin !

— Bien dit !

— À l’école de p… police, on nous a appris à nous méfier de nos émotions. L’intuition, c’est utile et il faut en tenir c… compte, mais jusqu’à un certain point et surtout, ne pas tomber dans les c… clichés. Les méchants ne sont pas tous noirs et pauvres !

— Exact, Polo. Alors, passons à Monsieur Dhani. Ce diamantaire de renom a de bonnes raisons d’en vouloir à Charles Philibert puisque ce dernier a contribué à le ruiner. Cependant, il n’a aucun lien avec l’entreprise Morvan-Blanc. Il nous a déclaré être aujourd’hui plus préoccupé par la recherche d’une solution pour sauver son atelier de diamantaire que par un désir de vengeance.

— En plus, j’ai épluché ses appels et ses mails sur six mois. Je n’ai rien t… trouvé de louche. Et sa femme a c… confirmé qu’il a passé la nuit de lundi à mardi avec elle. Je c… crois q… qu’on peut l’éliminer lui aussi des suspects.

— OK, Polo ; je te suis. Passons à Mikaël Baker, l’ami proche de Charles Philibert. Notre bottier de luxe a un bon alibi. Il jouait au bowling avec des amis lorsque le meurtre a eu lieu.

— Et puis, il n’a p… pas de mobile.

— A priori, non. En tout cas, nous n’en avons pas identifié.

— Vous ne voulez pas le r… retirer de la liste des suspects ?

— Ce qui me plaît chez lui, c'est qu'il connaît à la fois Charles Philibert et la pépinière Morvan-Blanc. Et ça, c'est intéressant. Ça fait un lien entre les deux, tu comprends ? Je pense depuis le début que c'est ce lien, si nous le trouvons, qui nous mènera au coupable. Je n'ai jamais cru au hasard et je ne compte pas commencer. Rappelle-toi, au tout début de cette enquête, lorsque nous avons visionné les vidéos de la foule qui observait nos allées et venues à la joaillerie Philibert, nous avons remarqué que le bottier était particulièrement présent et attentif. Il s'en est tiré en justifiant sa présence par son amitié pour Charles Philibert, mais nous a-t-il dit la vérité ? Je pense que nous devons creuser de ce côté-là. Ce personnage au look improbable n'est pas net, si tu veux mon avis.

— Vous voulez que j'épluche ses c… comptes b… bancaires, ses relevés téléphoniques, etc., etc. ?

— Oui, Polo, nous devons en savoir plus sur lui. Je te laisse faire. Et d'ailleurs, dans le même ordre d'idée, il y en a un autre qui connaît également le bijoutier et le producteur de sapins, c'est notre cher président : Georges Albana ! Si on réfléchit bien, il a été en contact avec tous les protagonistes, à commencer par Charles Philibert, mais aussi Hélène Guyot, née Martin, et Gaspar Guyot. Il est même allé à l'école avec ces deux derniers. Ça, c'est vraiment intéressant, mon petit Polo.

— Si je r… relis nos notes, Georges Albana a dit q… qu'il n'était pas à Paris lorsqu'on a découvert le mort à la bijouterie de la place Vendôme.

— Oui, mais, est-ce qu'on lui a demandé où il était au moment du meurtre ? De mémoire, non. Ça mérite d'être vérifié. Il nous faut creuser un peu dans le passé. Plus on aura de cartouches lorsque nous l'interrogerons, mieux ce sera. Toi, Polo, tu vas te rendre à l'école de Planchez-en-Morvan. Avec un peu de chance, tu peux retrouver des archives et même la directrice ou les enseignants de l'époque. Monsieur Albana nous a dit avoir été pensionnaire à Planchez-en-Morvan entre ses neuf ans et ses seize ans. Ça devrait être facile de trouver des informations. Interroge Monsieur le Maire aussi. On ne sait jamais.

— OK, Madame, mais vous vouliez aussi que j'épluche les c… comptes et les téléphones de Monsieur B… Baker. Je ne peux pas t… tout faire.

— Je préfère que tu files à Planchez. Mais d'abord, je vais cuisiner cette chère Hélène Guyot, née Martin.

L’interrogatoire de la suspecte ne donne pas grand-chose. Elle reconnaît que Georges Albana et elle étaient proches, faisant partie de la même bande de copains, lorsqu’ils étaient au collège. Elle admet qu’« il lui tournait autour, mais pas plus que les autres » ! Elle avoue n’avoir jamais eu d’attirance pour ce garçon maigrichon qui ne savait pas énoncer une phrase complète sans tousser. « Alors, une déclaration d’amour, certainement pas ! Il aurait été ridicule. » En plus, il ne fréquentait pas l’église et n’était pas un Morvandiau de souche. Aux yeux de son père (mais aussi aux siens), il n’avait aucune chance. Concernant Mikaël Baker, le bottier de la place Vendôme, la belle Hélène est peu loquace. Elle semblerait même plutôt dédaigneuse, lui reprochant d’être trop souvent « collé » à son voisin bijoutier.

— Il est toujours en train de s’inquiéter pour Charles. Il le materne, pire qu’une poule.

— Vous n’avez pas l’air de le porter dans votre cœur. Pourquoi ?

— Vous avez vu le personnage ? Fagoté n’importe comment, maniéré au possible, on voit bien qu’il est attiré par les hommes.

— Vous pensez qu’il était amoureux de Charles ?

— Oui.

Josiane Bombardier n’avait pas imaginé une telle situation. Mais maintenant qu’elle y réfléchit, elle trouve dans ce schéma une certaine logique. En faisant livrer un mort à la joaillerie Philibert, Mikaël Baker fait porter les soupçons sur l’entreprise Morvan-Blanc, espérant ainsi éliminer celle qu’il considère comme trop intrusive dans la vie de Charles, c’est-à-dire Hélène Guyot. En même temps, il sait que son ami Charles va être déstabilisé et affaibli par cette affaire, ce qui lui donne l’occasion de « voler » à son secours et le prendre encore plus sous son aile protectrice. Il espère récupérer ainsi celui qui sait faire battre son cœur. Pourquoi pas ? Ça tient la route. Ce qui paraît moins évident, c’est la façon dont le bottier a tué ce pauvre Polonais. Son alibi, à l’heure présumée du crime, a été vérifié. Il était au bowling à Paris, avec des amis qui ont confirmé. Il ne serait quand même pas allé jusqu’à payer quelqu’un pour tuer ? Non, nous ne sommes pas dans une série Télé, tout de même ! Un peu de sérieux ! Et si le bottier avait trouvé un endroit pour mettre le cadavre au froid en attendant de

pouvoir le dissimuler dans la livraison ? Oui, mais dans ce cas-là, Mikaël Baker aurait quand même eu besoin d'être sur place, à Planchez-en-Morvan les heures précédant le départ des sapins. La mise en caisse a forcément eu lieu dans la nuit du lundi au mardi. Nous en revenons à la même impossibilité. Cette piste ne fonctionne pas. Josiane regrette que son adjoint ne soit pas à ses côtés. C'est tellement plus facile d'échafauder ou démolir des hypothèses ensemble. Josiane, perplexe, conclut malgré tout qu'elle doit encore approfondir. L'examen des relevés l'aidera peut-être à y voir plus clair. Inutile de rendre visite tout de suite au bottier. Mieux vaut accumuler les preuves ou, à minima, les éléments troublants pour gagner en pertinence dans les questions et déstabiliser l'adversaire. Stoppant là son interrogatoire avec Madame Guyot, elle regagne son petit bureau, réfléchissant toujours à ce scénario encore trop scabreux. Heureusement, les informations attendues sont déjà arrivées. Autant s'y mettre tout de suite.

Du côté de Paul Holo, après la déception de voir s'éloigner sa sortie romantique avec Marianne, le glanage d'informations sur place se révèle bien plus riche. Il a hâte de communiquer le fruit de ses recherches à sa patronne, d'autant qu'il a dû se battre et parfois même ruser pour obtenir des informations. Il l'appelle, tout excité.

— Pour q… que vous compreniez, Madame, il faut remonter assez loin dans le passé familial de Georges Albana. La grand-mère p… paternelle est décédée peu après la naissance du p… père du petit Georges. C'était en 1905. Le grand-père, q… qui était déjà propriétaire de la joaillerie Albana de la place Vendôme, très occupé par ses affaires et seul, a dû rechercher une nourrice p… pour son enfant. À l'époque, les femmes morvandelles avaient la réputation d'être de bonnes allaitantes.

— De bonnes allaitantes ? Mais on dirait que tu parles de vaches !

— D… Désolé, Madame de vous choquer, mais c'est p… pourtant le terme q… que mes interlocuteurs ont employé. Le grand-père, donc, a trouvé une Morvandelle prête à venir à P… Paris pour donner le sein à son fils. La plupart des parents q… qui se heurtaient au même problème envoyaient plutôt leur progéniture dans le Morvan. Les enfants q… qu'on envoyait là-bas, on les appelait les « Petits-Paris ». Savez-vous c… combien il y en a eu ?

— Aucune idée, mais je sens que tu vas me le dire.

— Figurez-vous q… qu'il y en a eu plus de cinquante mille jusqu'à la Grande Guerre.

— Waouh ! Impressionnant. Tu es en train de me faire un cours d'Histoire, avec un grand I !

— Vous vous moquez !

— Mais non. Ce que tu me racontes est passionnant. Continue, Polo et ne fais pas attention à mes boutades. C'est pour me détendre les neurones. Elles chauffent quand je fais du sur-place, tu comprends ?

— Bon ! Alors je reprends. Les Morvandelles q… qui acceptaient de venir à Paris gagnaient bien mieux leur vie. C'est ce q… qui les motivait à monter à la c… capitale. Et puis, q… quand les parents avaient les moyens, ils évitaient ainsi à leur enfant de mourir de froid dans cette région particulièrement rude en hiver. Le grand-père Albana, veuf et seul, a donc fait monter la nourrice, avec q… qui il s'est c… consolé de son veuvage. Même s'il ne l'a jamais épousée, ils sont restés en c… couple jusqu'à la fin de leur vie.

— Donc ?

— D… Donc, le père de Georges Albana était un « Petit-Paris » et le fiston a fait l'objet de moqueries de la part de ses c… camarades, tout le temps q… qu'il est resté là-bas. Comme il avait aussi des problèmes de santé, q… qu'il était rachitique et pris des bronches, il était l'objet de railleries et plutôt isolé du groupe. En plus, il était acnéique et ça je sais combien c'est lourd à porter pour un jeune g… garçon q… qui n'a q… qu'une chose en tête, à cette époque de sa vie : plaire aux filles. J'en ai à titre personnel suffisamment souffert ! Ces informations m'ont été fournies par d… deux enseignants q… que j'ai p… pu rencontrer. J'ai eu d… du mal à les faire p… parler au début ; ils se méfiaient, mais j'ai réussi à les amad… douer et après, je ne pouvais p… plus les arrêter. Ils se souviennent d'un garçon renfermé et plutôt d… difficile. Une des anciennes maîtresses d… d'école a même b…. beaucoup insisté sur la t… taciturnité du petit Albana.

Imaginant la moue interrogative à tendance moqueuse de sa patronne, l'inspecteur prend les devants.

— J'ai fait r… répéter l'institutrice. Moi non plus (et toc !), je ne c…

connaissais pas ce mot. Je me suis senti bien mal à l'aise du c… coup.

— Ah bon ! Ça existe la taciturnité ? Première nouvelle ! Des mots, la langue française en compte tellement. Je crois que l'on atteint les trente-cinq mille mots d'après mon Petit Larousse. Alors, comment veux-tu qu'on n'en découvre pas de nouveaux tous les jours ! Après tout, les policiers n'ont jamais eu la réputation d'être des grands littéraires. Et sinon, qu'as-tu appris sur ses relations avec Hélène Martin et Gaspar Guyot ?

— D… D'après ce q… que l'on m'a dit, le Gaspar était l'un des plus virulents à son encontre. Issu du c… cru, Morvandiau depuis plusieurs générations, il l'a toujours traité d'étranger. On m'a même raconté q… qu'une fois, il avait organisé la mise à sac du dortoir des garçons et s'est arrangé pour faire accuser Georges Albana. Celui-ci a été exclu de l'école pendant d… deux semaines et s'est pris une bonne d… dérouillée de la part de son père. Q… Quant à Hélène Martin, tout le monde pense q… que Georges Albana était secrètement amoureux d'elle. Même q… qu'un jour il s'est bagarré avec deux petits c… cons q… qui lui avaient manqué de respect. Ce fut une bagarre mémorable, c… car, même s'il était plutôt malingre, il c… cognait sec et il a envoyé les deux garçons à l'hôpital. L'un d'eux était le fils du maire, alors vous pensez si ça a fait du bruit dans le village. Lorsque Georges Albana est reparti vivre avec son père à P… Paris, personne à Planchez ne l'a r… regretté.

— Hum ! Tout cela est captivant. Dans ce que tu me racontes, il y a matière à règlement de compte sur fond de rancœur. Je crois que nous avons maintenant suffisamment de billes pour aller voir ce cher Monsieur Albana.

Paul Holo est fier d'être ainsi complimenté par sa patronne. Cela n'arrive pas assez souvent, à son goût. Son manque de confiance en lui, lui fait ressentir, plus que les autres, le besoin d'être encouragé. Il sait qu'il a encore beaucoup de progrès à faire, des techniques à apprendre et de l'expérience à accumuler pour espérer devenir, lui aussi, commissaire de police. Il doit s'affirmer, comme l'ont encouragé ses professeurs. Il est bien d'accord, mais il lui faut composer avec sa timidité et son appréhension de devoir prendre la parole en public. Son bégaiement qu'il traîne comme un fardeau depuis l'enfance et qui a, malgré tout, tendance à diminuer avec le temps et toutes les heures passées avec les orthophonistes est un lourd

handicap. Les médecins ont expliqué l'origine de ce trouble par le choc émotionnel violent le jour où le petit Paul a appris qu'il était un enfant abandonné. Le traumatisme, associé à un sentiment de culpabilité et une perte de confiance, a bloqué la parole. Le petit Paul s'est alors renfermé. Face à des camarades moqueurs et des adultes maladroits, il a fini par s'isoler complètement. Sa famille d'accueil, aimante et dévouée, a été un soutien essentiel. Elle a été le fil qui a empêché l'enfant triste de tomber dans la dépression. Paul Holo leur sera, à jamais, reconnaissant. Même si un jour il a la chance de retrouver sa mère biologique, le lien avec ses parents d'accueil restera indéfectible. Aujourd'hui, encore, quand il sent la gêne l'envahir, Paul Holo repense aux paroles de sa mère : « *Si quelqu'un se moque parce que tu es bègue, réponds-lui que tu l'es moins que Napoléon ou encore Bruce Willis. Tu as le choix ; des bègues il y en a beaucoup plus qu'on ne croît et cela ne les empêche pas de réussir leur vie* ». Souriant intérieurement, le jeune inspecteur reprend.

— Et vous, de votre c… côté, il y a du nouveau ?

— J'ai été beaucoup moins productive que toi. Je crois bien que la piste de Baker va nous mener nulle part. Je ne vois pas comment, matériellement, il a pu organiser le crime et sa mise en scène. Cela ne colle pas avec son emploi du temps. Son alibi est béton.

— Les relevés n'ont rien d… donné ?

— Non. Je suis encore dessus, mais pour l'instant, je n'ai rien trouvé d'anormal. Si tu veux mon avis, nous avons intérêt à chercher en priorité du côté d'Albana. Prends le premier train pour Paris. Je t'attends pour rendre visite à Monsieur le Président. Ça va me permettre de bien préparer l'interrogatoire. Je pressens que l'animal va être coriace.

— D'accord Madame. J… J'arrive.

Par rapport à la bijouterie Philibert, la joaillerie Albana n'est située qu'à une centaine de mètres. Elle dispose d'une façade bien plus large que celle de Charles Philibert. Les décorations de Noël confèrent à la boutique un aspect féérique. Tout ici brille de mille feux pour impressionner le visiteur. De très belles pièces trônent dans les vitrines. Présentées sur des supports de velours, les pierres et les perles en deviennent encore plus précieuses. Une charmante hôtesse accueille les deux visiteurs dont la tenue vestimentaire

dépareille avec le luxe ambiant. À la vue de la carte de police, l'hôtesse perd légèrement son sourire.

— Je vais voir si Monsieur Albana peut vous recevoir. Si vous voulez bien vous assoir, dit l'hôtesse en montrant les deux fauteuils club de l'accueil.

— M… Merci, M… Mademoiselle, bégaye Paul Holo, intimidé par la jolie brune qui, à ses yeux, visiblement, ne compte pas pour des prunes.

Lorsqu'elle revient en indiquant que son patron est avec un client important et qu'il n'est pas disponible, la commissaire lui répond du tac au tac.

— Chère Mademoiselle, vous direz à votre patron que s'il ne peut pas nous recevoir maintenant, je me verrai contrainte de le convoquer au 36 quai des Orfèvres et là, il n'aura pas non plus le choix de l'heure.

— Très bien. Je reviens tout de suite.

Une femme, si apprêtée et soignée qu'il est bien difficile de lui donner un âge, s'approche des deux visiteurs. Elle porte sur elle quelques-uns des beaux bijoux proposés à la vente, dans la boutique. Calme et droite dans ses jolies bottes en cuir, jouant son rôle de représentation à merveille, elle dégage une autorité naturelle lorsqu'elle prend la parole.

— Bonjour. Puis-je faire quelque chose pour vous ? Je suis Madame Albana.

Josiane Bombardier se dit que cette femme qui articule si bien ses mots, sur un rythme approprié et qui sait si bien poser sa voix, doit avoir suivi des cours d'élocution ou faire du théâtre.

— Bonjour, Madame. Je suis la commissaire Bombardier et voici l'inspecteur Holo.

— Mon mari m'a parlé de vous. C'est vous qui enquêtez sur le mort que l'on a retrouvé chez notre collègue Philibert, un ouvrier polonais d'après ce que l'on nous a dit. C'est bien ça ?

— C'est ça, même si nous enquêtons surtout sur l'assassin.

— Oui, bien sûr. Excusez mon lapsus. Et vous avancez ?

— Oui, je vous rassure. Nous avons des pistes sérieuses, mais à ce stade de l'enquête je ne peux rien dévoiler. Comment savez-vous d'ailleurs que le mort est un ouvrier polonais de Morvan-Blanc ?

— Vous savez, entre commerçants sur la place, on se parle, y compris

entre employés. Les ragots vont vite. Je vous rappelle que mon mari est président de l'association des commerçants. Cela lui permet d'être au courant de tout. D'ailleurs, il m'a dit que vous aviez placé Charles Philibert et Hélène Guyot en garde à vue.

— C'est exact. Que vous a-t-il dit d'autre ?

— Que le pauvre Guyot s'était suicidé.

— Exact à nouveau. Décidément, Radio Place Vendôme fonctionne parfaitement. Vous connaissez Hélène Guyot ?

— Bien sûr. C'est elle qui nous livrait les sapins, avant que nous ne changions de fournisseur.

— Que savez-vous d'elle ?

— C'est une « pimbêche ». Quand nous avons décidé d'arrêter d'acheter ses sapins, elle nous a pris de haut, allant jusqu'à nous dire que, pour des bijoutiers de luxe, nous n'étions pas capables d'apprécier la qualité. Un comble ! Comme si elle avait l'apanage du bon goût, elle qui n'est finalement qu'une agricultrice. D'ailleurs, il n'y a qu'à regarder la façon dont elle s'habille, la pauvre. Il faut dire qu'à Planchez-en-Morvan, la mode, on a du mal à la suivre. Finalement, cela ne m'étonne pas qu'elle soit mêlée à cette histoire de meurtre. Avec son amant, ils forment un couple bizarre.

— Son amant ?

— Charles Philibert ! Tout le monde ici a bien vu leur manège. Si vous voulez mon avis, je trouve qu'ils ne sont pas nets, ces deux-là.

— Si vous le dites. Vous savez ; moi, je suis comme Saint-Thomas, je ne crois que ce que je vois.

Cette charmante conversation improvisée est interrompue par l'arrivée du patron de la boutique. Comme d'habitude, la menace d'une convocation au 36 a été efficace. Georges Albana apparaît, visiblement contrarié, mais s'efforce de faire bonne figure devant son personnel et sa femme. Condescendant, il invite les deux policiers à le suivre dans son bureau et fait signe à sa femme de rester dans la boutique. La commissaire, qui n'apprécie guère les manières de ce personnage prétentieux, aimerait attaquer aussitôt, bille en tête comme pour « en découdre ». Elle n'en fera rien, car elle sait bien que, pour respecter les règles de l'interrogatoire telles qu'enseignées à l'école de police, elle doit commencer par des questions ouvertes, pour que l'interrogé s'exprime spontanément, sans être influencé. C'est seulement si

le suspect ne coopère pas, que ses questions pourront devenir plus directes, fermées, accusatrices. Au prix d'un gros effort sur elle-même, Josiane Bombardier, démarre donc en posant sa première question très calmement, faisant fi de son aversion pour ceux qui se prennent pour les rois du monde. Josiane a bien préparé cette discussion. Elle va prendre un malin plaisir à insister sur les points sensibles.

— Monsieur Albana, nous devons revenir sur plusieurs points et notamment sur votre emploi du temps dans la nuit de lundi à mardi dernier. Où étiez-vous et que faisiez-vous ?

— Vous me soupçonnez ?

— Non, non, ne vous inquiétez pas. Ce sont des vérifications de routine. La procédure ! Nous posons les mêmes questions à tout le monde.

— Le lundi, c'est mon jour de repos, même si la boutique est ouverte. J'ai passé le week-end dans ma maison de campagne du côté de Nevers. C'est la région d'origine de ma femme. Le lundi soir, nous répétons, comme tous les lundis. En effet, je fais partie d'une troupe de théâtre amateur et nous préparons une pièce, écrite par moi-même, qui sera jouée à la salle des fêtes de Nevers à la fin de l'année. Si cela vous intéresse, je vous donnerai des entrées gratuites.

Impassible, Josiane Bombardier ne relève pas la proposition. Intérieurement, elle bout face à l'impertinence et l'assurance de celui qu'elle croit désormais coupable de meurtre. Regardant son interlocuteur droit dans les yeux, sans sourciller, la commissaire reprend.

— Quels sont les horaires de vos répétitions ?

— Nous démarrons vers vingt heures, jusque vingt-deux à vingt-trois heures. Ça dépend des semaines.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Nous sommes rentrés dans notre maison de campagne. Nous avons décidé de ne rentrer que le lendemain, car ma femme ne se sentait pas très bien. Exceptionnellement, nous avons pris le chemin du retour le mardi à sept heures pour être à Paris avant dix heures.

— Mais, ça colle ça ! s'exclame la commissaire, radieuse. En rentrant chez vous, dans votre maison de campagne, vers vingt-deux heures trente, vous aviez le temps de ressortir ensuite et foncer à Planchez pour mettre votre plan à exécution.

— Quel plan ?

— Celui de tuer et de maquiller votre crime, pardi ! répond Josiane Bombardier, un grand sourire aux lèvres, pour mieux déstabiliser son adversaire.

L'interrogatoire relève parfois des techniques du poker : faire semblant, mentir, provoquer, miser, jouer le tout pour le tout… À ce petit jeu, la commissaire se débrouille.

— C'est du grand n'importe quoi. Pour quelle raison aurais-je fait cela ?

— Des raisons, Monsieur Albana, j'en vois au moins deux. La première est liée à votre rancœur de collégien vis-à-vis de vos petits camarades. Nous nous sommes renseignés et nous avons appris que Gaspar Guyot, en tête, se moquait régulièrement de vous. Vous l'avez mal vécu ; cela a pourri votre adolescence et vous avez rêvé de vengeance pendant toutes ces années, attendant le bon moment pour passer à l'acte.

— D'où tenez-vous ça ? C'est du grand n'importe quoi. Ce petit merdeux de Guyot était un cancre. Je n'en avais rien à faire de lui.

— Ce sont vos maîtres d'école eux-mêmes qui nous ont livré ces informations. Vous n'allez tout de même pas mettre leur parole en doute ?

Le solide gaillard semble prendre de haut les accusations de la commissaire. Il s'est redressé, bombant le torse comme pour mieux résister aux attaques. Sa voix grave et puissante ne vacille pas, Monsieur Albana a confiance en lui et en son bon droit. La commissaire, loin d'être intimidée, déroule tranquillement son interprétation de ce qui s'est réellement passé. Un petit sourire toujours accroché aux lèvres, elle explique sa version des faits.

— Je crois au contraire que vous étiez terriblement jaloux du pouvoir qu'il exerçait sur ses camarades, en tant que Morvandiau et fils du maire du village. La deuxième raison vient de la passion que vous vouez à Hélène Guyot. Vous lui avez avoué votre amour quand vous étiez ensemble au collège, mais contrairement à vos espérances, elle vous a rejeté. Comble de l'ironie, elle s'est même mariée avec votre pire ennemi. Cela vous a rendu fou de désespoir.

— Pourquoi ressortez-vous toutes ces vieilles histoires. C'était il y a longtemps.

— Parce que la vengeance, c'est bien connu, est un plat qui se mange

froid, Monsieur Albana. Le nombre d'années importe peu. Au contraire, plus elle tarde à venir, plus elle peut être violente. Même si vous vous êtes marié vous-même par la suite, vous avez toujours gardé l'espoir de récupérer Hélène et cela y compris bien plus tard, en organisant vos commandes groupées de sapins pour l'association des commerçants, par exemple. Avouez que c'était un bon prétexte pour renouer des liens avec votre bien-aimée.

— C'est faux. J'aime ma femme. Vous ne pouvez rien prouver.

— Moi, je crois, au contraire, que pendant dix ans, vous avez espéré qu'Hélène cède enfin à vos avances, sans cesse renouvelées, mais elle a continué à vous ignorer, s'enfermant dans ses pensées mystiques. Vous avez décidé de couper les ponts avec elle pour tenter de l'oublier et passer définitivement à autre chose. Malheureusement pour vous, Madame Guyot a démarché directement chaque commerçant de la place Vendôme. Elle a convaincu certains d'entre eux comme Monsieur Philibert, de poursuivre la collaboration et les a livrés en direct. Depuis votre vitrine, vous la voyez entrer chez vos confrères. Vous aviez beau essayer de prendre du recul ; cela vous torturait. Mais ce n'est rien à côté de ce que vous avez ressenti le jour où vous avez compris que Charles Philibert et la belle Hélène avaient une liaison. Alors là, vous êtes devenu fou de rage. Il faut dire qu'être battu par un looser comme Monsieur Philibert, c'était un gros coup rude pour votre égo.

— Je n'ai jamais compris ce qu'elle lui trouvait à ce « plouc ».

— La passion, par définition, est un sentiment difficile à comprendre et encore plus à maîtriser. C'est bien pour cela que nous dénombrons tant de crimes passionnels. À partir de ce moment-là, vous n'avez plus rêvé qu'à votre revanche. C'est là que vous avez imaginé votre plan dans l'objectif de nuire à la fois aux deux amants, mais aussi au mari trompé. Vous vouliez faire d'une pierre trois coups. Je dois reconnaître que le scénario que vous avez imaginé était presque parfait. Pour avoir effectué des stages à la pépinière Morvan-Blanc pendant vos vacances d'étudiant, vous connaissiez bien l'entreprise et le maniement des machines sur place. Vous étiez au courant des moindres détails de la livraison de sapins chez votre confrère. Ce n'était pas bien compliqué puisque c'est la même chose chaque année.

En même temps qu'elle assène ses affirmations, la commissaire observe

attentivement les postures de son interlocuteur. Il lui semble que l’homme bombe déjà moins le torse. Des tâches de rougeur sont apparues sur le cou. C’est un signe, il est mal à l’aise. Mais le bijoutier ne se démonte pas.

— Cela ne peut pas être moi. Je suis rentré à notre maison de campagne vers vingt-deux heures trente le lundi soir pour m’occuper de ma femme malade.

Face à cet argument recevable, la commissaire, ne pouvant plus reculer dans ses accusations, sous peine de voir s’effondrer sa stratégie, joue son va-tout et sort de son chapeau la première idée qui lui vient à l’esprit.

— C’était facile de lui faire avaler un somnifère pour l'endormir le temps de votre petit aller-retour jusqu'à Planchez. Ni vu ni connu. Votre alibi ne tient pas Monsieur Albana.

L’homme, qui jusqu’à présent faisant front, lui aussi, avec assurance, semble vaciller légèrement. Une hypersudation a commencé à humidifier le cou et le bijoutier, gêné par une forte bouffée de chaleur, passe le doigt pour écarter le col de chemise qu’une cravate bien ajustée tient trop serré. Il commence à gesticuler sur sa chaise, signe d’une tension de plus en plus importante. Pour le faire craquer, la commissaire ne relâche pas la pression.

— Je vous préviens que j’ai une commission rogatoire pour perquisitionner à votre domicile.

— Mais, qu’espérez-vous trouver ?

— Un pull en cachemire rose dont nous avons retrouvé des fibres sous les ongles du mort, par exemple, et aussi des chaussures sur mesure de taille 41 pour le pied gauche et 42 pour le pied droit. Cela correspond bien à votre taille de pieds, n’est-ce pas Monsieur Albana ?

Doucement, mais lentement

— C… Comme vous l'avez mouché le p… président ! J'en suis resté *« bûche bée »* !

La commissaire apprécie le jeu de mots de circonstance et gratifie son assistant d'un beau clin d'œil.

— Waouh ! C'est la proximité de Noël qui t'inspire ? Tu sais, Polo, s'il y a bien quelque chose que je déteste, ce sont les hommes ou les femmes aux égos démesurés. Cela étant, ces gens-là sont tellement aveuglés par leur amour d'eux-mêmes, leur assurance d'avoir toujours raison et d'être invulnérables qu'ils se font plus souvent piéger que les autres. À force de n'observer que leur propre personne et être persuadés d'être dans leur bon droit, ils commettent bien plus d'erreurs. Georges Albana n'a pas supporté qu'une femme ose lui résister, et, encore moins, qu'elle lui préfère un autre. Tu vois à quoi cela l'a conduit ; il fallait qu'il prouve que c'était lui le plus fort, coûte que coûte. C'est grâce aux informations que tu as recueillies sur son enfance que j'ai compris. Ton travail a été déterminant et je le noterai dans ton rapport d'évaluation. Tu peux compter sur moi. Par orgueil, Monsieur le Président va probablement finir sa vie en prison. Ce n'est pas moi qui le plaindrai.

— Ça vous arrive de regretter d'arrêter un c… coupable ?

— Jamais. Cependant, certains coupables me font parfois de la peine. Dans ma carrière, j'ai connu de pauvres gars que la vie n'avait pas épargnés. Qu'ils dérapent un jour ne fait pas forcément d'eux de mauvaises personnes. Ils vont de galère en galère jusqu'à ne plus reconnaître les limites à ne pas franchir. Généralement, le malheur les isole et leurs rapports aux autres n'en sont que plus difficiles. Quand ils tuent, leur acte n'est jamais excusable et c'est pour cela qu'ils doivent être jugés et payer pour ce qu'ils ont fait. Mais l'être humain, qui se cache derrière le meurtrier, mérite, le plus souvent, une main tendue. Je ne pense pas que l'homme puisse être exclusivement mauvais. Quoiqu'il en soit, je ne veux pas le croire.

— Après tout ce q… que vous avez déjà vu, enfin j'imagine, vous c… croyez encore q… qu'il y a une part de bon en chacun d… d'entre nous ?

— Oui, Polo. J'y crois même de plus en plus et c'est ce qui me motive pour continuer.

— Je ne sais pas si j'aurai un jour votre sagesse et votre aptitude à p… prendre du recul sur les évènements d… de la vie. Pour tout dire, je ne sais pas si j'aurai la force de faire ce métier toute ma vie. J'ai peur q… qu'un jour, je n'arrive plus à faire la différence entre le bien et le mal ou q… que je n'arrive plus à adopter une attitude raisonnée en cas de p… problème. Vous voyez ce q… que je veux dire ?

— Oui, je vois. C'est bien, tu sais, de se poser ce genre de questions. Ça veut dire que tu as conscience du risque. Tu seras plus vigilant qu'un autre et c'est la voie vers la sagesse.

— J'aimerais bien q… que vous me donniez q… quelques c… conseils justement. Je pensais demander à faire un stage aux « stups » ou au service q… qui s'occupe du grand b… banditisme ? P… Pour m'endurcir, vous voyez ?

— Moi, tu sais ce que je pense des conseils. C'est comme les feuilles extérieures d'un chou-fleur. On ne sait pas quoi en faire. Tu es suffisamment intelligent pour trouver ta route et reconnaître ce qui est bien pour toi. Tu feras un bon flic. Ça, j'en suis sûre. En même temps, moi, je ne suis pas pressée de te voir changer de service. Je trouve qu'on forme un bon tandem tous les deux. Non ?

— Si, si. Je c… commence, même, à apprécier vos b… blagues.

— D'ailleurs, j'ai remarqué que tu t'y étais mis toi aussi. Tu sais que tu n'es pas mauvais du tout !

— Merci, Madame, mais je ne vous arrive p… pas à la cheville. J'ai encore des p… progrès à faire.

— Tu sais ce que me disait mon « maître » quand j'étais à ta place ?

— Non.

— Josiane, vas-y doucement, mais lentement et tu iras loin.

La perquisition de la maison de campagne de Monsieur et Madame Albana confirme les soupçons des policiers. Pull rose et chaussures de marque sur mesure sont rapidement trouvés et confisqués comme pièces à conviction. Avec son excès de confiance en lui, Georges Albana n'a même pas pris la peine de nettoyer correctement ses chaussures. La PTS retrouvera même des fibres de coton telles que celles utilisées pour le flocage, sous les semelles.

— Avec une telle accumulation de preuves, nous allons pouvoir faire craquer notre cher président Albana, se réjouit la commissaire. Nous avons bien fait de le placer en garde à vue. Moins il communique avec son épouse, mieux c'est.

Et sans attendre, persuadés de détenir le bon coupable, les deux policiers provoquent un nouvel interrogatoire. À sa demande, le bijoutier se fait assister de son avocat. Cette fois-ci, les armes de la commissaire et de l'inspecteur sont réelles. Plus besoin de bluffer ! C'est face à un bijoutier déjà moins flamboyant, après quelques heures passées en garde à vue, que Josiane Bombardier s'installe.

Pour mieux savourer sa victoire et faire durer un peu le plaisir, la commissaire laisse passer quelques longues minutes de silence, se contentant d'observer celui qu'elle veut faire tomber. C'est aussi une tactique pour éprouver sa résistance nerveuse. L'homme a le regard sombre, colérique. Il ne s'avoue pas encore battu et s'apprête, tel un taureau blessé, à affronter la dernière estocade. Sous l'aspect relativement figé du visage de l'accusé, elle imagine les millions de neurones qui s'activent, affolés. Il semble se poser de nombreuses questions : à quoi s'attendre ? Que lui réserve cette commissaire qui prend des airs si assurés ? Y a-t-il du nouveau ? C'est fou comme le silence peut peser lourd et l'absence de bruit déranger. Les sens ne recueillent plus d'informations, l'imagination prend le relais et part dans toutes les directions, à la recherche d'une réponse telle une branche à laquelle se raccrocher. Oui, le silence peut être assassin, lui aussi. Le président, habitué à décider et donner le ton, a compris qu'il n'était plus en position de force ; il semble vouloir prendre son mal en patience et faire de gros efforts pour garder son calme.

— De ce point de vue, il ne manque pas de courage, à moins que cela ne soit de l'inconscience, reconnaît l'enquêtrice de police, habituée à voir défiler des personnalités excessives, excentriques ou désespérées.

Estimant avoir laissé sa proie suffisamment patienter, la chasseresse Bombardier décide de passer à l'action.

— Monsieur Albana, cette fois-ci, vous allez avoir du mal à vous en sortir. Je vous informe que nos équipes ont retrouvé, à votre domicile, les preuves accablantes qui nous manquaient : le pull en cachemire rose et les

chaussures sur mesure dont nous avons trouvé des traces sur la scène de crime. Qu'avez-vous à répondre ?

Le bijoutier, en pleine et rapide réflexion, dodeline la tête de haut en bas, signifiant qu'il a compris la gravité de la situation. Comment va-t-il faire pour s'en sortir ? Et, contre toute attente, il lâche une petite bombe.

— Je n'ai pas agi seul. Ce n'est pas moi qui ai prémédité le meurtre ; je n'ai fait que l'exécuter.

La commissaire ne s'attendait pas à ce que l'accusé lui sorte cette surprenante carte de son jeu. Ses neurones ont bien travaillé ; le bonhomme a des ressources, reconnaît-elle.

— Vous ? Exécuter ? J'ai du mal à le croire, voyez-vous ?

— Pourtant, c'est la vérité, murmure l'accusé.

— Expliquez-vous.

— C'est ma… c'est ma femme qui a eu l'idée.

— Votre femme ? s'étonne la commissaire en se renversant sur le dossier de sa chaise, comme si elle venait de réceptionner un ballon trop gros ou un colis trop lourd. Je suis tout ouïe. Que vient faire votre femme dans cette histoire ?

Après un rapide coup d'œil à son avocat qui l'encourage à poursuivre, Georges Albana se confie.

C’est elle !

— Et bien, si je m’attendais à ça ! s’exclame Josiane Bombardier, à nouveau seule avec l’inspecteur. Tu y crois, toi, aux déclarations d’Albana ?

— J’avoue que j’ai d… du mal. J’imagine mal le g… grand g… gaillard obéir à des ordres.

— Pareil pour moi. Et puis, ces aveux qui arrivent précisément après que nous ayons trouvé des preuves matérielles, ça sent la manipulation à plein nez. Tu sais ce qu’il nous reste à faire ?

— Oui, Madame. Je p… pars chercher Madame Albana.

À son arrivée au 36 quai des Orfèvres, la bijoutière, à l’inverse de son mari, fait profil bas. Elle a compris en voyant la voiture de police se garer devant sa vitrine. Et quand l’interrogatoire commence sur ces mots : « Votre mari nous a tout avoué », elle se contente de pousser un profond soupir, regrettant le manque de sacrifice de son époux. La commissaire poursuit.

— Votre époux reconnaît être l’auteur du meurtre de Monsieur Ryczack, mais il soutient qu’il n’a fait que vous obéir, que c’est vous qui avez eu cette idée pour ruiner l’entreprise de Monsieur Guillot.

— Je savais que mon mari était lâche, mais à ce point, je ne l’imaginais pas. M’accuser d’être mêlée à ce meurtre est tout bonnement impensable. Je souhaite être assistée d’un avocat et certainement pas le même que le sien.

— Comme vous voudrez, Madame Albana.

Une fois cette demande légitime satisfaite, l’interrogatoire peut reprendre. L’épouse confirme les dires de son mari concernant leur emploi du temps, mais à l’invitation des deux policiers, Madame Albana donne une autre version des faits. Elle déclare avoir dormi d’un sommeil de plomb se réveillant, le lendemain matin, groggy, comme si, selon ses propres mots, elle avait pris des somnifères.

— Votre mari déclare que c’est vous qui avez eu l’idée de tuer un employé de l’entreprise Guyot et de le faire livrer à la bijouterie Philibert. Reconnaissons qu’il s’agit d’un scénario assez machiavélique. Vous avez dû préparer votre coup de longue date. Ce n’est pas le genre de procédé que l’on improvise. Quelles étaient vos motivations, Madame Albana ?

— Mais aucune. Mon mari dit n’importe quoi pour sauver sa peau.

— Monsieur Albana soutient que vous étiez terriblement jalouse de la

belle Hélène Guyot pour laquelle il éprouvait une véritable passion depuis l'adolescence. Nous avons compris qu'il s'agissait d'un premier amour de jeunesse, de ceux que l'on n'oublie jamais et qui vous marquent pour la vie. Comment l'avez-vous découvert ?

— Oui, bien sûr, je suis au courant de la fixation qu'il faisait sur cette fille de la campagne. Il suffisait de l'observer quand il la voyait ou qu'il était devant elle. Il perdait tous ses moyens. Pendant des années, je me suis demandé pourquoi, diable, il s'était entiché de cette femme. J'ai fini par interpréter cela comme un désir de revanche de petit garçon. Ça paraît ridicule, quand on y pense. Mon mari est un homme très orgueilleux. Il n'a jamais accepté de ne pas être l'heureux élu de LA FILLE MARTIN. Quand il a appris le mariage de sa bien-aimée avec Gaspar Guyot, il est devenu fou de rage. Il est devenu encore plus fou quand il a compris que la femme qu'il adulait avait, en plus, une liaison avec ce plouc de Philibert qui vit dans l'ombre de son père disparu. Ça l'a rendu malade, obsédé, irascible. Quand elle venait rendre visite à son amant, on pouvait à peine le tenir. Il faisait les cent pas comme un animal en cage, toujours à guetter son apparition derrière la vitrine. C'était franchement pathétique.

— Il savait que vous saviez ?

— Bien sûr, c'est même lui un jour qui me l'a avoué. « Cette fille m'a jeté un sort » qu'il me disait ! Toujours est-il que cela en est devenu tellement insupportable que j'ai commencé à évoquer le divorce. Ça l'a mis dans une colère noire. Se faire doubler, en tant que soupirant, et se faire lâcher par sa femme, c'était au-dessus de ses forces. À la maison, cela devenait invivable et j'avais décidé de laisser passer les fêtes avant de revenir sur le sujet. Entre-temps…

— Oui ?

— Entre-temps, mon mari s'est un peu calmé et un jour, il a lâché cette petite phrase « On va bien rigoler ». Sur le coup, je n'ai pas compris. Ensuite, quand j'ai appris, comme tout le monde, le malheur qui était arrivé, j'en ai déduit que mon époux était forcément pour quelque chose dans cette histoire.

— Et alors, qu'avez-vous fait ?

— J'ai essayé de lui parler, en vain ; il m'a répondu que cela ne me regardait pas et que je ferai mieux de ne pas me mêler de ses affaires.

J’avoue ne pas avoir cherché à en savoir plus, même si le doute, depuis, s’est installé en moi. Mon mari est devenu quelqu’un d’autre. Je ne le reconnais pas et il me fait peur. En revanche, m’accuser d’être à l’origine de cette folie meurtrière, jamais je n’aurais pu l'imaginer !

— C’est pourtant bien ce qu’il nous a avoué, Madame Albana. Votre époux vous accuse d’avoir tout manigancé. Je le cite : « Vous étiez terriblement jalouse du pouvoir et de l’attrait d’Hélène Guyot sur lui. Vous auriez eu peur qu’il ne vous quitte pour elle et vous auriez voulu vous débarrasser de cette rivale encombrante. Il n’aurait fait que vous obéir, étant sous votre totale emprise ».

— Sous mon emprise ? Mais c’est n’importe quoi ! Comment peut-il oser dire cela ? Vous n’avez qu’à demander aux employés ou aux voisins… Mon mari est un mâle dominant. C’est lui qui décide, et de tout, croyez-moi.

— Il nous dit exactement le contraire.

— Comment pouvez-vous écouter ses mensonges ?

— Vous savez, les cas de manipulation par des conjoints pervers narcissiques ne sont pas si rares.

— Mais, je ne vous permets pas !

— Doucement, chère Madame. Je ne suis pas en train de vous accuser. Je m’interroge.

— Eh bien ! Moi, je démens formellement les accusations de Georges. C’est lui qui a tout organisé. Je n’y suis pour rien et je n’étais pas non plus au courant de ce qu’il préparait.

Convaincue de ne rien obtenir de plus, la commissaire met fin à l’interrogatoire, en plaçant Madame Albana, comme son mari, en garde à vue. Josiane Bombardier et son assistant pensaient avoir bouclé cette affaire. Il va leur falloir démêler le vrai du faux entre les déclarations des deux époux afin d’établir la part de responsabilité de chacun. Une chose est sûre ; Charles Philibert et Hélène Guyot sont innocentés. C’est déjà ça.

— Bon ! Ce n’est pas tout, déclare la commissaire. Il nous faut libérer nos deux tourtereaux jumeaux. Je vais leur annoncer moi-même la bonne nouvelle. Ils me touchent ces deux paumés de la vie. Ils en ont suffisamment bavé, tu ne crois pas ?

— Si, si. M… Moi, aussi, je les aime bien finalement. Vous c… croyez

q… qu’ils pourraient finir par vivre ensemble et peut-être se marier ?

— Pourquoi pas ? Mais visiblement, ils n’ont pas besoin d’une autorisation administrative pour être unis ces deux-là. Et toi, au fait, où en es-tu ?

— Où ?

— Je parle de tes sentiments pour la belle Marianne. Tu le sais ; on doit éviter les relations autres que celles nécessaires pour les besoins de l’enquête, tant que l’affaire n’est pas bouclée. Mais quand elle le sera, rien ne t’empêche de repartir à l’assaut. À moins qu’entre-temps tu n’aies changé d’avis. Je t’ai vu regarder la petite brune de la joaillerie Albana avec envie.

— Non, non, vous vous t… trompez ; cette fille ne m’intéresse pas. Mais, avec Marianne, je c… crois que c’est un c… coup de foudre.

— Rien que ça ? Vous êtes sortis ensemble au moins ?

— Juste d… deux fois, mais je suis sûr de moi. Je me vois bien la d… demander en mariage.

— Hein ?

— Vous ne comprenez pas. Marianne, c’est c… comme un c… coquelicot dans un champ de blé. Elle m’éblouit et je pense à elle t… tout le temps.

L’inspecteur a le sourire béat et le regard des amoureux en état de choc émotionnel, le regard brillant d’étoiles. La commissaire n’en croit pas ses oreilles ni ses yeux qu’elle lève au ciel, implorant la raison de venir frapper ce grand dadais, ensorcelé (encore un !) par ce traitre de Cupidon.

— Pololo ! ! ! On ne se marie pas au bout d’un mois, en se voyant tous les quinze jours, non, non et non !

Confrontation

Puisque les versions des époux Albana sont discordantes, la commissaire décide, en accord avec le juge d'instruction, d'organiser une confrontation pour tenter d'établir ce qui s'est réellement passé et définir le partage des responsabilités. Monsieur Albana a reconnu être l'auteur du meurtre, mais qui est à l'initiative de cet acte odieux ? C'est là que les déclarations divergent.

— J'ai vu avec le juge d'instruction, Polo. Il nous laisse carte blanche. Je te confie donc le soin de prévenir les avocats. Leurs clients souhaiteront certainement leur présence.

Le lendemain, la salle d'interrogatoire est investie par les différentes parties. Face à la commissaire, les époux Albana flanqués chacun de leur conseil. La technique de la confrontation est bien rodée. Il s'agit d'abord de donner la parole tour à tour à chacun des deux prévenus pour qu'il raconte et explique les faits à sa façon. La commissaire fixe les règles. Chacun doit s'adresser à elle et elle seule. Les époux n'ont pas à communiquer entre eux et encore moins à s'invectiver. Pour l'instant, ils ne se regardent même pas. Tout doit se passer le plus possible dans le calme, ce qui est rarement le cas il faut le reconnaître, mais les deux policiers vont tout faire pour que cela se passe le moins mal possible. L'idéal serait qu'à la fin de la rencontre, l'un des deux revienne sur ses déclarations. Sinon, et ce serait la pire des situations en l'absence de nouvelles preuves, ce sera parole contre parole au procès. Les six personnes concernées finissent de s'installer dans la salle réservée aux interrogatoires et qui, de ce fait, paraît bien étroite. Tant mieux, une atmosphère confinée où l'on ne se sent pas très à l'aise est préférable. Ce huis clos imposé contribuera peut-être à faire exprimer plus rapidement la vérité. Si les paroles sont rares, les coups d'œil sont nombreux, sauf entre les deux époux qui préfèrent s'ignorer. Chacun s'observe pour préparer sa défense. Paul Holo règle la caméra qui permettra d'enregistrer les échanges. Le silence s'établit enfin, signe que la réunion peut démarrer.

Josiane Bombardier donne la parole tout d'abord à Monsieur Albana. Elle l'invite à décrire très précisément tout le processus l'ayant conduit à passer à l'acte. Au cours de cet exercice, le bijoutier raconte ses frustrations

d’adolescent, la naissance de son amour pour la belle Hélène, son retour à Paris et son mariage avec la fille d’une des plus importantes joailleries de la place Vendôme. Il explique la vie aisée, l’avenir tout tracé, l’ennui qui, peu à peu, s’invite dans le couple. Et puis, ce coup au cœur terrible le jour où il revoit la belle Hélène. Gamin souffreteux, il n’a pas réussi à la séduire, mais maintenant, il est sûr de lui, il est devenu un commerçant riche et respecté. Il a une belle voiture, fréquente les meilleurs restaurants de Paris, côtoie de nombreux artistes et personnalités connus de tous… Il réunit tous les atouts pour plaire à une femme. Du moins en est-il convaincu. C’est donc en toute confiance qu’il reprend contact avec elle, sous le prétexte de la recherche d’un fournisseur de sapins de qualité supérieure pour son association de commerçants. Contrairement à ses espoirs, Hélène ne répond pas à ses avances. Elle semble insensible à cette déferlante de preuves de réussite sociale. Non, elle est si différente des autres, un peu mystique, et cette inaccessibilité lui confère un charme unique. Georges Albana, à qui la vie ose, pour une fois, refuser un objet de désir, supporte de moins en moins cette frustration qu’il vit comme une véritable offense. Lui, qui a réussi et a désormais les moyens de s’offrir ce qu’il veut, n’admet pas cet échec qui porte terriblement atteinte à sa propre estime. Plusieurs années et maintes tentatives de rapprochement ou de séduction de la belle Morvandelle ne suffiront pas. Las de cet échec, il rompt le contrat qui le lie avec l’entreprise Morvan-Blanc. Il se dit qu’en ne voyant plus l’objet de ses fantasmes, il finira par oublier et se contenter de sa triste vie de famille. C’est dur, mais s’il ne veut pas tout perdre, c’est un sacrifice incontournable. Avant de poursuivre, le bijoutier marque un temps d’arrêt et réclame un verre d’eau. Ces aveux sont éprouvants, autant pour lui que pour les autres. La tension monte, en même temps que la température dans la pièce. Dans son discours, Georges Albana en arrive au moment où il croit comprendre que sa bien-aimée inaccessible a une liaison avec son minable concurrent, Charles Philibert. Après avoir éloigné sa belle, la voilà qui réapparaît et qui se jette dans les bras d’un pauvre type, étouffé par un père dominateur, sans personnalité, sans ambition, sauf celle de maintenir, s'il le peut, la bijouterie familiale. C’est juste incompréhensible et tellement vexant, comme quand on le traitait de « tuberculeux » à l’école ! À l’énoncé de ces mots, Georges Albana, le riche joaillier de la place Vendôme, se met à pleurer. C’est

pathétique. La commissaire se garde bien d'intervenir. C'est souvent dans ces moments de relâchement que des aveux ou des explications précieuses peuvent être recueillis. Le silence est réellement pesant. Personne n'ose parler, suspendu à la reprise de parole du supposé meurtrier. Sur les encouragements de son conseil, Georges Albana finit par se reprendre.

— Je me sentais vraiment mal ; je n'avais plus goût à rien. J'ai même perdu une dizaine de kilos. Je ne dormais plus et j'étais fatigué dès le matin. Les disputes à la maison, mais aussi à la boutique sont devenues de plus en plus fréquentes. Je devenais irascible. C'est du moins ce que me reprochait ma femme jusqu'au jour où elle m'a dit qu'elle savait pourquoi j'étais comme ça. Elle avait fini par comprendre d'où venait mon état entre abattement et mélancolie. Et c'est elle qui, un jour, m'a proposé de me venger. « Cette fille t'a tourné la tête ! me disait-elle. Elle a semé le malheur dans notre couple ; elle doit payer ! »

L'épouse meurtrie, en entendant ces propos, s'est redressée. Livide, elle regarde son mari, tout en criant.

— Mais c'est faux, c'est faux ! Comment oses-tu ? C'est toi qui as tout manigancé !

La commissaire stoppe aussitôt celle qui a enfreint la règle consistant à parler, à chacun son tour, sans interrompre l'autre.

— Continuez, Monsieur Albana.

L'homme, après un long soupir, reprend et déclare que, dans l'état dans lequel il était ces derniers mois, jamais il n'aurait été capable d'imaginer, seul, un tel scénario. Il avait plutôt envie de tout laisser tomber. Il vivait une vraie dépression, en somme ! Comment aurait-il pu réfléchir, organiser, anticiper... ? Lui qui ressemblait alors, de ses propres mots, à une lavette. Il confirme plusieurs fois ses dires allant même jusqu'à révéler avoir été surpris du plaisir que sa femme prenait à commanditer ses actes.

— Elle avait pris le pouvoir. J'avais l'impression qu'elle jouissait en organisant notre plan, enfin surtout le sien. Il fallait que je lui donne tous les détails de ma progression, que je lui fasse des comptes rendus, heure par heure. Par discrétion, elle m'a fait acheter deux téléphones à carte prépayée pour communiquer entre nous, sans laisser de traces.

— Qu'avez-vous fait de ces téléphones, Monsieur Albana ?

— Je m’en suis débarrassé dans la Seine, une fois le travail fini.

— Vous avez pensé à tout !

— Je vous le dis : c’est elle, c’est elle ! Sans elle, jamais je n’aurais tué.

L’homme est effondré. L’angoisse, les quelques heures en garde à vue ont marqué le visage de grands cernes qui assombrissent un regard devenu bien terne. Où sont passés le panache et l’aplomb de Monsieur le Président ? Cette libération de la parole semble le soulager en même temps qu’elle l’anéantit. En faisant fi de tout le contexte, on pourrait presque prendre pitié de ce grand bonhomme à terre.

Il est temps de donner la parole à l’autre partie. La commissaire invite donc Madame Albana à s’exprimer à son tour. Celle qui s’est montrée insensible aux émotions de son mari, tout au long du discours, a pourtant la voix chevrotante quand elle commence à s’expliquer.

— Mon mari, sous ses apparences d’homme à qui tout réussit, est, en fait, un faible. Il est resté le petit garçon maladif, le fils unique qui veut qu’on l’aime, lui et personne d’autre. Tout doit tourner autour de lui, y compris la terre et toutes les planètes de l’univers. Il ne tolère pas l’échec, et encore moins que quelqu’un lui résiste ou s’oppose à lui. Ce n’est pas pour rien que ses employés le surnomment « le Roi-Soleil ». Cette histoire d’amour impossible avec Hélène Guyot lui est montée à la tête et c’est devenu, au fil des ans, une obsession. Ça s’est, petit à petit, transformé en rancœur et en échec personnel. Inutile de vous dire que cela faisait tache dans le parcours, sans fautes, de mon mari. Je me suis aperçue de l’attirance de Georges pour cette femme dès que celle-ci a mis les pieds dans la boutique. La première fois, c’était pour caler les livraisons de sapins par rapport aux commandes des uns et des autres. J’ai bien remarqué que mon mari, tout fier qu’il est, n’avait d’yeux que pour elle. Il lui parlait comme il l’aurait fait à une poupée de porcelaine ; il n’a même pas cherché à négocier les prix des sapins. C’est là que j’ai compris qu’il était sous l’emprise de cette Morvandelle. Ça ne lui ressemblait tellement pas ! Je n’ai rien dit et j’ai pris mon mal en patience, mais en sous-main, j’ai tout fait pour que ces commandes groupées s’arrêtent et que mon mari n’ait plus aucune occasion de contact avec Hélène Guyot. Ça aurait pu marcher et régler le problème définitivement. On a tous de vieilles blessures sur lesquelles il a fallu un

jour mettre un mouchoir pour oublier. Elles sont enfouies au plus profond de notre mémoire et on vit avec. Après tout, on n'en meurt pas ! Malheureusement, le fiston Philibert a tout fait foirer. Il s'est mis en tête de continuer à acheter ses sapins aux Guyot. Ça devait lui coûter une fortune en transport ! Enfin, c'est son problème. Le pire, c'est que, depuis, on a aperçu la femme Guyot venir lui rendre visite régulièrement. Au début, c'était deux ou trois fois par an, mais vers la fin, c'était quasiment tous les mois. De notre bijouterie, on a une vue directe sur la boutique de Philibert et je regardais la tête de Georges se décomposer chaque fois qu'elle venait. Ça faisait pitié à voir, je vous assure. J'ai compris alors à quel point elle avait ensorcelé mon époux. Mais bon, que vouliez-vous que je fasse ? Je n'étais pas de taille à lutter. J'en ai pris mon parti. De toute façon, notre couple bat de l'aile depuis longtemps. Il faut reconnaître que nous restons ensemble par la force des choses, pour la bijouterie. Mais, quand mon plus grand fils sera en âge de prendre la suite, je lui cèderai mes parts et je partirai. C'est prévu depuis longtemps déjà et mon mari est parfaitement au courant. Je reprendrai ma liberté et enfin, je pourrai vivre. Je voyagerai, je sortirai avec mes amies, je pourrai m'adonner à mes passions, celles que mon mari n'a jamais supportées : la broderie, la couture… Je n'ai plus que quelques années à patienter ; alors pourquoi irais-je compromettre ces belles années qui m'attendent en organisant un meurtre pour nuire à une femme qui m'indiffère ? Ça ne tient pas la route, Madame la Commissaire.

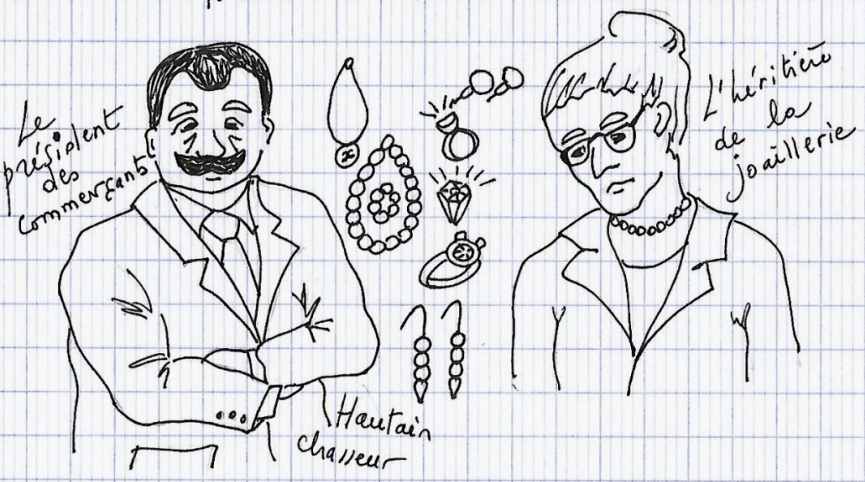
— Tu dis n'importe quoi ! C'est toi qui as tout manigancé, avoue-le ! C'est toi qui as eu l'idée de tuer un des employés clandestins de Guyot et de le faire livrer à Philibert. Tu disais qu'avec un tel scénario, on allait tous les niquer. En envoyant en prison le mari et l'amant d'Hélène, on la mettrait par terre. Tout le monde allait être puni.

— Mais non, c'est faux ! Madame la Commissaire, je vous jure que je n'y suis pour rien.

Les deux époux s'invectivent. Ils se font face désormais et sont à deux doigts de se frapper. Chacun campe sur ses positions. Leurs versions respectives sont crédibles. Qui croire ? La commissaire juge inutile de poursuivre ce dialogue de sourds dans lequel personne ne veut lâcher de terrain. Cela ne donnera rien. Elle préfère laisser le juge d'instruction décider s'il souhaite renouveler l'exercice à sa manière ou pas. Pour une

fois, Josiane Bombardier n’a pas d’avis. Même son intuition l’a lâchée. Elle repense à cette bonne blague qui, le jour où elle l’a entendue, l’a tant fait rire : « *Tu sais pourquoi les femmes blondes préfèrent que leur évier soit devant une fenêtre ? Pour avoir un point de vue, pardi !* » Et elle sourit.

Monsieur et Madame Albana



Alibi : dans sa maison de campagne
Mobile : le dépit amoureux

Alibi : dans sa maison de campagne
Mobile : La jalousie

Joseph Tringuet

Alibi : sur Paris
Mobile : 0

Marianne Jolinet

Alibi : sur Paris
Mobile : 0

La preuve ultime

24 décembre, la veille de Noël. Il ne reste que quelques heures si Josiane Bombardier veut boucler l'affaire avant le réveillon. Comme elle s'y attendait, le juge d'instruction ne souhaite pas en rester là et lui demande de rechercher de nouveaux indices et organiser, si besoin est, une nouvelle confrontation. La commissaire est bien obligée de lui donner raison. Ce serait dommage de ne pas aller jusqu'au bout de cette enquête. Elle se motive donc pour « donner un nouveau coup de collier », toujours avec l'espoir de finir le travail à temps.

Brico et Casto ont été poussés, manu militari, hors du lit. Peu habitués à être ainsi malmenés, les deux matous sont assis sur leur postérieur, les yeux mi-clos et les oreilles basses, en signe de protestation.

— Ça va. Pas la peine de bouder, les monstres. Vous aurez toute la journée pour dormir, vous !

La commissaire se prépare rapidement. Cette nuit, elle a échafaudé un plan qu'elle a hâte de mettre en application. Il faut que ce soir, le commanditaire du meurtre soit, indiscutablement identifié. Pour cela, il faut une preuve irréfutable ou des aveux. Les deux, ce serait un vrai cadeau de Noël ! Après avoir vérifié que ses deux boules de poils disposaient de suffisamment d'eau et d'une litière propre pour la journée, la commissaire dévale quatre à quatre les escaliers de son immeuble. Dehors, il fait encore nuit et le froid vif la saisit. Les services techniques de la ville sont déjà à pied d'œuvre pour nettoyer les trottoirs blanchis par une fine couche de neige où l'on distingue les premières empreintes de pas des travailleurs matinaux. Pour aller vite, ils se contentent de dégager un passage. Bientôt, cette jolie neige rassemblée en tas se transformera en boue noire et glissante. Heureusement, Josiane s'est équipée de bonnes bottines imperméables, aux semelles antidérapantes. Elle file et s'engouffre avec hâte dans la bouche de métro où elle sait qu'elle va retrouver un peu de chaleur.

Quand Paul Holo arrive au 36 quai des Orfèvres, sa patronne l'attend avec une certaine excitation et lui explique le programme qu'elle leur a concocté pour la matinée.

— Pour trouver les preuves qui nous manquent, nous allons nous répartir

le travail. Toi, tu vas te rendre au domicile parisien des Albana. Je vais récupérer un mandat. Tout sera en règle. Ton objectif : prendre tous les médicaments présents dans l'appartement, les ordonnances, les dossiers médicaux, tout ce qui a trait à la santé du couple… Moi, je vais interroger les médecins qui suivent aussi bien Monsieur que Madame et dès que j'aurai leur nom, les pharmaciens qui les approvisionnent. Nous n'avons pas une minute à perdre, Polo. Je te propose que l'on se retrouve ici à midi. Bonne chance !

— Bonne ch... chance à vous aussi !

Le plan que Josiane Bombardier a échafaudé cette nuit, pendant ses longs moments d'insomnie, va payer. Lorsque les deux policiers se retrouvent en milieu de journée, la commissaire soulagée peut respirer. Elle dispose de nouveaux éléments pour réinterroger les présumés coupables. Un peu dans la précipitation, une seconde confrontation est donc organisée, entre les époux, assistés de leurs conseils.

Comme la première fois, la commissaire ménage ses effets et attend un peu avant d'entrer dans la salle d'interrogatoire, de quoi laisser le temps à chacun de se poser mille questions sur le pourquoi de cette nouvelle convocation. L'atmosphère est électrique. Comme la dernière fois, Josiane Bombardier a fait pousser le chauffage. Les radiateurs tournent à fond et il commence à faire chaud dans la pièce. Par la vitre sans teint, elle observe les suspects qui font semblant de s'ignorer et leurs conseils aussi mal lunés que ses deux monstres à poils ce matin. Les avocats détestent être convoqués dans l'urgence, qui plus est une veille de congés, mais ce qu'ils détestent par-dessus tout, ce sont les surprises. Et ça, Josiane Bombardier le sait et elle a bien l'intention d'en jouer.

Lorsque la commissaire apparaît enfin dans la salle, l'avocat de Charles Albana, le plus expérimenté, attaque d'emblée, sur un ton poli, mais acerbe.

— J'espère, Madame la Commissaire, que vous avez de nouveaux éléments, pour nous convoquer ainsi. Si ce n'est le cas, mon confrère et moi prévoyons de nous plaindre auprès de qui de droit.

Insensible aux menaces, la commissaire sourit et prend place face à ses « invités ». L'inspecteur se positionne à ses côtés. Très calmement, elle pose son dossier et son stylo pour aussitôt rassurer ses interlocuteurs.

— Maîtres, je pense que vous n'allez pas être déçus. En tout cas, je vais

faire tout ce qui est en mon pouvoir pour vous prouver le bien-fondé de cette réunion.

Puis, se tournant vers les époux Albana, elle se lance, manifestement très en forme, déroulant, étape par étape, le scénario élaboré avec Polo et destiné à refermer le piège autour des époux.

— Madame Albana, je souhaite revenir sur un des passages de votre déclaration, celui concernant la nuit du lundi au mardi. Vous êtes restée, avec votre mari, dans votre maison de campagne, au lieu de rentrer à Paris, et ce parce que vous n'étiez pas bien. C'est bien cela ?

— Oui, je ne reviens pas sur ce que j'ai dit. C'est la vérité. J'étais nauséeuse ; j'avais envie de vomir et je me sentais fatiguée. Cela m'arrive d'avoir des coups de fatigue depuis que j'ai été opérée de l'estomac. Mon mari m'a aussitôt proposé de différer notre retour à Paris au lendemain matin. Cela m'a paru raisonnable et je n'avais pas de raison de refuser.

— Vous déclarez vous être couchée rapidement et avoir dormi profondément jusqu'au mardi matin. Vous avez déclaré que vous vous étiez réveillée, le lendemain matin, groggy, comme si vous aviez pris des somnifères ou plutôt comme si on vous avait fait prendre des somnifères. Vous confirmez cette déclaration ?

— Oui. Encore une fois, c'est ce que j'ai dit et je ne reviens pas là-dessus.

Madame Albana semble s'agacer de toutes ces questions qu'on lui pose une nouvelle fois. Son verbe est plus haut, plus aigu et elle commence à s'agiter. La chaleur ? L'anxiété ? Son avocat lui aussi s'agite, pensant probablement que cette nouvelle convocation n'est qu'un coup de bluff et que la commissaire ne dispose d'aucun élément nouveau à charge. Consciente des agacements de ses interlocuteurs, mais imperturbable, la commissaire poursuit le déroulement de son plan.

— Par cette déclaration, vous avez conscience que vous accusez directement votre mari avec qui vous étiez seule dans la maison de campagne. En effet, pourquoi vous aurait-il fait avaler des somnifères, si ce n'est pour avoir les mains libres et effectuer son meurtre ?

— Cela s'est passé exactement comme cela. Je ne me suis même pas rendu compte que mon mari s'était absenté. Et c'est bien la preuve que je n'étais pas sa complice, sinon, pourquoi aurait-il eu besoin de me droguer ? Maître …

Lasse de devoir à nouveau expliquer ce qu'elle a déjà dit, Madame Albana se tourne en soupirant vers son avocat, l'implorant de mettre fin à ces questionnements sans fin et qui ne font pas avancer le problème. Le jeune avocat, lui aussi, excédé, finit par intervenir.

— Madame la Commissaire, où voulez-vous en venir ? Nous avons déjà évoqué tout cela avec ma cliente. Elle ne vous dira rien de plus. Pouvez-vous faire baisser le chauffage ? On étouffe ici.

Éludant volontairement cette demande, Josiane Bombardier reste concentrée sur son interlocutrice.

— Votre raisonnement se tient, Madame Albana, et là est la force de votre argumentation. Mais, en y réfléchissant d'un peu plus près, je me suis souvenue que lorsque nous avons perquisitionné votre maison de campagne, nous n'avons trouvé aucune trace de sédatif, ni boîte ni plaquette, que ce soit dans les tiroirs ou dans les poubelles. Avouez que c'est surprenant.

— Mon mari est suffisamment malin pour s'être débarrassé de ces indices.

— Je suis d'accord avec vous, il est assez malin pour s'être débarrassé de preuves compromettantes. Mais pour en avoir le cœur net, j'ai quand même ordonné une petite perquisition à votre domicile parisien ce matin, où nous n'avons rien trouvé non plus.

— Et alors ? Je ne vois pas le rapport.

— Alors ? Avouez que c'est quand même troublant. Votre mari vous fait avaler des somnifères et nulle part nous ne trouvons trace de ces médicaments. Alors que Georges Albana, tellement sûr d'avoir imaginé un crime parfait et ne pas être soupçonné, a négligemment oublié de faire disparaître son pull et ses chaussures sur mesure, il se serait débarrassé méticuleusement de tous les cachets compromettants ? Ça ne tient pas la route, Madame.

La flèche a touché sa cible. Madame Albana ne répond pas. Ses sourcils se sont froncés, creusant un peu plus deux grandes rides du lion qui barrent désormais son front conférant au visage de la bijoutière un air encore plus sévère ; sa respiration s'est accélérée, signe que cette femme flaire le danger.

Le bijoutier, jusque-là silencieux, sentant le vent tourner en sa faveur, ne peut s'empêcher de réagir. Il se met à crier.

— Je vous l'avais dit ! Elle ment ! C'est elle qui a tout manigancé !

D’ailleurs, c’est elle qui devait faire disparaître le pull et les chaussures et si vous les avez retrouvés, c’est bien la preuve qu’elle voulait me faire porter le chapeau. Je n’aurais jamais dû lui faire confiance. Elle m’a trahi.

Son épouse le toise d’un regard haineux. Elle semble outrée par ces accusations. Une troisième ride frontale marque le visage de cette femme en colère qui, maintenant, ose faire face à son mari, décidée à se défendre.

— Pauvre idiot ! Tu n’as jamais tenu compte de mon avis et tu as toujours tout décidé seul. Ce serait bien la première fois que l’on aurait formé une équipe ! C’est toi qui m’as trahie tout ce temps où alors que tu étais avec moi, tu pensais à ta dulcinée.

Le ton monte encore d’un cran. Les voix sont déformées par la haine, chargées de rancœur et de reproches trop longtemps refoulés. La température de la pièce aussi a beaucoup grimpé et accentue la diffusion d’effluves corporels désagréables. La colère, en provoquant une forte activité physiologique, a libéré une odeur fétide, proche de celle du beurre rance. C’est écœurant. La pression de la scène qui se joue n’épargne pas les deux avocats, d’ordinaire impassibles et plutôt réservés. Eux aussi sentent bien que tout peut basculer d’un instant à l’autre. Il suffit d’une petite phrase perdue, d’un mot malheureux… La moindre perte de contrôle peut signifier le reste d’une vie en prison et un procès perdu, ce qui est toujours regrettable pour la notoriété d’un professionnel du barreau. Chacun des deux avocats tente de calmer son client respectif. Surtout ne pas parler ! C’est le mot d’ordre.

Mais c’est sans compter la force de toute la rancune accumulée au fil des années par deux époux, profondément malheureux, deux êtres qui ont décidé de passer leur vie ensemble sur la base de mauvaises raisons, par calcul et non par amour. Enfin, chacun a la possibilité de soulager sa peine, faire éclater la vérité et se venger. Alors ce ne sont pas deux avocats ignorants de leur histoire intime qui vont les arrêter ! Les deux époux continuent de s’invectiver et de se lancer respectivement de multiples et nouveaux reproches, surgis du passé et accumulés au fond de la mémoire. Eux seuls savent à quoi ces accusations font allusion. Ils se livrent un match que les spectateurs ne peuvent pas comprendre. La seule évidence est que ces deux-là n’ont pas dû connaître beaucoup de moments de bonheur ensemble. Volontairement, la commissaire laisse faire jusqu’au moment où

les deux époux se lèvent pour mieux s'affronter. Il est temps d'intervenir et de calmer le jeu pour reprendre l'interrogatoire, aucun aveu n'ayant échappé de ces joutes conjugales.

Tous les deux, rouges de figure, en sueur, le visage déformé par le désir de vengeance, les époux Albana se rassoient à contrecœur, séparés par l'inspecteur et les avocats qui, tant bien que mal, tentent de maîtriser la situation. Le bijoutier ôte sa veste et desserre son col de chemise ; nerveusement, il tire et tortille la pointe droite de sa moustache. La femme réclame un verre d'eau et demande à son tour que l'on baisse la température de la pièce. Ignorant une nouvelle fois cette demande, la commissaire reprend la main.

— Nous n'avons pas fait que perquisitionner vos deux domiciles. Nous avons également interrogé vos médecins et pharmaciens respectifs. Nous avons épluché vos relevés de compte, interrogé vos organismes de santé. Aucun de vous deux n'a acheté de somnifères au cours des trois dernières années.

— Et alors ? crie la suspecte. Qu'est-ce que j'en sais moi ? Vicieux comme il est, Georges a très bien pu voler quelques cachets à un de nos amis ou acheter sous un faux nom ?

— Soudoyer un pharmacien aussi tant que vous y êtes. Non, Madame Albana, en France, ce n'est pas si simple d'acheter librement des médicaments délivrés sur ordonnance.

— Et par Internet ? C'est bien possible, non ?

— Admettons, mais dans ce cas nous aurions retrouvé des traces dans les relevés bancaires. Qu'en pensez-vous, Monsieur Albana ?

— Ma femme est folle. Elle veut absolument me faire porter le chapeau, mais je ne me laisserai pas faire. Elle ne peut pas prouver ce qu'elle dit et moi, j'affirme que je n'ai pas donné d'anxiolytiques à mon épouse, pour la simple et bonne raison que c'était elle le chef. Je vous le répète, Commissaire. Je n'ai fait qu'exécuter les ordres de cette garce. Ne l'écoutez pas.

Le charismatique président reprend vite du poil de la bête. Il est pourtant moins à son avantage que d'habitude. L'épaisse chevelure en bataille à force d'y passer la main, la moustache de travers à force de triturer la pointe droite, le col déboutonné et la cravate desserrée. Oui, il a piètre allure, mais

dans son regard ulcéré, ses yeux injectés de sang brillent à nouveau au fur et à mesure que l'étau se resserre autour de sa femme. Du moins le pense-t-il ! Il sait bien qu'il va plonger et devoir payer pour son acte odieux, mais il ne plongera pas seul, foi d'Albana ! Quant à elle, la commissaire a bien l'intention de dérouler son plan jusqu'au bout. Elle poursuit, ignorant les supplications du mari.

— C'est un de vos médecins qui a alerté notre attention, lorsqu'il nous a précisé que la prise de somnifère pourrait vous être fatale puisque vous souffrez tous les deux de fortes apnées du sommeil, compliquées pour Monsieur Albana de troubles respiratoires sévères. Les anxiolytiques vous sont donc fortement déconseillés. Jamais votre médecin ne vous en aurait prescrit. Dans ces conditions, j'imagine mal votre mari prendre le risque de vous tuer vous aussi, Madame Albana. Qu'en dites-vous ?

La bijoutière ne répond pas et pour cause, elle est piégée. Elle a beau chercher une échappatoire, une explication logique qui la sortirait d'affaire. Elle réfléchit… réfléchit à toute vitesse, mais rien ne lui vient à l'esprit. Les minutes passent et elle se sent de plus en plus mal à l'aise. Son avocat pose sa main sur son bras.

— Vous êtes en droit de vous taire.

Madame Albana le sait, mais à quoi bon ? Elle n'en peut plus de ce déballage, de cette violence verbale, de la chaleur, de sa vie ratée au côté d'un homme qui ne l'a jamais aimée, même pas respectée. Elle se sent tellement fatiguée et à cet instant, une terrible envie de mourir lui traverse l'esprit. Ce serait la solution pour ne plus souffrir, retrouver la paix définitivement. À quoi bon poursuivre sa vie, seule et sans amour ? Madame Albana est, à ce moment-là, une femme désespérée, incapable de gérer ses émotions et contenir sa tristesse. Elle préfère ignorer les recommandations de son conseil et décide de soulager sa conscience.

C'est un saut dans l'inconnu. Personne ne sait si la situation sera plus confortable ensuite pour cette femme au bout du rouleau, mais en tout cas elle ne pourra pas être pire. Alors, pour se faire comprendre et obtenir le pardon, la bijoutière de la place Vendôme se lance dans un long et triste monologue qui, dans le détail, raconte, d'abord, le doute quant aux sentiments de son mari, le malaise, l'incompréhension, la jalousie vis-à-vis d'une concurrente à la beauté si provinciale. Elle, au contraire, si élégante,

d’une beauté froide comme ces mannequins que l’on adule et que l’on porte aux nues ; comment son mari a-t-il pu lui préférer une minable agricultrice ? Petit à petit, face à un époux perdu et malheureux, est venue ensuite la prise de pouvoir, puis le calcul et le désir de vengeance. Un engrenage dont elle n’a pu s’échapper et qui l’a happée, gangrenée jusqu’à l’impensable. C’est toute sa vie qu’elle revoit, comme un film dramatique. Des années de souffrance pour en arriver là ! Après ces révélations qu’elle vomit comme on rejette un corps étranger maléfique, Madame Albana laisse échapper toutes ses émotions si longtemps contenues ; elle pleure sans retenue, sans réserve. Elle voudrait tellement qu’on la comprenne, elle, la vraie victime de toute cette vie ratée. Elle gémit comme une enfant fautive et fait peine à regarder. Dans la salle mal éclairée, surchauffée et définitivement malodorante, personne n’ose interrompre cette scène qui renvoie chacun à sa part de responsabilité. Encore une fois, c’est la commissaire, maître du temps, qui met fin à la tragédie qui se déroule sous ses yeux et reprend la main. C’est elle qui a provoqué cette confrontation ; elle doit poursuivre son plan jusqu’au bout même si cela risque de passer pour de l’acharnement.

— Votre crime était presque parfait si, dans un souci de bien faire, vous n’en aviez trop fait. Le pull et les chaussures trop facilement retrouvés pour faire porter les soupçons sur votre mari ont mis le doute très tôt dans notre esprit. Et puis, cette histoire de somnifère. Pourquoi avoir cherché à vous disculper en accusant votre mari de vous avoir fait avaler des somnifères ? C’était une très mauvaise idée, Madame Albana. Je suis au regret de vous signifier votre inculpation pour avoir commandité l’assassinat de Monsieur Adrian Ryczack. Quant à vous, Monsieur Albana, c’est de meurtre dont vous allez être inculpé. Même si vous étiez sous l’emprise de votre femme, c’est quand même vous qui avez étranglé ce pauvre Polonais. Encore un homme qui s’est retrouvé au mauvais moment, au mauvais endroit ! Inspecteur, vous pouvez faire reconduire les deux prévenus en cellule, s’il vous plaît ? Messieurs les conseils, je vous remercie pour votre présence et ne vous retiens pas. Je vous souhaite un joyeux Noël !

Plus bas, elle ajoute en murmurant.

— Profites-en pour baisser le chauffage, Polo. Je vais éclater !

Voilà, les preuves sont irréfutables et les aveux incontestables ; de quoi satisfaire la commissaire et son adjoint. Il est dix-huit heures, l’heure

parfaite pour quitter le bureau un soir de réveillon et filer se changer pour faire, enfin, et si possible, la fête.

Salut père Noël !

La fine couche de neige qui a recouvert Paris durant la nuit précédente a fondu. Dommage, la capitale enneigée est tellement belle, ni plus ni moins belle que d'habitude, mais belle de façon différente. Josiane n'aura même pas eu le temps d'apprécier cette atmosphère hivernale si particulière, plus silencieuse et plus gaie. Elle aime les enfants qui se lancent des boules de neige en riant, les passants qui les reçoivent. Il y a ceux qui râlent, mais ceux aussi qui ripostent et rient à leur tour. Jamais on ne verrait cela avec un ballon ! Quand il neige suffisamment et que l'on ressort les après-skis du placard, il flotte comme un air de vacances dans les rues. Et que dire, lorsqu'un Parisien ose chausser les skis ou les raquettes en plein boulevard ? Tout le monde l'envie. Dommage que cela n'arrive pas plus souvent ! Josiane adorerait. Peut-être demain nous réveillerons-nous sous une épaisse couche blanche, un rêve d'enfant ? Là au moins, tout le monde ressentirait l'atmosphère de Noël. Pour le moment, il faut se contenter des illuminations qui, rendons leur hommage, égayent bien les longues nuits noires. Chaque année, les rues de la capitale se parent de leurs éclairages dès le mois d'octobre et le résultat est souvent très réussi. Une tendance à la surenchère freine l'enthousiasme de Josiane. Est-ce bien raisonnable d'installer toutes ces lampes consommatrices d'énergie pour le respect de l'environnement, pour la biodiversité citadine et pour le budget des Parisiens ? Pas sûr. Josiane se sent fatiguée après cette semaine intense pendant laquelle elle s'est infligé une grosse pression pour boucler rapidement. Si la seconde confrontation avait échoué, elle aurait pu reprendre l'affaire, une fois le réveillon passé, mais elle se connaît et aurait eu du mal à détourner son esprit de l'enquête et ses proches lui auraient fait des reproches, à juste titre. Elle est heureuse de ne pas leur infliger cette impolitesse. Au moins ce soir, elle espère se sentir légère ; elle s'autorisera la liberté de tout oublier de son quotidien : les bassesses humaines, les coups durs de la vie, l'horreur de la mort… Ces quelques heures à venir seront précieuses pour qu'elle se ressource et se raccroche à ce qui lui tient désormais le plus à cœur : l'amour des siens. À peine arrivée dans son petit studio, Josiane s'est débarrassée de ses bottines et de tout ce qui la protégeait du froid pour s'affaler dans son vieux fauteuil. Elle a besoin de s'accorder un petit

moment de décompression, indispensable pour passer de la commissaire à la mère et à la grand-mère. C'est comme si elle se débarrassait d'une autre couche protectrice et cela lui procure un bien fou. Pour l'instant, la métamorphose fonctionne. Le jour où Josiane sentira qu'elle n'y arrive plus, elle se mettra au yoga. Il paraît que c'est efficace. C'est au moment où Mamie Josiane fait ses adieux à la commissaire Bombardier que la porte d'entrée s'ouvre brutalement laissant apparaître une petite tête blonde tout excitée.

— Coucou Mamiiiiiiiie ! ! !

— Hello, ma poulette ! Comme je suis contente de te voir. Mais dis-moi, tu as encore grandi, toi. Tu pousses comme un petit champignon, après la pluie. Viens sur mes genoux, tant qu'ils peuvent encore te porter.

Depuis qu'elle habite le même immeuble, Zoé a le droit de venir seule voir sa grand-mère. Elle n'a que deux étages à grimper. Elle est fière que ses parents lui fassent ainsi confiance et sait trouver les prétextes pour se pointer régulièrement au cinquième étage. Si sa grand-mère n'était pas si souvent absente !

Josiane Bombardier repousse ses deux compagnons, Brico et Casto, qui, à la vitesse de deux escargots qui ont un souffle au cœur, quittent le confortable fauteuil pour se coucher, à moins d'un mètre, sur le tapis.

— Tu faisais quoi, Mamie ?

— J'écoutais Elvis Presley, tout en repensant aux personnes que j'ai rencontrées au cours de mon enquête et que j'ai failli d'ailleurs envoyer en prison avant de comprendre qu'ils n'étaient pas des coupables, mais bien des victimes. Deux êtres paumés qui s'épaulent mutuellement pour affronter la vie, comme ils peuvent, à leur manière.

— Ah ! Tu as fini ton enquête ? Tu as arrêté les méchants ?

— Oui, ma puce. Je me suis dépêchée de boucler les vrais coupables avant Noël. J'avais trop envie de passer le réveillon en famille, avec tes parents et toi.

— Ouuuuiiii ! Chouette !

— Tiens, c'est l'heure des informations. Allume la télé, ma chérie. J'ai l'impression d'être complètement déconnectée du monde. Je n'ai pas eu le temps de suivre les actualités ces dernières semaines et je ne me rends même pas vraiment compte que nous sommes déjà à Noël.

Le journal télévisé a déjà commencé. Les nouvelles ne sont guère réjouissantes et la commissaire se dit que, finalement, elle n’a rien manqué d’important, au pays des sapins. La présentatrice annonce le sujet suivant : la mise en place du sapin de l’Élysée. Josiane attrape la télécommande pour pousser le son. La caméra montre un immense arbre magnifiquement décoré et illuminé dans la cour du palais. Le chef d'État et son épouse accueillent une délégation de professionnels représentant la filière horticole. La commissaire s’approche en râlant contre le trop petit écran qu’elle s’est promis de changer il y a déjà un moment, sans trouver le temps de le faire. Elle veut voir qui est présent. Parmi une demi-douzaine de têtes inconnues, elle en reconnaît une : Jules Sapine, le concurrent numéro un de Gaspar Guyot ! Endimanché, comme un jeune communiant, elle a bien failli ne pas le reconnaître.

— Ce requin a réussi à se placer pour participer à la cérémonie officielle, se dit-elle. Le pauvre Gaspar doit se retourner dans sa tombe et sa femme n’a pas fini de chercher refuge dans les bras de son âme jumelle ! Bon sang, même au pays des sapins, les bisounours n’existent définitivement pas !

— Tu dis quoi, Mamie ?

— Rien… rien, ma chérie. Je disais que ce sapin était drôlement beau. Tu ne trouves pas ?

— Oui, il est beau, mais dis-moi Mamie, est-ce que tu crois, toi, que le père Noël existe ?

— Euh… Pourquoi tu me demandes ça ?

— Eh bien, à l’école, il y a des grands qui disent que le père Noël n’existe pas ! Ils disent que ce sont des histoires inventées par les parents pour nous faire peur.

— Vous faire peur ?

— Ben, oui. Le père Noël, il est vieux et il est gros et il a plein de poils ! Moi, il me fait peur.

— Trouillarde comme tu es, ça ne m’étonne pas ! s’exclame la commissaire en riant.

— Arrête de me moquer de moi, Mamie. Pourquoi, alors, Maman dit toujours que si je ne suis pas sage, elle le dira au père Noël et je n’aurai pas de cadeaux ?

— Hum ! Et tu en penses quoi, toi ?

— En fait, je trouve ça bizarre.

— Pourquoi ?

— Ben, je ne comprends pas comment il fait pour descendre par la cheminée. Gros comme il est, il ne peut pas passer et puis il doit se brûler les fesses.

— Pas faux.

— D'ailleurs, il est bête de passer par la cheminée, le père Noël. On n'a qu'à laisser la porte ouverte. Et puis des rennes qui volent, tu en as déjà vus toi ?

— Euh… À part dans mes rêves, je ne me souviens pas, ma chérie, ou alors c'était il y a longtemps.

— Tu vois, toi non plus tu n'y crois pas vraiment, hein ?

— Et… bien… disons que… écoute, ma chérie, je crois que tu es grande maintenant ! Alors je vais te confier un secret, mais tu n'en parleras à personne, n'est-ce pas ? Je peux compter sur toi ?

— Oui, Mamie. Je peux compter sur moi.

— Hum, si tu préfères, après tout ! Alors, je dirais que le père Noël, il existe bien, mais dans le monde imaginaire des enfants. C'est une très jolie histoire qui fait rêver les tout-petits. D'ailleurs, nous aussi, les grands, cela nous fait du bien de croire au père Noël, penser que tous nos désirs peuvent se réaliser… Tu comprends ?

— C'est juste un rêve alors ?

— Pas seulement. C'est aussi un prétexte pour partager un agréable moment en famille. On peut oublier ses soucis et se retrouver pour faire la fête ensemble et ça fait du bien.

— Je voudrais trop y être ! Dis-moi, Mamie, qu'as-tu demandé comme cadeau, toi ?

— Oh, moi, ce qui me ferait le plus plaisir c'est de passer du temps avec ma petite fille adorée. Mais, pour cela, il faudrait qu'il n'y ait plus de méchants, à attraper, et ça, ce n'est pas demain la veille.

— Et si je dis à Maman que je n'y crois plus au père Noël, est-ce que je n'aurai plus de cadeaux ?

— Mais si, ne t'inquiète pas. Tes parents et ceux qui t'aiment prendront le relais.

— Ouf ! Tu sais, je suis contente de savoir que tout ça, ce sont des

histoires pour les enfants. À l’école, les grands ne se moqueront plus de moi parce que maintenant, moi, je sais…

— Je suis heureuse que tu prennes les choses ainsi, ma petite Zoé. Il y a des secrets qui parfois sont difficiles à révéler.

— Moi aussi j’ai quelque chose à te dire.

— Ah oui ! Et quoi ?

— Maman et moi, nous avons décoré le sapin. Il est trop beau. Il touche le plafond et il est tout blanc…

Restons en contact

Si cette affaire vous a plu et que vous voulez en savoir un peu plus sur mes enquêtes, je vous donne quelques pistes pour essayer de me suivre :

https://commissairebombardier.com/
https://www.facebook.com/catherinesecqauteure
https://www.instagram.com/c.secq/
https://twitter.com/CatherineSecq
https://www.babelio.com/auteur/Catherine-Secq/494230
https://www.livraddict.com/biblio/auteur/catherine-secq.html
https://booknode.com/auteur/catherine-secq

Si vous voulez me faire plaisir, laissez-moi un commentaire sur un de ces sites après votre lecture.

Votre avis m'intéresse.

Bien policièrement,

Commissaire Bombardier

Dans la même collection

– Meurtre bénévole. 2018
– Ne jetez pas les morts au compost. 2019

Notes

[←1]
Recette traditionnelle de crêpe épaisse

[←2]

Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes

[←3]

Police Technique et Scientifique

[←4]

Direction Départementale de l’Equipement

[←5]
Quatre-vingt-dix, en langue belge

[←6]
D’accord, en langue belge

[←7]
Froid, en langue belge

[←8]
Maire, en Belgique

[←9]
Anvers, en langue belge

[←10]

À bientôt, en langage belge

[←11]

Je peux, en langage belge

[←12]

Je t’appellerai, en langage belge

[←13]

Téléphone portable, en Belgique

[←14]

Expression courante dans le Nord de la France et en Belgique

[←15]

Baraque à frites, en Belgique

[←16]

Ça vous plaît, en langage belge

[←17]

À bientôt, en langage belge

[←18]

Bonjour, Madame… Sniff ! C'est à cause de mon rhume. J'ai passé une de ces nuits ! Pourtant, j'ai suivi vos conseils... Sniff ! Je n'arrête pas de me moucher. Atchoum ! J'ai dû user deux boîtes de mouchoirs.

[←19]

Mais, j’ai une information qui peut vous intéresser… Sniff !

[←20]

J’ai épluché tous les appels téléphoniques et les mails de Jules Sapine... Sniff ! Je n’ai rien trouvé.

[←21]

Attendez ! Je n’ai pas fini. J’ai fait la même chose pour Charles Philibert. Un sacré boulot d’ailleurs. J’ai cru que je n’arriverai jamais au bout… Sniff !

[←22]

Quand même ! Je ne sais pas si vous vous rendez compte, mais ça représente des heures à éplucher tout ça et … Atchoum !

[←23]

Eh bien ! J’ai remarqué…, ça n’a pas été simple, il a fallu un certain temps… Sniff !

[←24]

Eh bien ! Charles Philibert a des échanges téléphoniques réguliers avec Madame Guyot… Sniff !

[←25]

Oui. Je suis remonté sur six mois et j'ai compté au moins un appel par semaine. J'ai aussi trouvé des textos où ils se donnent rendez-vous… Sniff !

[←26]

Je viens avec vous, Madame. Cela me fera du bien de sortir un peu… Sniff !

[←27]

Elle faisait quoi, alors votre grand-mère ?

[←28]

C’est sûr qu’avec un tel traitement, les virus ou les mauvaises bactéries à l’origine des affections respiratoires ne devaient pas résister longtemps... Sniff !

[←29]

C’était violent, quand même !

[←30]

Ça ressemble à une véritable torture !

[←31]

Oui, oui, Madame… Sniff !

[←32]

J’interrogeais le témoin… Sniff !

[←33]

Euh... Si, si, bien sûr. J'oubliais. Marianne, euh… Je veux dire la vendeuse, m'a dit avoir remarqué depuis quelques temps que son patron et Madame Guyot avaient des contacts de plus en plus fréquents, mais en même temps discrets comme s'ils préparaient quelque chose… Sniff ! Vous voyez ?

[←34]

Oui, c’est tout, Madame… Sniff !

[←35]

Oui, Madame… Sniff ! Atchoum ! Je me souviens d’une de vos règles N°1 : ne jamais tomber amoureux d’un suspect.

[←36]

Il y a du nouveau de votre côté ?

[←37]

Une liaison ? Entre ces deux-là ?

[←38]

Ah ! Mais pourquoi une telle mise en scène ?

[←39]

Peut-être pour éviter les soupçons sur le bijoutier ?

[←40]

Je l’ai déjà interrogé, Madame. Il n’était pas à la boutique le jour où l’on a découvert le cadavre. Il m’a dit ne pas beaucoup fréquenter Charles Philibert qu’il décrit comme fade et sans intérêt… Sniff ! Ce sont ses propres mots… Atchoum !

[←41]

Madame Guyot est arrivée. Je l’ai installée à côté.

[←42]

OK, Madame